



**HAL**  
open science

## Cultures lycéennes

Dominique Pasquier

► **To cite this version:**

Dominique Pasquier. Cultures lycéennes : La tyrannie de la majorité. Editions Autrement, pp.183, 2005, 2-7467-0603-2. halshs-00910789

**HAL Id: halshs-00910789**

**<https://shs.hal.science/halshs-00910789>**

Submitted on 28 Nov 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cultures lycéennes

*Le suivi éditorial a été assuré par Marie Pinatelle.*

© 2005 by les Éditions Autrement, 77, rue du Faubourg-Saint-Antoine,  
75011 Paris.

Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12. E-  
mail : [contact@autrement.com](mailto:contact@autrement.com)

ISBN : 978-2-7467-0603-3.

ISSN : 0751-0144.

Dépôt légal : décembre 2007. Imprimé en  
France.

Cultures lycéennes

La tyrannie de la majorité

Dominique Pasquier

Éditions Autrement – Collection Mutations

n° 235

Introduction

Qu'est-ce qui a changé dans le rapport des jeunes générations à la culture ? On tentera de répondre à cette question en s'intéressant de très près aux pratiques médiatiques et aux nouveaux modes de communication à distance – principalement le téléphone portable et Internet. Ces deux types de pratiques

sont généralement peu pris en compte dans les études sur les jeunes, comme s'il s'agissait d'objets culturels peu dignes des traditions sociologiques établies. La sociologie de la famille, par exemple, se focalise sur les relations entre générations et met en exergue l'autonomie grandissante des enfants par rapport à leurs parents. Mais elle ne traite que de façon très marginale des phénomènes d'individualisation de la consommation culturelle et de la communication interpersonnelle qui ont accompagné ce processus. C'est dommage car – nous le verrons – ces pratiques quotidiennes discrètes illustrent particulièrement bien un processus important : les relations entre adolescents se prolongent en dehors de l'école et s'insinuent dans la vie au sein de la cellule familiale.

La sociologie de l'éducation, quant à elle, centre son propos sur les inégalités sociales qui affectent les parcours scolaires et le rapport à l'école. Mais, même dans des travaux qui ont une approche « de l'intérieur » de l'expérience scolaire comme ceux de François Dubet, la question des pratiques liées aux médias ou aux nouvelles technologies n'a pas du tout la place qu'elle occupe de fait dans la vie sociale des élèves. Pourtant, le rapport à la culture, entendue au sens large, continue d'être un élément clé du rapport à l'école – Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron le suggéraient dans *Les Héritiers* en 1964, même si le schéma qu'ils décrivaient alors ne fonctionne plus du tout sur les mêmes bases. En tant qu'institution sociale, l'école garde comme horizon culturel de nombreux éléments hérités de la tradition humaniste, même si elle met aujourd'hui au cœur de son dispositif d'apprentissage la culture scientifique et technique. Une telle orientation contribue à en faire une institution relativement isolée, qui cristallise de fait une bonne partie des conflits qui s'exprimaient auparavant dans les familles. Les parents sont peut-être de plus en plus sensibles à la question de l'échec scolaire, mais ils se montrent moins préoccupés par les transformations du rapport de leurs enfants à la culture car l'obligation culturelle en famille s'est

considérablement relâchée. Si la famille n'a évidemment pas cessé de jouer son rôle de socialisation, elle a indéniablement perdu de son pouvoir à agir comme institution contraignante.

Du côté de la sociologie de la culture enfin, force est de constater que les recherches françaises maintiennent une distinction artificielle entre les pratiques dites « nobles » – qui sont l'objet de nombreuses études financées par les pouvoirs publics – et les pratiques liées, de près ou de loin, aux médias, qui sont peu analysées, si ce n'est pour constater leur progression spectaculaire dans le portefeuille culturel des jeunes générations<sup>i</sup>. Car le constat statistique est indéniable : dans les cohortes nées à partir des années 1960, le rapport à la culture consacrée s'est nettement distendu, y compris chez les plus diplômés<sup>ii</sup>. Depuis la fin des années 1980, le phénomène n'a fait que s'accroître, au point qu'on peut en venir à considérer que la variable « génération » est un facteur explicatif plus puissant que l'origine sociale ou le niveau de diplôme : « Les adolescents présentent, à l'échelle de la population française, une configuration particulière de compétences, comportements et préférences culturelles qui constituent un ensemble de traits suffisamment stables et cohérents pour les distinguer du reste de la population. Dans ce cas, pourquoi ne pas parler de "culture jeune" au même titre qu'on parle de "culture cultivée" pour désigner les activités et les goûts caractéristiques des milieux diplômés<sup>iii</sup> ? »

En réalité, tous ces travaux, même s'ils s'interrogent peu sur les objets culturels étudiés ici, offrent des perspectives d'analyse indispensables pour approcher ces derniers. Plus encore, la sociologie de la famille, la sociologie de l'éducation et la sociologie de la culture débouchent sur des conclusions qui permettent de comprendre le rôle grandissant de la culture de masse dans l'organisation des sociabilités juvéniles. Car ces trois courants de recherche évoquent un même phénomène : la discontinuité générationnelle qui s'est amorcée dans les années de l'après-guerre est devenue aujourd'hui un fait

social majeur. Et, à travers elle, se pose la question de la transmission culturelle des parents aux enfants.

Les transformations des relations entre parents et enfants se sont accomplies en même temps que se transformait le paysage scolaire, avec l'allongement de la durée moyenne de scolarité : aujourd'hui, presque tous les jeunes sont scolarisés à l'âge de dix-huit ans et plus des deux tiers le sont encore à l'âge de vingt ans. Ces deux phénomènes (mutation des relations parents/enfants, transformation du paysage scolaire) ont eu un effet en spirale et ont contribué à accroître le poids des relations entre pairs dans les processus de socialisation. L'expérience scolaire a sans doute également changé de nature. L'école, qui ne structurait la vie que d'une petite partie des jeunes – massivement issus de milieux favorisés –, est, pour les générations les plus récentes, une expérience partagée par tous – même si, bien sûr, elle ne s'effectue pas partout dans les mêmes conditions. Ainsi, d'une part, l'allongement des études, qui a des conséquences sur les « calendriers » de la vie – l'âge au premier emploi, à la décohabitation parentale ou à la fondation d'une famille est de plus en plus tardif –, tend à rendre plus floue la frontière entre la jeunesse et l'âge adulte<sup>iv</sup>. Olivier Galland parle d'« adolescence interminable » ; l'emprunt à des modèles adolescents chez de jeunes enfants comme le maintien de modes de vie adolescents chez de jeunes adultes font désormais partie du champ de la recherche en sociologie de la jeunesse. En même temps, il existe aujourd'hui finalement beaucoup plus de points communs entre les jeunes des différents milieux sociaux que dans les générations précédentes, où les uns entraient précocement dans la vie adulte tandis que les autres bénéficiaient du sursis scolaire. Tous sont maintenant logés à une seule et même enseigne : l'école. La massification scolaire a eu pour effet d'étendre l'adolescence à d'autres groupes sociaux, rappelle François Dubet.

La vie quotidienne au sein des établissements scolaires est désormais une expérience sociale centrale pour les jeunes. C'est pourquoi les analyses présentées ici se fondent non sur une tranche d'âge, mais sur une étape dans la scolarité : le lycée. Les lycéens qui font l'objet de cette enquête ont certes entre quinze ans pour les plus jeunes et vingt et un ans pour les plus âgés – pour peu qu'ils suivent des préparations aux grandes écoles ou préparent des BTS –, mais le plus important est qu'ils vivent au quotidien dans une organisation sociale spécifique, avec des règles et des interdits établis par l'institution, et des modes de vie dictés par les plus âgés de la cohorte, que les plus jeunes apprennent d'abord à décoder, puis à suivre.

De surcroît, s'agissant d'un travail sur des pratiques culturelles liées aux médias, le choix d'un palier précis dans le cursus semble particulièrement pertinent<sup>v</sup>. En effet, il s'opère une sorte de « bizutage culturel » lors du changement de seuil scolaire : en entrant au collège, par exemple, il y a des musiques que l'on ne doit plus écouter et des programmes de télévision que l'on ne doit plus regarder, des vêtements qui deviennent soudain ridicules à porter, des cartables qui « font la honte<sup>vi</sup> ». Il faut bazarder une partie de son passé pour se faire accepter : jeter ses jouets, collectionner des posters avec des héros différents, éviter de se faire voir en compagnie de ses parents à l'arrivée ou à la sortie de l'école. C'est un apprentissage social qui se fait vite, même s'il est complexe car les règles évoluent, la même pratique pouvant être ridiculisée à un moment et tout à fait admise plus tard (ainsi, certains lycéens et étudiants aiment à se vanter dans leur entourage d'adorer regarder des dessins animés, alors que tous les collégiens qui en regardent encore le font en cachette de leurs amis). Tout un univers de règles sont émises par le groupe des pairs et non par les parents – ces deux univers prescripteurs entrant plus ou moins en rivalité selon les moments.

L'enquête

Elle s'est déroulée en 2001-2002 dans trois lycées généraux et technologiques de Paris et de sa grande banlieue. Chaque établissement présente un profil particulier. Le premier est un lycée d'enseignement général situé à Paris, il recrute des enfants issus de milieux extrêmement privilégiés socialement et sursélectionnés scolairement – on l'appellera désormais Boileau<sup>vii</sup>. Le deuxième, un établissement de la banlieue est, recrute dans des milieux socialement défavorisés ou parmi les classes moyennes inférieures, il propose peu de filières générales et un grand nombre d'options technologiques. Le troisième, un établissement mixte d'enseignement général et technologique de la banlieue sud, a un recrutement social très diversifié, avec un certain nombre de lycéens issus de milieux favorisés, mais aussi beaucoup d'enfants issus des classes moyennes et moyennes inférieures.

Le terrain a été effectué en deux temps. Tout d'abord, un questionnaire a été diffusé auprès d'un échantillon d'élèves (autour de 300 dans chaque lycée, 944 en tout) de tous les niveaux et de toutes les filières. C'était un questionnaire court qui portait sur l'ensemble des pratiques culturelles et des pratiques de communication. Ce questionnaire a été rempli en milieu scolaire, sous la responsabilité des enseignants. Puis une soixantaine d'entretiens semi-directifs ont été réalisés auprès de 20 lycéens de l'établissement parisien et de 45 élèves du lycée de la banlieue sud, ayant, dans un cas comme dans l'autre, répondu au questionnaire<sup>viii</sup>. Les entretiens mettaient l'accent sur les pratiques de sociabilité en cherchant à comprendre leurs liens avec les pratiques culturelles et les pratiques de communication connues grâce aux réponses au questionnaire. Chaque entretien était donc particulier à sa manière, il pouvait être centré sur la lecture ou la musique, sur la téléphonie ou sur les *chats*, mais on demandait toujours aux lycéens de décrire le plus précisément possible avec qui, et dans quel contexte, s'effectuait telle ou telle pratique. La question des relations amoureuses était aussi abordée, elle

n'a pas posé de problème particulier. Et, dans l'ensemble, il y avait peu de gêne à évoquer des choses touchant à l'intimité amicale.

Cette enquête ne prétend aucunement évoquer l'ensemble de la population lycéenne. Elle s'est déroulée dans la région parisienne et n'a donc aucune représentativité sur le plan national. En outre, la présence d'un établissement très sélectif de centre-ville – conjuguée à l'absence de lycées professionnels – produit un échantillon d'enquêtés par questionnaire et par interview surreprésentant les origines sociales favorisées (voir en annexe les caractéristiques de l'échantillon et des interviewés). Il ne s'agit pas d'un travail sur les lycéens en général, mais d'une réflexion sur la question de la transmission culturelle dans des contextes de mixité sociale différents, réflexion centrée sur les classes moyennes et supérieures. Par ailleurs, les conduites dites « à risque » – comme la consommation d'alcool ou de stupéfiants – ne sont pas du tout abordées, en dépit de l'importance qu'elles ont dans la sociabilité juvénile, surtout au lycée. Là encore, il s'agit d'un choix d'enquête. L'idée de travailler sur l'articulation entre l'organisation des sociabilités – en présence et à distance – et les pratiques culturelles ou de loisir constitue déjà une entrée de terrain très large. Il n'a pas semblé possible d'y adjoindre un terrain par observation prolongée avec des informateurs qu'aurait supposé une véritable enquête sur le rôle de la consommation de stupéfiants.

Pourquoi le lycée plutôt que le collège ? Le collège cristallise aujourd'hui l'attention, souvent de façon répulsive. Il focalise, il est vrai, une bonne partie des problèmes de l'école publique mixte : violences, enseignants désemparés et élèves, surtout masculins, en situation d'échec scolaire. Le collège correspond aussi au niveau scolaire où le brassage social est le plus important car les effets de filière ne s'y font pas ou peu sentir ; il est, de ce fait, un laboratoire social particulièrement intéressant pour travailler sur la question de la culture. Mais il pose un problème en termes d'enquête sur les pratiques

de loisir. La période du collège est celle durant laquelle les rapports entre parents et enfants se transforment le plus, et ce processus ne se fait ni à la même vitesse ni avec la même intensité selon les milieux sociaux et les sexes. Les élèves n'ont donc pas tous acquis la même autonomie vis-à-vis des prescriptions parentales. Au lycée, ce problème se pose peu. À l'âge de seize ans, les élèves bénéficient d'une grande liberté dans le choix de leurs pratiques de loisir, de leurs vêtements, de leurs fréquentations, et même, dans certaines limites, de leurs sorties. D'après les statistiques récentes, l'autonomie des lycéens vis-à-vis de leurs parents semble même être de plus en plus grande. C'est en tout cas ce que souligne Olivier Galland : « Plusieurs indices semblent montrer que l'autonomie culturelle des jeunes, c'est-à-dire le fait d'affirmer des goûts et des fréquentations en partie indépendants des normes et des choix familiaux, se manifeste de plus en plus précocement<sup>ix</sup>. »

En même temps, les lycéens ne jouissent absolument pas de la même liberté que les étudiants, et ce n'est pas seulement parce qu'ils habitent presque tous encore chez leurs parents – c'est aussi le cas de la majorité des étudiants. Les principales contraintes dans leur cas viennent de l'institution scolaire : beaucoup d'heures de cours, à horaires fixes pour tous, et avec une assiduité obligatoire, une charge de travail tout au long de l'année scolaire, une régulation des relations avec les enseignants sous la tutelle d'une administration très présente. De plus, même si les différentes filières au sein des établissements créent des clivages importants entre les groupes, il n'en reste pas moins que le lycée constitue un lieu où le niveau d'interconnaissance est beaucoup plus élevé que celui de l'université. Pendant plusieurs années, le lycéen va côtoyer les mêmes personnes et devoir évoluer dans un cadre où la surveillance, surtout à propos des histoires sentimentales, est constante. Très peu d'éléments de sa vie personnelle peuvent échapper au regard des autres.

Il se passe au lycée beaucoup de choses qu'un observateur extérieur ne peut pas voir ou comprendre. Mais il y a aussi suffisamment de traits saillants et de phénomènes récurrents pour pouvoir saisir quelque chose des relations complexes qui existent entre les pratiques culturelles et l'organisation des sociabilités juvéniles. Il ne s'agira pas ici d'analyser la culture jeune dans son ensemble, mais d'étudier concrètement comment certaines pratiques plutôt que d'autres peuvent faire ou défaire le lien social face à des interlocuteurs situés. Le travail de sociabilité se nourrit et s'enrichit de toutes ces petites pratiques de la vie de tous les jours par lesquelles passent des formes d'affirmation de soi face aux autres : des vêtements ou des coiffures, mais aussi des échanges téléphoniques, des émissions de télévision, de la musique, des lectures, des jeux ou des passions particulières. Car c'est à partir d'une multitude de choix quotidiens, par exemple les vêtements qu'on porte ou les chansons qu'on fredonne, que se trament et se manifestent des processus sociaux plus larges qui touchent à la cohabitation des générations ou des sexes.

La culture, dans son sens le plus large, est donc envisagée comme une expérience collective comportant une dimension sociale d'engagement qui suppose d'opérer des ajustements réciproques dans les interactions, en présence ou à distance. Les recherches en sociologie de l'éducation sont celles qui abordent le plus directement une des questions qui est au cœur de cet ouvrage : la pression des groupes sur les choix individuels. François Dubet, par exemple, souligne le poids grandissant des normes négatives vis-à-vis de la réussite scolaire qui se développent chez les élèves dans la plupart des établissements du secondaire : « Celui qui est "grand" dans le domaine scolaire est jugé "petit" dans l'univers de l'adolescence, puisque, plus on se plie aux attentes des adultes, plus on est "petit"<sup>x</sup>. » Les bons élèves – que les autres traitent de « bouffons » ou d'« intellos », les termes en disent déjà long –, s'ils veulent se faire accepter, doivent garder un profil bas, ne pas

avoir l'air de trop aimer les cours et aider ceux qui réussissent moins bien. Mais ce conformisme s'exerce sur bien d'autres sujets que celui de la réussite des études, comme nous le verrons. L'école est un lieu où les préférences culturelles se tordent sous la pression des exigences collectives. Où le refus du téléphone portable ou d'Internet prend des allures d'anomalie sociale. Où il faut savoir parler de Stephen King plutôt que de Balzac, du rap plutôt que de la musique classique et des jeux vidéo plutôt que des sorties au théâtre. Toutes les hiérarchies culturelles ne se valent pas, mais, sur cette scène particulière de l'école, elles sont condamnées, au fil des interactions, à subir des retournements qui débordent les choix individuels.

Car, face au groupe des pairs, les lycéens sont bien loin de pouvoir s'exprimer comme ces « individus sujets » que la sociologie postmoderne décrit, bien souvent d'ailleurs sans se soucier du poids des déterminants sociaux : l'origine sociale, le sexe, le lieu de résidence continuent d'être des facteurs qui structurent profondément la manière dont les individus peuvent construire leur subjectivité. Au lycée, la normativité est forte : sur chaque pratique individuelle pèse le regard des autres, et l'affirmation des choix ou des préférences est l'objet d'un travail de représentation sur la scène sociale. Si les parents ont perdu une grande partie de leur pouvoir de prescription, les individualités ne peuvent pas pour autant s'exprimer librement. La recherche d'authenticité se heurte sans cesse aux codes des cultures adolescentes ainsi qu'à une imposition, souvent masculine, de la définition des situations. La liberté gagnée dans la cellule familiale n'a pas d'équivalent sur le terrain social de l'école, où il est fort difficile de vivre positivement la moindre différence. C'est un des paradoxes importants des cultures juvéniles actuelles et qui mérite de prendre au sérieux ce que Hannah Arendt dénonçait déjà dans les années de l'après-guerre, lorsqu'elle s'insurgeait contre les dérives de l'autorité et fustigeait ceux qui défendaient l'idée de donner une très grande autonomie aux enfants : « L'enfant dans ce groupe est dans une situation pire

qu'avant, car l'autorité d'un groupe, fût-ce un groupe d'enfants, est toujours beaucoup plus forte et beaucoup plus tyrannique que celle d'un individu, si sévère soit-il. [...] Affranchi de l'autorité des adultes, l'enfant n'a donc pas été libéré, mais soumis à une autorité bien plus effrayante et vraiment tyrannique : la tyrannie de la majorité<sup>xi</sup>. »

## I

### Parents/enfants : une crise des transmissions culturelles ?

« Sur la vie de ma race, il fait du théâtre à l'ancienne. Du Moyen Âge. Il a un déguisement, on dirait : "V'là l'pédé." Même Lydia, on dirait une bouffonne, il lui fait le truc du baiser de la main. Truc de ouf ! »

Commentaire des copains de Krimo devant une  
scène de Marivaux dans *L'Esquive*, film  
d'Abdellatif Kechiche, 2004.

« *Les Choristes* montrent que la musique chorale et classique n'est pas réservée à une classe sociale supérieure. Elle appartient à tout le monde... Je ne méprise pas le moderne. J'ai travaillé avec le groupe IAM et Akhenaton, et j'admire Ligeti, un pur et dur de la musique contemporaine, mais le neuf, le moderne, n'effacent pas le passé. »

Bruno Coulais,

compositeur de la musique du film *Les Choristes*, interview parue dans *Le Nouvel Observateur* du 15 juillet 2004.

Comment aborder la question de la transmission culturelle entre les générations ? Une chose est certaine : pas dans les termes où elle a été posée il y a quelques décennies. Dans les années 1960, l'accent était mis sur la reproduction, le ton était à la dénonciation. *Les Héritiers* constitue un livre emblématique de cette période<sup>xii</sup> : Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron y montrent que ce sont moins des facteurs économiques que des inégalités devant la culture qui expliquent la difficulté des enfants originaires des familles non favorisées à franchir les différentes étapes du parcours scolaire<sup>xiii</sup>. La culture de l'élite entre en parfaite adéquation avec la culture de l'école, et l'habitus des enfants issus des classes dominantes est en affinité avec celui des enseignants : c'est le capital culturel possédé par les classes sociales supérieures qui facilite la réussite scolaire. À côté du curriculum formel qui est celui des programmes scolaires, il existe un « curriculum caché » qui permet aux élèves de maîtriser « le style, le goût, l'esprit, bref ce savoir-faire et ce savoir-vivre qui sont naturels à une classe parce qu'ils sont la culture de cette classe<sup>xiv</sup> ». Au cœur du constat : la capacité des élites à transmettre un rapport fort à la culture « légitime » par une multitude de pratiques, comme la fréquentation en famille des salles de concert et des musées ou la présence d'une bibliothèque à la maison. Quelques années plus tard, Pierre Bourdieu radicalise son propos dans *La Distinction* : il fait de la culture consacrée la clef de voûte des stratégies de distinction et de domination symbolique et affirme que les classements culturels consolident les classements sociaux<sup>xv</sup>.

Dans les années 1990, on commence à entendre une tout autre version. Les mécanismes qui assuraient aux élites sociales de se reproduire à l'identique semblent s'être enrayés : les enfants originaires des classes moyennes

supérieures et des classes favorisées prennent de plus en plus de distance avec la culture consacrée. Les travaux sur cette question sont nombreux et aboutissent à des conclusions parfaitement convergentes<sup>xvi</sup>. Le modèle proposé par Pierre Bourdieu dans *La Distinction* – rapports d’homologie forts entre univers culturels et milieux sociaux, entre niveaux de diplôme et pratiques culturelles<sup>xvii</sup> – ne se vérifie plus statistiquement. Au sein des générations les plus jeunes, le statut de la culture consacrée a changé ; de plus, elle a perdu une partie de son pouvoir de classement social. En France, Olivier Donnat a été le premier à dresser plusieurs constats de rupture. Tout d’abord, il souligne l’importance des transformations qui se sont opérées au cours des années 1980, durant lesquelles s’est radicalisé un processus de synergie entre les industries culturelles de la publicité et des médias. Certes, l’accès à la culture consacrée – et surtout l’accès aux œuvres les plus légitimes – continue d’être gouverné par les mécanismes liés aux différences de capital culturel ; en attestent par exemple les chiffres sur la lecture ou la fréquentation des équipements culturels. Mais la montée de l’économie « médiatico-publicitaire » au cours de ces vingt dernières années a créé « un système concurrent de distinction » en offrant aux consommateurs « des moyens de se distinguer à travers des produits culturels sur lesquels ne pèsent pas les obstacles symboliques qui limitent l’accès à la culture consacrée<sup>xviii</sup> ». Les mécanismes qui assuraient la reproduction du contenu et des fonctions de la culture consacrée se sont enrayés. Ainsi, on peut accéder au théâtre par la télévision ou faire de la lecture de bandes dessinées une pratique distinctive.

Plus encore, Olivier Donnat montre que l’univers culturel des jeunes générations se distingue très nettement de celui de leurs aînés. C’est chez elles que le recul de la culture consacrée est le plus fort, en particulier chez les adolescents, ce qui est un paradoxe puisque ces mêmes adolescents sont scolarisés beaucoup plus longtemps que ne l’ont été leurs prédécesseurs.

« Un tel processus semble indiquer que l'école et la famille d'origine ne jouent plus aussi parfaitement qu'autrefois leur rôle de définition des hiérarchies culturelles. Le déficit de connaissance de la culture consacrée des adolescents s'accompagne d'un certain anti-intellectualisme qui s'exprime à travers le rejet des grands classiques de la culture scolaire chez les plus démunis<sup>xix</sup>. » Les jeunes témoignent par ailleurs d'un plus grand éclectisme dans leurs choix culturels. Olivier Donnat l'étudie notamment à propos de la musique. L'écoute musicale, qui a fortement augmenté au sein de la génération des baby-boomers, et plus encore chez leurs enfants, s'est transformée. La musique classique s'est popularisée grâce aux stratégies de vente de compilations en CD par l'industrie du disque à la fin des années 1980. En même temps, les jeunes des milieux favorisés ont intégré dans leur univers culturel la production du jazz et du rock. Les jeunes ont donc en partie détruit l'alternative musique savante/musique populaire et ont rendu possible le développement d'un éclectisme « qui paraît aujourd'hui être la forme la plus accomplie de la disposition cultivée en matière musicale. Écouter exclusivement de la musique classique ou fréquenter des concerts de musique classique sans aller de temps en temps à d'autres types de concerts est devenu une attitude de personnes âgées cultivées plutôt provinciales<sup>xx</sup> ». En outre, la lecture semble avoir perdu une partie de son pouvoir distinctif au sein de l'univers adolescent et le livre n'est plus un enjeu majeur dans les stratégies de différenciation mises en œuvre par les jeunes issus de milieux très favorisés. Les conclusions de l'enquête sur la lecture dirigée par Christian Baudelot montrent que cette pratique n'est plus aussi valorisée et légitimée par les jeunes aujourd'hui qu'elle l'était il y a trente ans : « Pour la majorité des jeunes enquêtés, lire des livres n'est pas un acte vital. Ce n'est pas non plus un acte de révérence au patrimoine littéraire<sup>xxi</sup>. » D'une part, les valeurs littéraires de la culture scolaire se trouvent aujourd'hui fortement concurrencées, dans l'école, par la culture scientifique et, en dehors de

l'école, par d'autres médias. D'autre part, en se diffusant à des fractions de plus en plus larges de la population, la lecture de livres s'est considérablement transformée. Les jeunes interrogés par Christian Baudelot, Marie Cartier et Christine Detrez délaissent les titres du patrimoine littéraire pour les titres à succès portés par le groupe des pairs : « La lecture ordinaire s'impose comme le modèle dominant dans toutes les catégories de jeunes élèves<sup>xxii</sup>. »

Olivier Galland montre même que la divergence générationnelle est d'autant plus forte que le niveau d'études est élevé. À partir de la comparaison du pourcentage de non-lecteurs de livres des enquêtes *Pratiques culturelles des Français* de 1981 et de 1997, il constate que, « chez les Français qui ont au moins le bac, les jeunes lisent de moins en moins, alors que les plus âgés lisent plus, ou du moins sont moins nombreux à ne lire aucun livre [...] Dans les jeunes générations, la relation entre haut niveau d'éducation et pratiques cultivées tend nettement à se distendre<sup>xxiii</sup> ». La comparaison entre les enquêtes « Emploi du temps » de l'INSEE de 1986 et 1998 indique aussi que la prépondérance de la sociabilité amicale s'est nettement renforcée entre les deux enquêtes. C'est donc « tout un rapport individualisé à la culture et aux œuvres qui est mis en cause par la préférence exprimée pour des activités pratiquées en groupe. [...] La société des jeunes semble se détacher d'une partie de son histoire culturelle et de ses valeurs, au nom d'une autonomie générationnelle revendiquée des goûts et des choix culturels et au nom de valeurs qui mettent en avant l'authenticité, l'expression de soi et la communication interpersonnelle<sup>xxiv</sup> ». L'idée selon laquelle « les jeunes, après avoir manifesté des goûts assez exclusifs au moment de l'adolescence, notamment en matière d'écoute musicale, seraient tentés de se rapprocher de formes culturelles plus classiques et de renouer ainsi en quelque sorte avec le goût de leurs parents, trouve aujourd'hui ses limites<sup>xxv</sup> ». Olivier Donnat rappelle ainsi :

La plupart des mutations observées en 1997 ont été portées en priorité par les jeunes, qu'il s'agisse de l'émergence de nouveaux usages de la télévision liés à la généralisation de la télécommande et du magnétoscope, ou des usages domestiques de la micro-informatique, de la massification de l'écoute fréquente de « musiques actuelles », des transformations des rapports au livre et à la lecture ou de l'essor des pratiques en amateur. Toutes ces évolutions ont été le plus souvent perçues, au moment de leur apparition, comme des phénomènes propres à la « culture jeune », comme si elles devaient rester sans conséquence sur le comportement ultérieur des générations concernées, une fois franchi le passage à l'âge adulte. Le temps nous a appris qu'il s'agissait en réalité, dans la plupart des cas, de phénomènes générationnels et que bon nombre de ces mutations continuaient à se diffuser dans la société française du fait même du renouvellement des générations. L'exemple du rock est sur ce point sans ambiguïté : il révèle que les changements de comportements et de goûts intervenus chez les jeunes depuis les années 1960 ont, dans l'ensemble, laissé des traces bien au-delà de leur adolescence et ont transformé de manière durable les rapports à l'art et à la culture des générations nées depuis la Seconde Guerre mondiale<sup>xxvi</sup>.

Du coup, on peut se demander s'il ne faut pas désormais analyser la question de la culture chez les jeunes avec d'autres outils que ceux de la transmission entre générations. Celle-ci avait un sens lorsque les pratiques culturelles des jeunes se jouaient dans l'articulation avec celles de leurs parents, que ce soit dans le sens du schéma reproductif de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron ou, au contraire, dans un sens plutôt réactif. Une partie des travaux sur les cultures juvéniles des années 1960 s'inscrit dans cette dernière optique. Edgar Morin affirme ainsi que la culture de masse – chanson yéyé,

cinéma de la nouvelle vague – est porteuse de nouvelles valeurs sociales pour des groupes dominés comme les jeunes – ou les femmes<sup>xxvii</sup>. Et les chercheurs des *cultural studies*, lorsqu'ils étudient les sous-cultures juvéniles des quartiers ouvriers périurbains anglais, les situent dans une double opposition aux cultures parentales d'une part, à la culture consacrée de l'autre<sup>xxviii</sup>. Le paysage qu'on peut observer aujourd'hui, même s'il continue d'être fortement marqué par des héritages sociaux, n'est pas compréhensible si on ne l'envisage que sous cet angle des relations entre générations et des transmissions de capital culturel. Tout d'abord parce qu'il existe beaucoup d'éléments communs dans les pratiques culturelles des jeunes, beaucoup plus en tout cas que ne le voudraient leurs origines sociales différenciées. Mais aussi, et peut-être surtout, parce que cette culture jeune, « à part », se joue de moins en moins sur le terrain de l'opposition ouverte aux cultures parentales. Elle se développe en parallèle, en affichant une indifférence de plus en plus marquée à l'univers culturel des générations précédentes. C'est à l'école et non dans les familles que l'antagonisme est resté vivace et pose problème. Car la culture scolaire a beaucoup moins bougé en termes de références culturelles et reste en grande partie fondée sur son lien à la tradition humaniste.

L'enquête présentée ici porte sur des jeunes dont les parents sont issus des cohortes de la fin du baby-boom : ils sont nés dans les années 1980, au moment où s'opèrent des mutations importantes au sein des deux grandes institutions qui encadrent l'adolescence, à savoir la famille et l'école, et où des transformations non moins radicales sont en œuvre dans le domaine de l'offre culturelle. La compréhension de leur univers se situe à la conjonction de ces deux processus conjoints qui ont, chacun à sa façon, contribué à faire que la discontinuité générationnelle est aujourd'hui devenue un phénomène culturel majeur.

Premier constat : au cours des vingt-cinq dernières années, les structures familiales ont profondément évolué. Les sociologues pointent deux grandes transformations : le déclin du mariage comme institution fondatrice de la famille et celui de l'autorité comme mode d'éducation. En effet, le modèle du couple marié vivant avec ses enfants, même s'il reste largement dominant, n'est plus une norme. La montée régulière de toutes les formes d'instabilité familiale (couples divorcés, familles recomposées, familles monoparentales) confronte de fait une partie des enfants à des situations nouvelles, dans lesquelles les relations entre générations sont moins réglées d'avance et plus dépendantes des contextes et des milieux sociaux<sup>xxix</sup> (la famille monoparentale étant, par exemple, plus fréquente dans les milieux défavorisés). C'est aussi au cours de ces années 1980 que vont s'affirmer de plus en plus nettement de nouveaux modes de régulation des relations familiales. Ceux qui ont vécu dans leur jeunesse les mouvements d'émancipation liés à Mai 68 ont été soucieux, en devenant parents, de ne pas élever leurs enfants selon les principes éducatifs en cours lors de leur propre enfance. Autrement dit, nous sommes passés du modèle de l'autorité à celui du contrat, du respect des normes dictées par les adultes à celui de l'expression et de la valorisation des individualités. Pour Anthony Giddens, ce processus de « démocratisation de la sphère privée » est une caractéristique de nos sociétés post-traditionnelles : le projet réflexif du soi a pris une importance considérable<sup>xxx</sup>. Les enfants comme les adultes, dit-il, ont gagné le droit de déterminer et de réguler les conditions de leur association dans les relations. Les relations intimes se sont transformées, elles sont moins définies par l'obligation ou l'autorité, plus dépendantes de la qualité intrinsèque des relations. François de Singly souligne l'essor, à partir des années 1960, d'une norme psychologique qui se différencie de la norme morale<sup>xxxi</sup> : « Elle ne prend plus la forme du commandement ; elle s'écrit sous la forme d'un

énoncé plus complexe, d'un principe qui doit éviter les extrêmes. [...] L'enfant doit être aimé, ni trop ni pas assez. L'autonomie qu'on lui laisse doit être aussi calculée : trop d'autonomie trahirait trop d'indifférence, pas assez, trop d'amour castrateur<sup>xxxii</sup>. » Pour François de Singly, ce nouveau principe normatif « rend possible l'individualisation de l'individu contemporain » et « crée les conditions pour que l'enfant participe à la formation de sa propre identité<sup>xxxiii</sup> ».

Même si l'on peut estimer que ce modèle souple de la relation parents/enfants est surtout présent dans les classes moyennes et supérieures – les sociologues de la famille ne le soulignent en général pas assez –, il semble avoir acquis suffisamment de poids dans les représentations collectives pour affecter indirectement les milieux sociaux où il est peu présent dans les pratiques effectives<sup>xxxiv</sup>. Hervé Glevarec en décèle une trace directe dans la façon dont les parents sont traités par les animateurs des émissions de libre antenne sur les radios jeunes de la bande FM : « Les parents qui sont figurés [par Difooll et Romano sur Skyrock] ont perdu beaucoup de leur puissance positive et négative. [Ils] ne sont pas définis comme porteurs des règles ou des lois – les lois sont sociales, affirme la libre antenne de Skyrock –, mais par leur lien affectif et leur aide<sup>xxxv</sup>. »

La famille contractuelle jouit, si l'on en croit tous les sondages depuis dix ans, d'une grande popularité auprès des enfants. La famille est devenue une valeur sûre, et le conflit de générations qui a été au cœur des modèles familiaux de l'après-guerre jusqu'aux années 1970 n'est plus d'actualité – sauf exceptions, bien sûr. Les jeunes disent entretenir de bonnes relations avec leur entourage familial, être attachés à leurs parents et aimer discuter avec eux. Ils ont des liens étroits avec leurs frères et sœurs, y compris dans les familles recomposées. Sur ce fond de relations familiales pacifiées, la cohabitation culturelle est de mise, encouragée, ainsi que nous le verrons, par les nouvelles possibilités d'individualisation des pratiques au sein même du domicile.

Deuxième constat : la massification scolaire. L'allongement de la scolarité a été un phénomène constant pendant le xx<sup>e</sup> siècle, au cours duquel l'âge moyen de fin d'études est passé de onze ans et demi à dix-huit ans et demi. Ce processus s'est donc déroulé sur le temps long, mais les statistiques montrent que c'est au cours des années 1980 que le principe d'un cursus scolaire dans le secondaire s'est généralisé à l'ensemble des milieux sociaux. Par exemple, la proportion d'enfants d'ouvriers réalisant un cursus complet au collège est passée de 58 % parmi les élèves entrés en sixième en 1980 à 91 % parmi ceux qui y sont entrés en 1989<sup>xxxvi</sup>. En 1951, seulement 5,3 % des jeunes de la génération en âge d'avoir le bac étaient en possession de ce diplôme ; le taux de bacheliers passe à 30 % de la classe d'âge en 1985, date de création des bacs professionnels. Il atteint aujourd'hui 63 %. Marie Duru-Bellat et Annick Kieffer rappellent aussi que parmi les générations les plus récentes, la quasi-totalité des élèves entrent en sixième, et plus de neuf sur dix parviennent jusqu'en troisième ; on peut donc se demander, avec elles, si « l'accès à la seconde générale n'est pas devenu l'«équivalent fonctionnel» de l'accès à la sixième pour les générations les plus anciennes<sup>xxxvii</sup> ».

On est donc apparemment loin du système de forte sélection sociale décrit par Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron dans *Les Héritiers*, système dans lequel seuls les enfants issus des classes supérieures et une partie de ceux issus des classes moyennes pouvaient espérer avoir un cursus scolaire long. Même si le phénomène de massification ne doit pas camoufler d'autres modes de sélection sociale à l'école : de nouvelles formes de ségrégation scolaire sont apparues, en lien étroit avec le processus croissant de ségrégation spatiale. La préoccupation grandissante des parents quant à la scolarité de leurs enfants, surtout dans les classes moyennes et supérieures des zones urbaines, détermine largement la mobilité et les choix résidentiels des

familles. Enfin, les filières proposées à partir de la quatrième, et surtout à l'entrée au lycée, reconstituent insidieusement d'autres modes de sélection sociale<sup>xxxviii</sup>. Stéphane Beaud parle d'une « élimination différée<sup>xxxix</sup> » : il y a une démocratisation quantitative de l'accès au lycée, mais si l'on étudie le recrutement social selon les séries de baccalauréats – professionnels, technologiques ou généraux –, de nouvelles formes de ségrégation apparaissent. La mixité sociale au collège est forte, elle s'affaiblit au lycée avec le principe des filières, mais ne disparaît jamais complètement puisque les lycées d'enseignement général sont, à de rares exceptions près, tenus d'offrir également des filières technologiques. Les inégalités sociales face à l'école ne se sont pas réduites, elles se sont déplacées vers le haut, en même temps que la scolarité s'allongeait<sup>xl</sup>.

Le paysage scolaire est donc différent : les études accompagnent désormais tout le parcours jusqu'à la majorité légale, souvent même au-delà, et la population des diplômés est beaucoup plus hétérogène socialement du fait même de son augmentation. L'institution scolaire, qui doit gérer une forte diversité culturelle, a perdu de sa capacité à maintenir le standard de la culture consacrée comme référence unique, même si elle continue d'en faire un fondement de ses programmes. Comme l'écrit Olivier Donnat, d'importants « changements à la bourse des légitimités culturelles » ont eu lieu, et rien ne permet de penser que l'adhésion aux normes culturelles dites « légitimes » l'emporte sur le « souci de se conformer aux normes et hiérarchies de valeur propres aux groupes d'appartenance<sup>xli</sup> ». Ce serait même plutôt le contraire.

La transformation des pratiques culturelles des jeunes est un dernier constat, qu'il faut évidemment mettre en relation avec le précédent. L'offre de produits culturels à destination des publics jeunes a beaucoup changé. Encore une fois, ceux-ci existaient auparavant et constituaient même déjà un marché économique important dans les années de l'après-guerre, mais on assiste à

des formes d'autonomisation de plus en plus marquées, et même à la naissance de pratiques propres aux jeunes générations actuelles. Cela se vérifie aussi bien dans le secteur des médias dits « traditionnels » que dans celui des nouvelles technologies.

Quelques exemples. La radio. En moins de vingt ans, la structure de l'écoute radiophonique a profondément changé : moins de 7 % des onze-dix-neuf ans écoutent les radios généralistes nationales (du type RTL, RMC, Europe 1, France Inter). À l'inverse, ils plébiscitent les formats musicaux (Europe 2, Fun Radio, Nostalgie, NRJ, Skyrock, RTL 2, RFM, Chérie FM) ainsi que les radios locales, surtout privées<sup>xlii</sup>. Aujourd'hui, les jeunes ont leurs propres stations de radio. Elles représentent un secteur économique puissant, allant jusqu'à menacer les grandes radios généralistes. Par exemple, lorsque Médiamétrie a décidé en 2003 de rajeunir son échantillon pour la mesure d'audience de la radio en y incluant les treize-quinze ans, NRJ est passée en tête du classement national, devant RTL. La télévision mise de plus en plus sur la diffusion de programmes spécifiques pour chaque type de public<sup>xliii</sup>. M6, qui a pour cœur de cible les moins de vingt-cinq ans, a atteint plus de 10 % de parts de marché en quelques années seulement, et on recense une petite dizaine de chaînes destinées à la jeunesse diffusées par câble ou satellite, sans compter les 3 400 heures de programmes jeunesse (dessins animés et autres) qu'offrent les chaînes hertziennes<sup>xliv</sup>. La presse magazine n'est pas en reste. Jean-Marie Charon rappelle que la presse jeune a plus de deux siècles d'existence, étant ainsi l'une des plus anciennes spécialisations dans ce secteur. Mais le véritable essor quantitatif remonte à une quinzaine d'années : la presse jeune représente aujourd'hui 105 titres et diffuse 108 millions d'exemplaires par an. Elle se spécialise désormais sur des tranches d'âge de plus en plus courtes, de trois à quatre ans au maximum – 35 titres s'adressent ainsi spécifiquement aux dix-douze ans. Elle couvre des

thématiques sans cesse plus nombreuses : les animaux, la nature, les langues, la lecture, la découverte et les sciences, les activités pratiques, la musique, les stars, l'actualité, la mode et la beauté<sup>xliv</sup>...

Dans le secteur des technologies digitales, le poids des jeunes est encore plus important. Il y a bien sûr les jeux vidéo : l'immense majorité des pratiquants ont moins de vingt ans. Leur influence indirecte est également sensible dans le domaine de l'informatique grand public, comme en témoigne le très fort suréquipement des ménages avec enfants (les chiffres d'équipement en micro-ordinateurs varient du simple au double selon que le ménage compte ou non des enfants de moins de dix-huit ans). Les ordinateurs sont certes achetés par les adultes, mais sous la pression des enfants qui en sont les plus gros utilisateurs, de même qu'ils sont les internautes les plus assidus, en termes de fréquence et de temps passé. L'essor récent de l'équipement des jeunes en téléphones portables – 64 % des onze-dix-neuf ans ont un téléphone portable, et ce pourcentage monte à près de 90 % chez les dix-sept-dix-neuf ans<sup>xlvi</sup> – s'est accompagné d'une culture du portable spécifique aux jeunes : habillage des appareils avec une coque de couleur vive, personnalisation des sonneries et des logos, usage intensif des SMS et des envois de listes, etc. Les fabricants l'ont bien compris, les jeunes sont des leaders en matière d'innovation et c'est chez eux que se font et se défont les modes. S'ils ne constituent pas le seul marché, ils représentent un marché privilégié pour tester de nouveaux produits.

Les jeunes disposent donc désormais d'une culture commune prolifique : de la musique, des émissions de télévision ou de radio, des magazines, des jeux vidéo, des salons de discussion sur le Net, etc. Le livre, fondement de la culture scolaire, est le grand absent de cet univers. Et les parents les principaux exclus. La culture juvénile existe depuis longtemps ; mais elle n'a

jamais autant échappé au contrôle des adultes ni n'a été aussi organisée par l'univers marchand.

### Nouveaux territoires individuels

Les médias sont un bon objet pour étudier concrètement la transformation des relations entre générations. D'une part, les modes de pratique expriment un état des rapports au sein de la famille. Ce qui est fait ensemble et ce qui ne l'est pas, la négociation des choix du programme pour la soirée, les alliances ou les conflits, les discussions, les lieux où l'on écoute et regarde..., une variété infinie de détails du quotidien signifient chacun quelque chose sur les équilibres dans la vie collective familiale. On peut donc partir des pratiques et de leurs contextes précis pour analyser les dynamiques familiales, comme d'autres recherches l'ont fait<sup>xlvi</sup>. On peut aussi s'intéresser à la manière dont les pratiques construisent les relations plutôt qu'elles ne les expriment. C'est-à-dire comprendre en quoi le fait de braver les interdits pour un enfant, ou de s'isoler manifestement dans sa chambre pour un adolescent sont autant de moyens pour lui de construire son identité personnelle face à ses parents ou à ses frères et sœurs<sup>xlvi</sup>. Dans les deux cas, les médias peuvent être un moyen, parmi d'autres, pour en savoir plus sur la construction des relations entre les générations.

L'histoire des pratiques médiatiques depuis les années 1950 est marquée par un double mouvement de privatisation et d'individualisation. Sonia Livingstone rappelle à juste titre qu'il convient de bien différencier les deux processus<sup>xlix</sup>. La privatisation a eu pour effet de transférer dans le cadre domestique un certain nombre de pratiques qui s'opéraient avant dans des lieux publics. Ce processus est ancien, il se dessine dès les années d'après-guerre et il est lié pour partie aux transformations des espaces publics urbains dans les années 1950 et 1960. L'étude de Phil Cohen sur les rénovations

urbaines dans l'est de Londres montre ainsi que la restructuration des quartiers populaires sur un modèle proche de l'habitat des classes moyennes s'est faite en sacrifiant les espaces publics de la sociabilité ouvrière : la *corner shop*, le pub, la rue perdent leur rôle de lieux de rencontre extérieurs au foyer<sup>i</sup>. Désormais, on vit de plus en plus chez soi, les communications entre les espaces clos des foyers sont rares. Il existe de nombreux indices de ce repli sur l'intimité domestique au cours des années 1950 et 1960, comme le déclin des bals ou la baisse de fréquentation des cafés. La télévision a évidemment joué un rôle décisif dans cette affaire. Dans une des premières études réalisées sur les transformations sociales engendrées par l'arrivée de la télévision, Hilde T. Himmelweit, Abraham N. Oppenheim et Pamela Vince notent, dès les années 1950, que le petit écran est utilisé par les mères de famille comme un moyen – particulièrement efficace – pour limiter les sorties de leur époux dans les pubs et empêcher leurs enfants d'aller jouer dans la rue<sup>ii</sup>. On pourrait aussi évoquer le cas de l'écoute musicale, devenue, avec le développement du marché du transistor, une pratique de plus en plus souvent liée au cadre domestique. Simon Frith associe ainsi le développement de la culture rock à la fin des années 1950 au développement d'une « culture de la chambre » chez les jeunes, qui se sont mis à pratiquer l'écoute à domicile<sup>iii</sup>.

Le processus d'individualisation va, lui, dans le sens d'une spécialisation des lieux et des modes de pratique au sein du foyer. Les pratiques individuelles ont supplanté les pratiques collectives. L'essor de l'individualisation remonte aux années 1980 ; il correspond à la croissance de l'offre de programmes audiovisuels et à la baisse simultanée du coût des matériels et à leur miniaturisation. Dans les années 1950, une famille achetait un seul poste de télévision, le plaçait dans le salon, et tout le monde regardait la même chose en même temps – faute de choix d'ailleurs puisqu'il n'y avait alors qu'une seule chaîne. Il en allait de même pour les autres supports d'écoute, comme

les chaînes stéréo. Les pratiques des médias étaient à la fois collectives et dirigées par les adultes. La situation est bien différente aujourd'hui. Les données de l'enquête « Emploi du temps » de l'INSEE montrent qu'entre 1986 et 1998 la proportion de Français possédant plusieurs postes dans le foyer a plus que doublé, passant de 22 à 47 % (ces pourcentages sont encore plus élevés chez les ménages avec enfants). Elles montrent aussi que si les quinze-vingt-cinq ans de 1998 ne regardent pas beaucoup plus la télévision que ceux qui avaient le même âge en 1986, ils la regardent plus souvent seuls et beaucoup moins en famille<sup>liii</sup>. Dans le cas de l'ordinateur – les foyers qui en possèdent plus d'un sont beaucoup plus rares –, les adolescents ont mis en place de nombreuses stratégies d'individualisation : possession de répertoires ou de dossiers réservés, propre code d'accès, adresse e-mail personnelle sur un serveur différent de celui des parents, nettoyage systématique de l'historique des sites après usage<sup>liv</sup>, etc.

La progression des usages individuels est plus forte chez les jeunes générations. L'individualisation des pratiques, souvent constatée à propos de la télévision, est un mouvement de fond qui touche aussi la radio, l'écoute musicale et même la lecture d'imprimés. De fait, les chambres des enfants sont aujourd'hui de véritables univers technologiques. Ils y ont presque tous un appareil d'écoute musicale, chaîne, baladeur ou lecteur de cassettes. Près des trois quarts ont également une radio, un tiers possèdent un téléviseur personnel ; cette dernière moyenne recouvre d'importants écarts selon l'origine sociale des lycéens de cette enquête : 14 % de ceux qui sont d'origine favorisée possèdent un téléviseur personnel, contre 52 % de ceux qui sont issus de milieux populaires<sup>lv</sup>. Il n'est désormais pas rare de trouver en France des familles nombreuses qui possèdent quatre ou cinq téléviseurs répartis dans les différentes pièces de la maison. L'ordinateur et surtout les consoles de jeux vidéo ont aussi fait une percée dans les chambres, surtout

chez les garçons. Enfin, l'équipement massif des adolescents – et maintenant des préadolescents – en téléphones portables a contribué à individualiser complètement les communications avec l'extérieur : les parents ont perdu ce moyen d'information sur les réseaux amicaux de leurs enfants.

Il faut toutefois nuancer ce constat général : l'individualisation des équipements ne signifie pas la fin des pratiques collectives, surtout dans les milieux populaires. C'est tout à fait frappant dans le cas de la télévision. Dans les familles populaires, il y a plus de postes qu'ailleurs, et surtout les parents se montrent peu réticents à l'idée que les enfants aient un téléviseur dans leur chambre, ce qui n'est pas le cas dans la plupart des familles socialement favorisées. Et pourtant, la télévision apparaît constituer un important outil de médiation familiale dans les milieux défavorisés. L'enquête « Les jeunes et l'écran » montre ainsi que, alors qu'ils sont proportionnellement les plus nombreux à posséder un poste dans leur chambre, les enfants d'origine populaire disent regarder nettement plus souvent la télévision tous ensemble en famille que ceux des familles les plus favorisées. On constate aussi que la télévision est un lien fort entre la mère et les enfants dans ces familles, surtout dans le cas où la mère est ouvrière, à la fois en termes d'écoute conjointe et comme support à des discussions<sup>lvi</sup>. On retrouve d'ailleurs cette tendance plus marquée au maintien de pratiques collectives en milieu populaire dans le cas des usages d'Internet : les enfants de catégories socioprofessionnelles défavorisées, plus encore ceux dont le père est ouvrier, se connectent beaucoup plus souvent que les autres avec des amis ou leurs frères et sœurs<sup>lvii</sup>. Si le processus d'individualisation des équipements est indéniable, il ne conduit pas à une totale individualisation des pratiques.

Sonia Livingstone analyse ce double processus de privatisation et d'individualisation comme une réaction des parents à la montée de l'insécurité

dans les lieux publics, ou, pour être plus exact, à leur perception, en réalité démesurée, de ces phénomènes d'insécurité<sup>lviii</sup>. Beaucoup des parents qu'elle a interviewés estiment que dans leur environnement géographique direct, leurs enfants courent des risques bien plus importants qu'à l'époque de leur propre jeunesse. Ils restreignent donc au maximum les activités à l'extérieur et cherchent à offrir le plus possible de loisirs dans le cadre domestique : la culture médiatique à domicile permet de contrer les risques de la culture de la rue. Cela dit, les études comparatives semblent indiquer que ce problème se pose avec plus d'acuité en Angleterre et aux États-Unis que dans d'autres pays, où les parents se montrent moins inquiets des dangers de la rue et laissent une plus grande liberté de déplacement et de sortie à leurs enfants (Allemagne, pays scandinaves). Dans le cas français, par exemple, ce modèle insécurité/suréquipement en médias n'existe que dans des lieux bien précis, notamment les cités des zones périurbaines où, effectivement, le repli sur le foyer est net, surtout pour les filles. De toute façon, la question de l'insécurité ne permet pas vraiment d'expliquer la montée des équipements individuels dans la chambre des enfants. Elle a de toute évidence des raisons plus profondes qu'il faut chercher du côté des nouvelles relations qu'entretiennent désormais parents et enfants, notamment en ce qui concerne la question des médias.

Les parents sont en effet aujourd'hui confrontés à un problème de taille : généralement, ils savent moins bien se servir des nouvelles technologies de communication que leurs enfants. C'est presque systématiquement le cas dans les familles défavorisées : souvent, les adultes n'osent même pas toucher à l'ordinateur qu'ils ont fini par acheter pour leurs enfants, au prix de sacrifices financiers considérables. C'est moins vrai des familles d'origine moyenne supérieure ou favorisée dans lesquelles les pères et les mères ont acquis des compétences en informatique à leur travail. Mais même dans ces

familles-là, il est rare que les adultes, et surtout les mères, passent de longues heures devant l'ordinateur en rentrant chez eux. Et, de toute façon, il y a peu de chances qu'ils se mettent à pratiquer ce qui passionne leurs enfants : les jeux, les *chats* ou le téléchargement, par exemple. On est donc, avec les technologies digitales, face à un cas de figure inédit : la transmission des apprentissages et des usages s'effectue en sens inverse, des enfants vers les parents, ce qu'on appelle la « rétrosocialisationlix ». Ce sont eux qui dépannent les machines en cas de *bug*, qui installent et chargent les logiciels, qui font des suggestions d'achat, qui montrent les manipulationslx. Si la plupart du temps, l'ordinateur a été acheté pour l'ensemble de la famille (voir Tableau 1), de fait, les enfants estiment être plus experts que leurs parents pour s'en servir, et s'adressent peu souvent à eux en cas de problème (voir Tableaux 2 et 3). Notons que cette attitude d'appropriation exclusive par l'enfant se renforce à mesure qu'on descend dans l'échelle sociale, les jeunes de milieux défavorisés développant plus que les autres un profil d'autodidacte avec un recours éventuel à l'entourage amical ou à la fratrie masculine : car à la génération qui les précède il n'y a généralement personne pour les aider.

Tableau 1. Pour qui a été acheté l'ordinateur qui est chez toi ? (en % de ceux qui possèdent un ordinateur chez eux)

	Ensemble	Origine favorisée	Origine moyenne	Origine populaire
Pour toute la famille	59	66	64	51
Pour moi tout seul	24	22	23	26
Pour tous les enfants	16	11	14	23

--	--	--	--	--

Tableau 2. Qui s'y connaît le mieux en ordinateur dans ta famille ? (en % de ceux qui possèdent un ordinateur chez eux)

	Ensemble	Origine favorisée	Origine moyenne	Origine populaire
Moi-même	40	31	42	48
Père	25	33	34	14
Mère	10	13	15	5
Frère	21	21	17	25
Sœur	9	6	7	14

Tableau 3. Qu'est-ce que tu fais quand tu as un problème avec ton ordinateur ? (en % de ceux qui possèdent un ordinateur chez eux)

	Ensemble	Origine favorisée	Origine moyenne	Origine populaire
Se fait aider par quelqu'un de sa famille	37	45	36	30
Se fait aider par un ami	22	15	23	29

Se débrouille tout seul	36	33	32	38

*Source : enquête lycée Pasquier, 2001-2002.*

Dans le secteur des médias dits « traditionnels », les parents se heurtent à un autre problème : le contrôle sur les contenus est désormais devenu très difficile, voire impossible. La profusion de produits culturels destinés aux jeunes est trop grande. Certes, les programmes radiophoniques (« Salut les copains » dans les années 1960<sup>lxi</sup>) ou télévisuels (Rintintin et Zorro, la génération Casimir) pour les jeunes existent depuis plusieurs décennies, et la presse jeune est florissante depuis l'après-guerre. Mais pendant longtemps ces produits ont été en nombre suffisamment restreint pour que les adultes en aient une vague connaissance. Aujourd'hui, en dehors des quelques programmes qui font scandale et déclenchent des campagnes de presse susceptibles d'inciter les parents à s'inquiéter de leur contenu<sup>lxii</sup>, les adultes ignorent ce que regardent, écoutent ou lisent leurs enfants. On voit d'ailleurs mal comment il pourrait en être autrement.

La situation n'est guère plus simple avec les nouveaux médias : il est rare que les parents connaissent les jeux vidéo qui sont chez eux ; et, de toute façon, ils seraient bien incapables d'endiguer le flot des échanges qui se font à l'école. Quant à Internet, ne sachant souvent pas s'en servir aussi bien que leurs enfants, ils ignorent la plupart du temps quels usages en sont faits – ce qu'ils pourraient savoir en consultant l'historique des sites. Il est d'ailleurs fort difficile de contrôler le contenu d'un écran d'ordinateur à moins de se placer juste devant.

Du coup, les parents renoncent à se battre pour contrôler les contenus. Si ce principe est maintenu au niveau des discours, il est de fait peu mis en application, sauf auprès des très jeunes enfants. Il en va ainsi pour la question de la violence. C'est un problème que les parents ne manquent pas d'évoquer lors des interviews. Ils disent surveiller ce que leurs enfants regardent à la télévision et interdire les émissions qu'ils jugent trop violentes. Ce discours, qui est en réalité, comme le remarque David Buckingham, un discours sur l'éducation – il s'agit de se positionner en tant que parents responsables –, est en réalité rarement appliqué dans les faits<sup>lxiii</sup>. La plupart du temps, les interdits sont donc liés à des articles lus dans la presse ou à des discussions avec d'autres parents, non à une opinion personnelle sur un programme. En fait, le contrôle sur les contenus porte surtout sur des programmes regardés en famille le soir : devant une scène jugée violente ou choquante, les parents demanderont aux plus jeunes de sortir de la pièce. Les interdits concernant des programmes pour enfants, dessins animés ou séries de fin d'après-midi sont beaucoup plus difficiles à mettre en œuvre, ne serait-ce que parce que les enfants ont plus d'arguments que leurs parents lorsqu'ils en discutent (« Mais ça fait pas peur du tout », « Tous mes copains le regardent »). Avec les aînés, le contrôle sur les contenus télévisuels est très faible. Rappelons aussi que cette génération de parents, qui a toujours connu la télévision, a moins de raisons de penser que la précédente que regarder des scènes violentes engendre des comportements violents. Car telle ne fut pas leur expérience personnelle. Joshua Meyrowitz souligne, non sans ironie, que la première génération d'Américains à avoir connu la télévision dès l'enfance a été celle qui, à l'âge adulte, a lancé le mouvement Peace and Love à la fin des années 1960<sup>lxiv</sup>.

En ce qui concerne les contenus d'Internet, autre sujet fort débattu par la presse, on doit constater que très peu de parents exercent un contrôle –

notamment parce qu'il est difficile de le faire<sup>lxv</sup>. Sans doute ont-ils tort, si l'on en croit l'enquête menée par Céline Metton auprès de collégiens pratiquant des *chats* sur Internet<sup>lxvi</sup>. Elle y observe des jeunes préadolescentes qui dialoguent sur les *chats* en cachette avant que leurs parents ne soient revenus de leur travail et s'amuse à des jeux d'exploration du langage de la sexualité adulte parfois dangereux puisqu'ils débouchent sur des contacts téléphoniques, parfois même des rencontres avec des inconnus.

En réalité, le dernier terrain sur lequel les parents tentent d'exercer une politique limitative – par angoisse de l'échec scolaire – touche au temps passé à utiliser les différents médias. La seule pratique culturelle rentable scolairement, la lecture de livres, est aussi celle dont se sont le plus détournés les enfants. Toutes ces heures passées devant un écran sont perçues par beaucoup de parents comme autant de temps pris sur celui qui devrait être consacré au travail scolaire. C'est un sujet de conflit quasi quotidien, qu'il s'agisse du temps passé devant la télévision, devant une console de jeux ou au téléphone. Tous les médias inquiètent les parents dès lors qu'ils sont consommés de façon excessive. Or les règles concernant la durée sont particulièrement difficiles à faire respecter car une partie des activités se fait dans la chambre de l'enfant, ce qui limite singulièrement les possibilités de contrôle. Du coup, certaines mères disent cacher les câbles des consoles ou de la télévision avant de partir le matin pour être sûres que leurs enfants ne seront pas tentés en rentrant de l'école de faire autre chose que leurs devoirs. D'autres vont jusqu'à les emporter avec elles au bureau, l'expérience leur ayant montré qu'il n'existe aucune cachette impossible à découvrir. En témoigne ce récit d'une lycéenne de 16 ans d'origine favorisée : « Avant, ils nous bloquaient aussi la télé, il y avait des clés derrière la télé, ils planquaient la clé à un endroit, et la clé on la trouvait tout le temps ; une fois ils l'ont mise dans le secrétaire, ils étaient partis, je me souviens, c'était un

soir, avec mon frère on a démonté le meuble pour aller chercher les clés, on a remis le meuble, chaque fois on trouvait des solutions, on trouvait toujours les planques dans leur chambre, dans le pot, c'est vite fait, quoi<sup>lxvii</sup>... »

Une nouvelle forme de contrôle est apparue avec le développement de l'Internet domestique et de la téléphonie mobile : le contrôle sur les coûts. Il existait déjà à propos de l'usage du téléphone fixe, surtout dans les familles défavorisées où la restriction de l'accès des enfants au téléphone du foyer était pratiquée de façon systématique<sup>lxviii</sup>. Une partie du coût des cartes ou des forfaits des téléphones portables est généralement supportée par les enfants avec leur argent de poche ou celui qu'ils reçoivent à Noël et aux anniversaires. Mais leur budget « explose » souvent, ce qui les conduit à utiliser le poste fixe du foyer pour appeler les portables de leur entourage. Les factures sont de plus en plus élevées et les connexions à Internet n'ont fait que les augmenter. Caroline (dix-sept ans, origine favorisée), qui dit être « une accro du téléphone », décrit une véritable guerre de tranchées en famille :

J'ai un ami, celui d'ailleurs qui est opérateur pour Wanadoo, lui il *chatte* et je lui avais dit que mon père m'avait mis un code pour m'empêcher d'aller sur Internet, parce que j'en faisais beaucoup trop ; c'est pour ça qu'on va prendre un ADSL, parce qu'on a un forfait de 20 heures, et on fait à peu près 60 heures d'Internet, il y a moi, il y a mon frère aussi, lui aussi il fait Internet mais pas des *chats*. En fait, quand mon père il m'avait mis le code, le copain que je connais il m'a dit : « Si tu veux, t'essaies de te connecter quand même, moi je vais rentrer dans ton ordinateur, je trouve ton mot de passe et après je te le donne. » Il connaît tous les fichiers, il m'a dit que dans le fichier Windows, il y a un fichier avec tous les codes de l'ordinateur, et comme ça j'ai pu me connecter quand même. Pareil, le téléphone, ils ont reçu une facture de

3 000 francs, mon père a bloqué les lignes, je peux plus appeler sur les deux lignes chez moi, les deux lignes sont bloquées, ils ont mis un code, c'est un code à 15 chiffres, c'est impossible que je le trouve... Mais la plupart des codes je les trouve, parce que c'est l'imagination de mes parents... ils vont pas chercher loin leurs codes, et nous on n'est pas bêtes.

Le paysage médiatique familial est donc fait de conflits, d'alliances, de négociations. Toutes ces interactions expriment et reflètent des dynamiques qui existent au sein de chaque famille et que les négociations autour des usages permettent de formaliser. À chaque fois, l'enjeu est certes d'avoir un accès privilégié à un média ou à un programme, mais plus fondamentalement aussi de marquer son territoire dans le foyer, d'exprimer son individualité. Anne-Sylvie Pharabod, dans une analyse ethnographique de la construction des rôles familiaux par les usages des outils de communication dans douze foyers, montre que les arbitrages quotidiens sont à la fois complexes et révélateurs : le téléphone fixe et le répondeur jouent un rôle d'affichage social de la structure familiale ou de la construction du couple, tandis que les téléphones mobiles ou les échanges sur Internet permettent de poursuivre à domicile une vie personnelle tournée vers des échanges extérieurs : « La répartition des équipements au sein du domicile signale le relâchement des contraintes de la vie commune. S'inscrivant dans une tension classique entre processus d'émancipation des enfants et maintien de leur présence à domicile, les nouveaux outils servent alors autant à échapper au contrôle parental qu'à harmoniser une vie de famille qui doit faire face à la diversité des emplois du temps de ses membres ainsi qu'à leur épanouissement dans un univers de goûts et de relations désormais personnels<sup>lxix</sup>. »

La culture de masse et l'école

Les travaux sur la désaffection juvénile pour les pratiques culturelles légitimes posent peu la question de la relation à l'école – alors qu'ils s'interrogent souvent sur la relation entre niveau de diplôme et type de pratiques culturelles. Il est vrai que celle-ci n'est pas simple. Aucune enquête ne permet de mettre en évidence un rapport de causalité directe entre une plus ou moins grande réussite scolaire et une plus ou moins grande propension à avoir des pratiques culturelles légitimes. Les bons élèves se recrutent aussi chez les joueurs de jeux vidéo et les fans de séries télévisuelles. De même, les pratiques dites « nobles » ne s'opposent pas frontalement aux pratiques qui ne sont pas considérées comme telles. Les lecteurs de livres peuvent très bien aussi aimer regarder la télévision. C'est bien souvent la figure de l'éclectisme qui domine les pratiques : on peut aimer le foot et la philosophie, les polars et le jazz, le « Loft » et le cinéma du dogme. Enfin, l'école elle-même, en privilégiant de plus en plus l'acquisition d'une culture scientifique ou technique, a quelque peu bouleversé les hiérarchies qui mettaient au sommet les apprentissages de type humaniste. Dans les filières d'excellence, les fameuses classes S, bon nombre d'élèves ont abandonné la lecture sans que cela nuise à leur cursus scolaire dans le secondaire<sup>lxx</sup>. Dans l'ensemble donc, les travaux récents s'accordent à décrire une cohabitation relativement pacifique – du point de vue statistique – entre culture scolaire et culture de masse. Sur bien des points, on ne peut que leur donner raison. Qu'un même individu puisse développer des goûts culturellement contrastés est indéniable. Que l'interaction entre les pratiques culturelles se fasse plutôt sur le mode cumulatif que sur celui de la substitution n'a rien de très surprenant non plus. L'histoire des pratiques montre ainsi que nouveaux et anciens médias, écrit et écran entretiennent des relations de complémentarité<sup>lxxi</sup>.

Tout se passe donc apparemment comme si aimer la littérature ou la musique classique ou fréquenter les musées et les théâtres étaient des pratiques de moins en moins « rentables » en termes scolaires. Pour réussir à l'école, il ne

serait plus nécessaire de posséder ce « curriculum caché » dont parlaient Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron dans *Les Héritiers*. Plus besoin de fréquenter les équipements culturels sélectifs, plus besoin d'entretenir un rapport de familiarité socialement transmis à la culture consacrée.

Les choses sont-elles toutefois aussi simples que cela ? Ce n'est pas certain. Tout d'abord, ces enquêtes passent à côté d'un phénomène important. Chez les jeunes – comme dans d'autres groupes, mais sans doute plus nettement que dans d'autres groupes –, on peut repérer un petit noyau de pratiquants « intensifs<sup>lxxii</sup> ». Ce sont des individus qui acceptent de consacrer à une pratique un temps nettement supérieur à la moyenne : ce temps peut être passé à lire des livres, à regarder la télévision ou à faire des jeux vidéo. Peu importe. Ce qui compte, c'est que ces petites minorités – qui représentent à peu près 20 % des pratiquants de chaque type d'activité – se démarquent par un profil de pratiques beaucoup plus déséquilibré : les gros lecteurs de livres sont de très faibles utilisateurs, voire des non-utilisateurs, des jeux vidéo et de la télévision ; à l'inverse, les gros consommateurs de ces deux derniers médias sont beaucoup plus souvent que la moyenne des non-lecteurs. Plus encore, on constate que les joueurs intensifs de jeux vidéo comme les gros consommateurs de télévision entretiennent une mauvaise relation à l'école : ils sont proportionnellement plus nombreux à déclarer s'y ennuyer, ne pas aimer les professeurs et ne pas trouver d'intérêt aux programmes qui sont enseignés. Chez les gros lecteurs de livres, c'est exactement l'inverse qui se produit : le rapport à l'école est meilleur que la moyennel<sup>lxxiii</sup>. L'enquête « Les jeunes et l'écran » ne permettait pas de mettre en relation les profils de pratique avec la réussite scolaire, mais une recherche menée par Patrick Longuet montre que les joueurs très intensifs de jeux vidéo (plus de deux heures par jour) sont proportionnellement plus nombreux à être de mauvais élèves<sup>lxxiv</sup>.

Faut-il alors penser que l'opposition entre la culture scolaire et la culture des écrans est finalement un problème qui se pose exclusivement dans le cas des pratiquants intensifs des écrans, dont on sait par ailleurs qu'ils sont proportionnellement plus nombreux à être d'une origine sociale défavorisée ? Ce n'est pas non plus certain. On peut faire l'hypothèse que la réussite scolaire continue d'entretenir des liens plus forts avec la culture consacrée que les enquêtes ne permettent de le montrer. Mais c'est moins en termes de pratiques que d'approches du savoir et de respect des hiérarchies culturelles. L'école affiche aujourd'hui une relative tolérance à l'égard de l'éclectisme des pratiques culturelles. Elle n'en a pas moins maintenu un modèle d'apprentissage qui favorise singulièrement les élèves capables d'entretenir un rapport à la culture sur le modèle encyclopédiste que décrivent les historiens de la lecture, « avec des savoirs découpés en domaines de contenus hiérarchisés, selon des arborescences allant du général au particulier, et d'autres découpages dans le champ littéraire, tenant aux formes et aux genres autant qu'aux thèmes<sup>lxxv</sup> ». Ce modèle encyclopédiste peut-il se maintenir dans une génération qui a connu depuis toujours une hybridation forte des formes culturelles ? Difficilement. Car il suppose un encadrement parental constant et des modes de scolarisation très particuliers. C'est en tout cas ce que laisse penser la comparaison entre les lycéens d'origine favorisée<sup>lxxvi</sup> qui fréquentent le lycée sélectif du centre de Paris et ceux de la même origine sociale qui sont scolarisés dans un établissement de la grande banlieue. Il s'agit donc d'une population socialement homogène – ils ont tous des parents susceptibles de leur transmettre les formes cultivées du rapport à la culture –, mais leur expérience de l'école s'inscrit dans un cadre de forte homogamie sociale dans un cas, de relative mixité sociale dans l'autre.

L'établissement parisien étudié ici est, à bien des égards, atypique puisque s'y combinent des effets de sursélection sociale et de sursélection scolaire. On pourrait presque considérer ce lycée comme le terrain d'observation d'une « sous-culture du haut ». C'est justement ce qui constitue son intérêt. Dans un univers scolaire où la mixité sociale est officiellement la règle, le lycée Boileau constitue une exception notable avec une écrasante majorité d'enfants issus de milieux sociaux favorisés (plus de 80 %), voire les plus favorisés : patrons de service hospitalier, ambassadeurs, hauts fonctionnaires, intellectuels célèbres, etc. L'entre soi social est quasi total. La politique du lycée étant de n'intégrer à l'entrée en seconde qu'une petite moitié des effectifs de son collège – les meilleurs élèves uniquement – pour pouvoir recruter en complément d'autres bons dossiers venus de l'ensemble de l'agglomération parisienne, l'établissement n'a absolument pas à gérer de problèmes d'hétérogénéité des niveaux scolaires (il n'y a d'ailleurs pas de filière technologique dans l'établissement). Une seconde sélection, encore plus drastique, se fait à l'entrée dans les classes préparatoires et permet d'accueillir les meilleurs élèves de province. Les élèves de Boileau savent donc très bien que, pour intégrer ce lycée, il a fallu que leurs parents déploient de nombreuses stratégies : cours de soutien, vacances linguistiques, encadrement constant des loisirs (sans compter les fausses domiciliations, nombreuses au collège). De leur côté, ces lycéens ont accompagné cet effort familial par un sérieux scolaire sans relâche, condition indispensable pour rester dans l'établissement. Bref, il ne s'agit pas d'un lycée comme les autres. Y entrer, c'est déjà faire partie des futures élites. François Dubet, qui a étudié les élèves d'un établissement comparable – et les appelle curieusement les « vrais lycéens » –, a bien montré leur rapport très particulier à la culture, « privilégiant les loisirs “intelligents”, les relations “intelligentes” et se démarquant de la culture de masse “vulgaire” et “abêtissante”. Ce sont des élèves qui choisissent des films de cinéma susceptibles d'aider dans les

débats ou les exposés scolaires, font des séjours linguistiques ou culturels à l'étranger qui leur permettent de consolider plusieurs matières outre les langues vivantes, tiennent un discours systématiquement dépréciateur sur la télévision, y compris sous la forme de l'autoconfession du "besoin de s'abêtir" parfois le soir, etc.<sup>lxxvii</sup> ». Bref, ils représentent une sorte d'archétype de l'encadrement culturel par la famille, avec des occupations parascolaires qui laissent très peu de temps libre et des loisirs qui se placent le plus souvent possible dans une optique de rentabilité scolaire – David Lepoutre décrit le modèle exactement inverse à La Courneuve, où les jeunes sont livrés à eux-mêmes la plupart du temps et très autonomes<sup>lxxviii</sup>. Boileau est une survivance du modèle décrit dans *Les Héritiers*, même si la plupart des élèves ont un éventail de pratiques beaucoup plus varié. On peut avoir fait dix ans de violon au conservatoire, être un grand amateur de musique classique, écrire des lettres en vers et être un supporter actif du PSG. C'est le cas d'Alain, dix-neuf ans. Ou, comme Pierre, seize ans, se passionner pour la philosophie kantienne et être fan de mangas. Réussir l'entrée à Normale supérieure et attendre avec impatience les derniers tests de la presse magazine féminine. À Boileau, la relation transmise à la culture cultivée est très forte, mais elle n'interdit pas forcément des formes de relâchement culturel assumé.

Dans les deux établissements de la grande banlieue, les lycéens d'origine favorisée constituent au contraire une petite minorité des élèves, moins de 10 % à l'est, un petit cinquième au sud. Ils ont souvent eu des parcours scolaires chaotiques avec un changement d'établissement lors d'une nouvelle orientation. C'est une première chose qui les oppose aux très bons élèves de Boileau. La seconde est le lieu de résidence. Ils vivent dans un environnement géographique où l'offre en matière de théâtres, de concerts et de musées est

quasi nulle. Il y a des salles de cinéma, mais ce sont des multiplexes qui programment les films les plus commerciaux et privilégient nettement le cinéma d'action américain<sup>lxxix</sup>. Il n'y aurait donc pas de sens à comparer leurs pratiques de sortie avec celles des lycéens parisiens<sup>lxxx</sup>. Elles montreraient des disparités très grandes qui ne témoigneraient pas forcément d'un rapport différent à la culture consacrée, mais bien plutôt des possibilités d'y avoir ou non accès facilement. En revanche, des pratiques culturelles domestiques comme la lecture ou l'écoute musicale sont plus neutres et il est intéressant de les prendre comme exemples pour montrer que, avec des fondements éducatifs finalement proches, on aboutit à des profils culturels contrastés : en grande banlieue, la culture consacrée transmise d'une génération à l'autre a bien du mal à se maintenir sous la poussée des phénomènes de socialisation intragénérationnels qui lui sont contraires.

Prenons d'abord l'exemple de la musique. D'après les entretiens, le paysage de l'écoute musicale familiale dans l'enfance semble être sensiblement le même : chez eux, ces lycéens ont connu la musique classique, le jazz, le rock, la chanson à texte. Toutefois, les lycéens de Boileau ont visiblement eu une éducation musicale plus poussée. Et surtout beaucoup plus encadrée par les adultes, qu'il s'agisse des parents (« Mes parents, depuis qu'on est petits, ont mis ça au point, que la télé c'était un loisir qu'on faisait après, c'était absolument pas : on rentre, on se met devant la télé ; non, nous c'était : on rentre, on fait le boulot, on fait de la musique ensuite, mais, total, on ne peut regarder la télé qu'après. ») ou des professeurs : sur les vingt lycéens interviewés, seize ont pratiqué un instrument dans le cadre d'un conservatoire, parfois pendant de longues années<sup>lxxxi</sup>. Les lycéens favorisés de banlieue sont non seulement nettement moins nombreux à pratiquer la musique, mais surtout ils n'ont jamais fait leur apprentissage dans un cadre

aussi institutionnel. Au mieux, ils ont suivi des cours privés. Ce qui crée une grande différence dans la relation qu'entretiennent les uns et les autres aux formes musicales les plus consacrées. À Boileau, l'apprentissage du solfège et de l'histoire de la musique, comme la pratique régulière et rigoureuse d'un instrument sanctionnée par des examens et des concours, a créé un lien très solide avec la musique classique. Les lycéens vont à des concerts, en écoutent très régulièrement chez eux et sont nombreux (29 %) à la citer comme genre musical préféré<sup>lxxxii</sup>. Dans les entretiens, ils sont aussi capables de parler de leurs goûts de façon sophistiquée : préférence pour telle ou telle période, précisions sur des écoles ou des compositeurs, etc. (« Quand je travaille, j'écoute souvent de la musique classique en fait, notamment Vivaldi, c'est mon préféré, j'écoute des concertos pour flûte traversière. »). Il en est de même pour le jazz. Les pratiques ont été dès le début fortement encadrées par les adultes ; elles sont peu à peu devenues un goût personnel. Le contraste avec les lycéens d'origine favorisée scolarisés en banlieue est saisissant. La musique classique n'est citée comme genre préféré par aucun élève de la banlieue sud et par seulement 3 % de ceux de la banlieue est. Le jazz recueille 3 % et 2 % des préférences seulement, alors qu'il est cité par 14 % des élèves parisiens. Et le rock, qui vient en tête des préférences musicales à Boileau, obtient des scores deux fois moins importants dans les établissements de banlieue. À l'inverse, le rap et le R'n'B, très écoutés en banlieue, sont quasiment absents des choix des Parisiens. En réalité, ce sont les lycéens de Boileau qui témoignent de goûts atypiques, même au sein de leur milieu social, puisque les statistiques culturelles montrent que la carte des préférences musicales des lycéens de banlieue, centrées sur les musiques dites « nouvelles », est assez représentative de celle de leur classe d'âge en général.

Toutefois, l'approche de la musique à travers des disciplines de travail n'explique pas tout. Les lycéens de Boileau évoluent quotidiennement dans un

univers social où l'intérêt pour la musique classique ou le jazz peut être revendiqué sans problème. Car, dans les entretiens, il apparaît clairement qu'en matière de musique l'affichage des goûts est fortement contraint par l'entourage générationnel, au point que la transmission verticale par les parents peut être totalement contrecarrée par la sociabilité horizontale. Ainsi, il apparaît que certains des lycéens de l'établissement de banlieue ont en réalité des goûts musicaux bien plus éclectiques que ceux qu'ils peuvent afficher au lycée. Ils se tiennent au courant de l'actualité du rap pour ne pas être exclus des discussions, écoutent de la techno ou de la dance lors des boums du samedi soir, mais ont une palette de goûts personnels bien plus large, puisqu'ils sont issus de familles socialement favorisées où les parents écoutent d'autres choses (« J'écoute occasionnellement du classique, mais ce n'est pas mon genre de musique préféré. Et donc je suis quand même assez ouvert à ce niveau-là parce que mon papa aime beaucoup la musique, il a un peu de tout. Et j'ai toujours été habitué à écouter plusieurs types de musique. Je n'étais pas dans un seul type. Donc je suis assez ouvert à ce niveau-là. »). Toutefois, de leur propre aveu, il n'est guère facile de défendre au lycée des musiques que les autres ne connaissent pas ou, pire, ne veulent pas connaître.

Christophe, dix-huit ans, d'origine favorisée, lycéen dans la banlieue sud, dit « écouter vraiment de tout ». Pour le prouver, il donne un exemple : « Le matin je me réveille même avec du jazz, pourtant voilà, quoi, le jazz c'est quand même... C'est *space*, quoi, il faut aimer cela. » Comme il réaffirme quelques minutes après écouter tous les types de musique, je lui demande alors : « Même de la musique classique ? » Il se récrie alors : « Ah non ! Ah non... Enfin, y a peut-être... J'ai peut-être dû écouter un ou deux morceaux de musique qui m'ont plu, quoi. Mais à la base, je les écoutais pour rechercher des instru. Non, je suis vraiment pas un amateur de musique classique, j'ai pas de potes qui écoutent de la musique classique. » Lorsqu'on s'intéresse à

ce rejet, on s'aperçoit vite que la musique classique, dans ce milieu social où elle est totalement absente des interactions entre lycéens, est elle aussi associée – mais ici négativement – à un style de vie :

Admettons que ces gens-là, ben c'est... Ils ont... C'est une culture qui est propre à eux-mêmes, quoi. C'est comme quelqu'un qu'écoute que du reggae, ça va être quoi, ça va être un rastaman, ça va être un... Voilà, il va avoir sa culture, quelqu'un qu'écoute que du hard, du métal... Ça va être le bon *trasher* de base, lui sa culture ça va être anarchique... J'en connais qui écoutent de la musique classique vraiment, mais pour moi ce que j'ai pu en voir... C'est clair et net que ça leur fait quelque chose, mais moi ce que j'ai l'impression, ils ont besoin de mélancolie, ils ont besoin de tristesse, ils ont besoin de se foutre un peu le cafard, quoi. Moi, personnellement, quand c'est ça, j'écoute du blues, quoi. J'sais pas, je me vois pas écouter du classique.

Que retenir de ces propos ? Le problème du classique est finalement moins un problème musical qu'un problème social. Ces lycéens ne disent pas ne pas écouter de classique parce qu'ils n'aiment pas ce type de musique, mais parce qu'ils perçoivent les amateurs de classique comme des individus trop différents d'eux ou, pour être plus exact, trop différents de ce qu'ils aiment montrer d'eux<sup>lxxxiii</sup>. Pour reprendre la formule d'un lycéen, le classique « c'est bourgeois ».

Autre exemple : la lecture. À Boileau, les lycéens apparaissent à bien des égards constituer un îlot de résistance face au déclin de la culture du livre que toutes les études s'accordent à souligner. Qu'ils soient des lecteurs réguliers, et qu'en cela ils se démarquent des jeunes issus de familles à faible capital culturel, n'a rien d'étonnant et ne les distingue pas des lycéens

d'origine favorisée des autres établissements. Partout, la lecture de livres (il s'agit des lectures personnelles) apparaît être fortement corrélée à une origine sociale élevée, ainsi qu'au sexe féminin (voir Tableau 3 bis).

Tableau 3 bis. Lecteurs réguliers de livres (en dehors des livres de l'école ; en %)

Ensemble	Filles	Garçons	Origine favorisée	Origine moyenne	Origine populaire
54	64,5	42	77	50,5	30

Source : enquête lycée Pasquier, 2001-2002.

Dans les milieux favorisés, la formation à la lecture de livres s'est effectuée selon un « mode d'acquisition légitime », selon les termes de Pierre Bourdieu<sup>lxxxiv</sup>, par une familiarisation précoce – et non dans le cadre scolaire, comme c'est le cas pour la majorité des lycéens des classes moyennes inférieures et populaires. Le goût de lire a été transmis dès le plus jeune âge par la famille, et plus particulièrement par la mère. Les mères ont passé de longues heures à faire la lecture aux enfants quand ils étaient trop jeunes pour lire seuls, elles ont ensuite guidé leurs lectures en leur achetant des livres, et il semble qu'avec le temps ces liens autour des livres se soient souvent maintenus : « Je lis des romans, mais j'aime bien aussi tous les bouquins qui se rapportent à la Seconde Guerre mondiale, c'est aussi sur les conseils de maman, qui lit vraiment énormément, donc elle me dit : "Tiens, celui-là, il va te plaire." C'est jamais moi en fait qui dis : "Tiens, j'ai trouvé un nouveau livre", c'est surtout maman qui lit énormément, très varié, elle va lire beaucoup de types de livres, donc c'est vrai que c'est surtout maman qui va me conseiller » (garçon, seize ans, origine favorisée, lycée banlieue sud). Plus

largement, on voit bien que l'incitation à la lecture de livres est une véritable histoire de famille<sup>lxxxv</sup>. Les lycéens d'origine favorisée qui n'aiment pas lire – il y en a, ce sont souvent des garçons – le déplorent et font tout leur possible pour y remédier (« L'été, je me force à lire au moins trois livres. ») ; et si l'on en croit le témoignage suivant, tout est fait pour les remettre sur le bon chemin :

Mes parents, c'est plus bouquins, ils sont pas très télé. Ben, ils m'ont transmis ça aussi parce que j'aime beaucoup lire. Ma mère lit beaucoup, donc elle me conseille de temps en temps des livres, ma grande sœur a fait un DESS de lettres modernes, donc elle lit pas mal... et mon autre sœur a dévoré des bouquins jour et nuit pendant dix-neuf ans de sa vie, maintenant elle fait des études d'arts appliqués, donc elle a un peu moins le temps. Et mon frère ne lit malheureusement pas du tout ! Il lit une fois de temps en temps. On essaie de le pousser, toute la famille essaie de le pousser, mais bon, le pousser, pas le forcer. De temps en temps, j'essaie de lui donner un livre, je lui dis : « Ça c'est facile à lire, c'est vraiment bien, c'est pas long, c'est écrit gros, il y a des images, je sais pas ce qui t'faut », mais non, il est passionné par le surf des neiges, donc, de temps en temps, il feuillette un magazine ou il regarde quelques photos, mais ça en reste là (garçon, dix-neuf ans, origine favorisée, lycée banlieue sud).

Ce qui différencie les lycéens de Boileau des lycéens favorisés scolarisés ailleurs n'est donc pas le volume ou l'étendue de leurs lectures. Dans leur milieu, le fait de lire régulièrement des livres est une pratique répandue et encouragée. En revanche, ils témoignent d'un rapport au livre dont on ne trouve pas d'équivalent chez les lycéens favorisés des autres établissements. Là où, dans les établissements de la banlieue, les lycéens favorisés parlent

d'ouvrages précis, pour dire qu'ils les ont aimés ou lus récemment, et évoquent pêle-mêle les livres appartenant au patrimoine littéraire et ceux, plus futiles, qu'ils aiment lire en vacances, les lycéens du lycée d'excellence décrivent leur pratique de lecture sur le mode d'une véritable carrière de lecteur, qui se déroule sur le chemin des œuvres : « Quand je découvre un auteur, j'ai tendance à lire beaucoup de choses de lui, donc j'ai eu une période Beckett, avant j'avais lu Camus, et Musset, enfin des auteurs comme ça, je vais lire trois ou quatre livres du même auteur et puis après passer à un autre. » La lecture est un savoir organisé : ils prennent soin d'explicitier les hiérarchies qu'ils décèlent entre les différents genres littéraires, voire au sein d'un même genre (« Je n'irai pas lire de la science-fiction de gare, mais un auteur comme Tolkien, c'est quand même de la littérature. »). Dans leurs propos, la culture du livre a une cohérence interne ; chez les autres, elle est beaucoup plus souvent une pratique définie par opposition à la télévision<sup>lxxxvi</sup> (« Bon, les livres c'est quand même plus intéressant que de s'avachir devant la télé. »).

Cette culture du livre qu'évoquent les lycéens de Boileau ne doit pas être analysée comme un archaïsme qui survivrait uniquement sous la double pression de parents et d'un établissement scolaire soucieux de garder à la culture consacrée tout son prestige d'antan. Elle a des répercussions très directes sur la manière dont ils envisagent la place des nouvelles technologies de l'information dans leur relation au savoir. Les recherches menées pour les dossiers ou les exposés en sont un bon exemple. Le lycée Boileau possède un centre de documentation et d'information (CDI) extrêmement bien équipé avec de nombreux ordinateurs connectés mis à disposition des élèves ; les responsables de l'établissement ne tiennent aucun discours technophobe, bien au contraire, cette partie du CDI a été aménagée à grands frais<sup>lxxxvii</sup>. Elle est en fait surtout utilisée par les pensionnaires non parisiens des classes de

prépa, puisque presque tous les lycéens de Boileau ont un ordinateur chez eux, et dans plus de trois quarts des cas une connexion à Internet<sup>lxxxviii</sup>. Par ailleurs, les lycéens de Boileau peuvent avoir accès s'ils le souhaitent à l'une des meilleures bibliothèques parisiennes, située à quelques minutes du lycée. Leurs parents ont évidemment aussi beaucoup de livres chez eux et sont prêts à faire des achats s'il le faut.

Prenons l'exemple de Jacques, seize ans, en première S à Boileau. Sa mère est cadre supérieur dans le privé, son père médecin spécialiste. Il a un frère et une sœur, tous deux plus jeunes. Le père a acheté son premier ordinateur en 1990 (« C'était un 386, un des premiers, quoi. »), il a ensuite régulièrement changé de machine, et a initié Jacques à l'informatique et à la programmation quand il avait une dizaine d'années. Le père s'est connecté à Internet dès que cela a été possible, et a pris un abonnement à haut débit au moment des premières offres. C'est un environnement familial particulièrement propice à un usage intensif d'Internet pour faire des recherches. Jacques est très compétent, et il peut surfer de chez lui dans d'excellentes conditions. Ce sont pourtant les livres, explique-t-il, qui restent sa véritable source. Sur le Web, il va chercher des informations pointues et spécialisées : les différents modèles proposés par un fabricant au moment où il veut changer d'ordinateur, les noms des enseignants des départements d'une université en Allemagne où il envisage de s'inscrire, des horaires de voyage, un site sur les calculatrices, des renseignements sur les publications récentes d'un chercheur physicien, etc. – la liste qu'il donne est longue et très variée. Mais pour une recherche approfondie, il retourne toujours au livre :

J'ai rarement travaillé exclusivement par Internet, c'est-à-dire qu'en fait, au début, je cherche des choses précises dans Google ou quelque chose comme ça, pour délimiter mon sujet, pour mon dossier ; mais après, je vais travailler en bibliothèque, c'est quand même beaucoup plus

pratique, je trouve ça beaucoup plus intéressant d'avoir des livres et de pouvoir les feuilleter, ça c'est quelque chose d'indéniable ; bon, je regarde un peu sur ordinateur quand c'est... quand je veux des points précis, ça me donne des informations, mais j'ai pas le courage de rester des heures devant mon ordinateur à lire un texte, c'est-à-dire, enfin j'ai plus... je suis plus à l'aise avec un bouquin. En plus, le livre, on peut l'annoter, on peut le garder, on peut y revenir, c'est vrai que j'aime bien personnaliser un livre ; et puis, c'est une recherche un petit peu plus personnelle, on s'implique plus dans la recherche ; en général, il n'y a pas un seul livre, il y a plusieurs livres, on peut les mettre en corrélation. Le contact, pour moi, c'est sur papier ; un mauvais bouquin, cela se sent, ça se voit, un bouquin qui a été écrit par quelqu'un qui connaît son sujet, mais qui a pris parti, cela se sent, cela se sent dès la préface ; sur Internet, il n'y a pas de préface, le système de préface a été aboli, ce qui est ridicule ; et puis, sur Internet, il peut y avoir... En général, c'est du copier-coller, il peut y avoir du très bon, comme du très mauvais. En fait, c'est un rapport plus personnel que moi j'ai aux livres, quoi. De le toucher, d'avoir le texte, c'est... c'est différent.

Que cette culture du livre, susceptible d'ouvrir l'accès à la culture humaniste, soit un avantage en termes de réussite scolaire, cela semble évident, même si elle est sans doute moins décisive qu'auparavant du fait de la domination de la culture scientifique dans l'univers de l'école. Qu'elle donne des profits de distinction sociale à ceux qui la possèdent est moins certain. De ce point de vue, les théories élaborées par Pierre Bourdieu dans *La Distinction* semblent aujourd'hui peu pertinentes, en tout cas en ce qui concerne la génération des moins de vingt ans. Les élèves de Boileau constituent une réelle exception au sein de leur génération, et même dans leur classe sociale d'origine. Ils ont maintenu intact l'héritage humaniste et les formes de transmission de cet

héritage, comme leurs parents l'avaient fait avant eux, et ce en dépit des profondes mutations culturelles qui se sont produites durant leur enfance. Mais en dehors du cadre scolaire, il ne semble pas très facile de convertir ce capital culturel en classement social.

À Boileau, quelques lycéens constituent un groupe culturel que l'on pourrait qualifier d'« extrême » : ils n'aiment que la musique classique ou le jazz, ils préfèrent la littérature classique à toutes les autres formes littéraires, ils ne regardent pas la télévision, refusent d'avoir un téléphone portable. Rien ne permet de penser que ces pratiques culturelles très sélectives leur assurent des profits sociaux. Ce serait plutôt le contraire, si l'on en croit les propos tenus dans les entretiens. Anne adore la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle, ce qui, comme elle l'explique, n'est pas un grand atout dans les dîners avec ses amis : « Quand on parle d'un livre, il n'y a pas de débat, qu'est-ce qu'on peut discuter sur un bouquin de Balzac ? À part développer une analyse... Mais c'est pas une discussion, c'est pas pareil, si je commence à raconter mon opinion sur tel ou tel livre, c'est pas vraiment un sujet de discussion, c'est sûr. » La télévision, quand on ne la regarde pas, peut être un formidable instrument de marginalisation sociale. Privés de séries dans leur enfance et incapables de s'intéresser au « Loft » à l'adolescence, certains lycéens de Boileau ont eu des récréations solitaires :

Ma mère trouvait que les séries de télévision c'était abrutissant et débile, on n'avait pas le droit de les regarder. Bon, c'est vrai que quand j'étais en quatrième et troisième, je travaillais et je lisais, bon ben c'était pas du tout les occupations de ceux qui étaient avec moi au collège, eux ils se racontaient les épisodes de *Beverly Hills* et moi je savais pas ce que c'était, j'étais en dehors de tout cela ; quand on est jeune, on se dit : « Tout le monde en parle et moi j'ai pas le droit de regarder ! » Mais,

finalement, je regrette pas, j'ai eu le temps de faire autre chose [Catherine a fait huit ans de violoncelle au conservatoire et du tennis de compétition].

Curieusement donc, on peut dire « se sentir vieux » quand on a dix-sept ans. Il suffit pour cela d'avoir constaté au fil des jours qu'on avait des centres d'intérêt difficiles à partager autour de soi ou qu'on nourrissait une certaine réticence à l'égard des routines interactionnelles mises en œuvre dans l'entourage générationnel. Bref, qu'on ne se comportait pas comme les autres.

On peut, du coup, repérer, par la négative, quels sont les signes sociaux des « vrais jeunes », pour reprendre les termes d'une lycéenne de Boileau. La liste prend des allures d'inventaire à la Prévert, même si elle se fonde toujours sur des prescriptions touchant à la vie de groupe : il faut aimer boire et sortir en boîte, avoir une sociabilité de bande qui n'implique pas de liens trop exclusifs mais plutôt des relations légères fondées sur le fait de s'amuser ; il faut connaître les derniers tubes et regarder les programmes de télévision qui sont regardés par les autres ; il faut recevoir le plus possible d'appels sur son portable, pratiquer un Internet ludique, la participation à une culture du contact étant devenue aujourd'hui aussi importante que la familiarité avec les produits culturels qui sont au cœur des interactions dans la sociabilité juvénile. Sarah, élève de prépa à Boileau, résume parfaitement bien toutes ces petites choses de la vie de tous les jours qui créent un profond décalage avec son frère, qui n'a pourtant que trois ans de moins qu'elle :

Moi, ce qui m'amuse c'est d'avoir un vrai jeune, à côté de moi, dans la chambre à côté, voilà, je vois mon jeune normal, je me dis : « J'aurais pu être comme ça. » D'ailleurs, même mon père il trouve qu'en fait moi, je suis un peu bizarre, je suis un peu coupée de la réalité, coupée de la vie,

que je suis un peu vieille. Mon frère, il fait plus de soirées, il fait plus de... Moi, je sais pas, à son âge, j'avais jamais pris une cuite, des trucs comme ça, des trucs tout bêtes, il fume, il boit, il fait tout ce qu'on fait à son âge. Il est cool, il a des copains, beaucoup, un grand nombre de copains, qui ne sont pas particulièrement bons en classe et qui ont une vie de jeunes classiques, quoi ; leur moyen de communication c'est le téléphone, tout le temps, des blagues, des bêtises, mon frère je l'entends, il fait le con au téléphone, ils se racontent des bêtises, quoi, même, je sais pas, des fois il pousse des hurlements, des beuglements, ils imitent les animaux, enfin ils ont rien à se dire vraiment, c'est pour ça que je trouve... Ils se téléphonent vraiment pour rire ensemble. Il dit : « C'est tous les jeunes qui font ça, c'est normal, toi t'es pas normale, mais les jeunes normaux ils sont tous en train de se téléphoner. » Dans sa bande, là, eux, ils sont dans les médias et tout ça, c'est les séries de jeunes, mais c'est plutôt un prétexte à conversation qu'autre chose, bon ben de toute façon, c'est un phénomène social, le fait de regarder ces séries-là, c'est : « Moi je suis un jeune, je fais comme les autres jeunes », finalement ils vont passer des heures devant la télé parce que, comme ça, ils vont discuter des séries ; « Loft Story », il regarde une fois par semaine, pour se tenir au courant, parce que comme toutes ses copines sont fans, alors lui il prend ça un peu de haut en disant : « Bon, c'est pas intéressant », mais, dans son groupe d'amis, c'est comme ça, alors... Moi, en fait, je n'essaie pas de me créer des relations un peu superficielles avec les gens parce que je n'ai pas envie de parler comme ça de choses et d'autres, j'aime avoir des amis très solides, et pas un groupe où les gens... Je sais bien que les gens vont être ensemble, et puis ils vont déconner à deux sur l'autre et puis, c'est... Ça m'amuse pas tellement ; et puis, bon, c'est vrai que je peux pas tellement discuter avec les amis de mon frère, parce que ça va être... Je sais que, par

exemple, ils disent s'habiller, je sais plus, comme Laure, alors c'est ça, ils prennent les prénoms des filles de « Loft Story » pour s'en servir comme référence ; moi, c'est vrai que je suis un peu perdue dans leur truc, mais sinon, dans ma vie à moi, je ne connais personne qui s'intéresse tellement à ces choses-là. Une fois, il y avait une émission de variétés, ça devait être les Restos du cœur, un truc comme ça, et toutes les vedettes, bon je connaissais celles d'il y a cinq ans, et puis alors, les nouvelles de cette année je ne savais même pas leur nom, donc il m'a dit : « Mais ça passe tout le temps à la radio, tu connais pas ? Tout le monde en parle de cette fille-là. » Je me suis dit que j'étais un peu extraterrestre, mais que ça ne me manquait pas tellement, mais je fais pas exprès, je ne sais pas, ben le problème c'est que ma vie sociale elle est qu'entre gens un petit peu déconnectés. C'est les soirées entre amis surtout, c'est les soirées entre amis, toutes simples, ils viennent manger, on reste comme ça à discuter.

La culture de masse a changé bien des choses. Dire qu'elle a balayé les hiérarchies culturelles et dévalué les pratiques liées à la culture humaniste serait bien sûr une aberration. Si la lecture de livres a perdu une partie de son pouvoir distinctif, elle continue de fonder, chez les lycéens qui lisent, le sentiment d'avoir un univers culturel plus riche que celui de ceux qui regardent beaucoup la télévision. Ces derniers d'ailleurs ne tiennent aucun discours enthousiaste sur le petit écran, qu'ils disent consommer comme un passe-temps et très souvent en menant d'autres activités en parallèle. Le statut culturel des deux pratiques n'a pas tant changé que cela, et ce n'est pas parce qu'il y a moins de lecteurs et plus de téléspectateurs que la télévision a supplanté culturellement le livre. En revanche, il est frappant de voir combien se sont creusés les écarts en termes de sociabilité. Dans leur enquête sur la lecture, Christian Baudelot, Marie Cartier et Christine Detrez

constatent que c'est moins la concurrence avec d'autres médias, comme la télévision ou les jeux vidéo, qui explique le déclin de la lecture au moment du passage du collège au lycée, mais bien plutôt la fréquence des sorties amicales après l'âge de quinze ans<sup>lxxxix</sup>. À les lire, on imagine une sorte de déclin mécanique : plus de temps passé dehors avec des amis, moins chez soi avec des livres. On peut aller plus loin et faire l'hypothèse que c'est justement parce que le livre, surtout dans ses versions classiques, est un fort mauvais support de sociabilité qu'il est délaissé. Car c'est sans doute une caractéristique centrale des cultures juvéniles : elles se nourrissent de dynamiques sociales. Les pratiques ont en point de mire les échanges et les interactions qu'elles permettront d'avoir avec l'entourage. « C'est la culture populaire qui fournit le matériau de la sociabilité du quotidien », rappelle Paul DiMaggio<sup>xc</sup>.

Car la culture commune a ses diktats. Pour être soi parmi les autres, il faut faire comme les autres, connaître les mêmes chanteurs, les mêmes émissions, les mêmes films. Il n'est alors guère surprenant que la transmission verticale, des parents aux enfants, puisse fonctionner à Boileau et pas ailleurs, car il faut un lieu de l'entre soi social aussi sélectif que peut l'être un lycée d'excellence de centre urbain pour échapper aux impératifs de la culture de masse sans sombrer dans des tensions insupportables avec l'entourage<sup>xcii</sup>. Dans une enquête précédente sur les usages des séries pour adolescents dans la sociabilité juvénile, nous avons pu observer ce phénomène à l'œuvre : aimer ou ne pas aimer une série et dire qu'on l'aime ou ne l'aime pas sont deux choses bien différentes<sup>xcii</sup>. On peut regarder sans aimer pour pouvoir échanger avec les autres, tout comme dire ne pas regarder en étant pourtant un spectateur assidu. Tout dépend des groupes dans lesquels on veut s'insérer et des normes culturelles qui prévalent à un moment donné dans ces groupes. La sociologie de la culture doit désormais dissocier dans l'analyse les

conduites individuelles des comportements collectifs, les préférences personnelles des goûts affichés sur la scène sociale. On voit bien pourquoi le livre a du mal à se maintenir comme support actif dans la sociabilité avec les pairs – alors que dans certaines familles favorisées, il crée un lien entre les générations. Il est trop difficile à intégrer dans le calendrier des interactions : les programmes de radio ou de télévision sont consommés au même moment et chacun, serait-il seul devant son poste, anticipe les échanges qu'ils susciteront le lendemain sur le lieu scolaire. Les films à succès ou les tubes musicaux jouent également sur le temps court. Les livres, eux, ne peuvent jamais recueillir ces formes de consommation simultanée ni susciter de tels effets sur le marché des interactions. La lecture reste une pratique très liée aux individualités, pour les rythmes de lecture comme pour les choix de contenu. Or les objets culturels qui ne procurent aucun profit de sociabilité sont de moins en moins acceptés dans les cultures juvéniles.

## II

### Les signes de soi : authenticité et conformisme

Dans l'ensemble, la sociologie de la culture française ne s'est guère montrée attentive aux dimensions de sociabilité des pratiques culturelles. Or c'est une impasse qu'on ne peut faire quand on travaille sur des pratiques liées aux médias chez les jeunes. La télévision, les jeux vidéo, le cinéma ou la musique ne sont pas seulement des univers de consommation ; ce sont également des supports à l'affirmation des identités. Ce sont des formes culturelles communes, qui suscitent des discussions et tracent les contours des réseaux sociaux. Les produits de la culture de masse sont rarement reçus de façon indifférente, ils suscitent des engouements, des passions, des rejets. L'économie médiatico-publicitaire les propose à l'attention collective au même moment. Il est difficile de rester neutre, il faut prendre parti. Choisir

avec qui on est. Certains goûts partagés rapprochent et sont susceptibles de structurer des réseaux sociaux. Dominique Cardon et Fabien Granjon en donnent une belle démonstration dans une recherche sur les liens entre les pratiques culturelles et les systèmes relationnels de jeunes usagers des écrans. Ils montrent le rapport étroit entre réseaux de sociabilité et pratiques culturelles – ainsi que le poids de ces dernières dans la transformation de liens faibles en liens forts<sup>xciii</sup>.

Cette dernière distinction est en réalité fondamentale. Les réseaux sociaux juvéniles ont une configuration particulière : ils sont à la fois très étendus et très actifs – à aucun autre âge de la vie, les réseaux extrafamiliaux ne sont aussi fournis –, et très resserrés en termes d'âge<sup>xciv</sup>. La formation et la conduite des amitiés sont aussi inscrites dans des contextes précis et dans des groupes<sup>xcv</sup>. Claire Bidart parle à leur propos d'une sociabilité « gigogne », « moins engagée par des liens personnels que par des habitudes de fréquentation et la reconnaissance progressive d'autres habitués<sup>xcvi</sup> ». Les amitiés se font et se défont au gré du parcours scolaire, inscription dans une même filière, vie dans une même classe, occupation de places proches l'une de l'autre<sup>xcvii</sup>. En dehors de l'école, des liens se tissent sur le lieu de résidence ou de vacances à travers certaines pratiques de loisir. Les lycéens cultivent à la fois un grand nombre de liens faibles et un petit nombre de liens forts. Les garçons ont tendance à privilégier les premiers, les filles les seconds, mais tous doivent faire avec une réalité incontournable : sur le lieu scolaire, il est fort difficile d'échapper au jugement d'autres lycéens avec lesquels on entretient des liens plutôt lâches, mais qui n'en sont pas moins présents quotidiennement. C'est la fameuse distinction entre les « copains » – groupe mouvant d'individus avec lesquels les relations sont peu investies, et qui comprend aussi les copains des copains, ce qui peut mener à des groupes de relations finalement très nombreux – et les « amis », avec lesquels peuvent se tramer des relations beaucoup plus intimes. Tout adolescent est capable

d'opérer un tel classement au sein de ses fréquentations, de même qu'il est capable de comprendre qu'au lycée la vie sociale suppose de maintenir de front ces deux modes de relations. Un repli sur des relations très exclusives serait contraire à la vie quotidienne dans un établissement scolaire organisé autour de la vie en groupe.

Paradoxalement, les contraintes qui pèsent sur la déclaration et l'affichage des préférences culturelles sont beaucoup plus grandes dans le réseau des liens faibles que dans celui des liens forts. En effet, les amitiés se renforcent souvent autour de passions partagées (les fans de séries de télévision en sont un bon exemple, ainsi que les adeptes des jeux vidéo ou les amateurs d'un genre musical particulier), mais elles ne sont pas forcément anéanties par d'éventuelles divergences dans les préférences culturelles – même si c'est une menace potentielle. Il y a une certaine marge de négociation, au nom de l'amitié. En revanche, dans le réseau des liens faibles, il existe une forte pression à la conformité et peu de tolérance à la différence. Les groupes dictent des codes qui peuvent varier d'un groupe à l'autre : il y a des musiques qu'il faut écouter, des jeux et des sports qu'il faut pratiquer, des émissions de télévision qu'il faut regarder – tout comme il y a des émissions qu'il ne faut pas regarder, des musiques qu'il ne faut pas écouter, etc. Le ridicule et la marginalisation guettent ceux qui refusent de suivre ces codes. Au moins apparemment, car les préférences affichées face au groupe de liens faibles sont souvent des mises en scène destinées à faciliter l'intégration plutôt que de véritables goûts personnels. Nous le verrons dans le cas de la musique comme dans celui de la télévision : il y a des goûts auxquels on adhère en société, pour être comme les autres, mais qui n'épuisent pas forcément la gamme plus large des intérêts qu'on nourrit plus discrètement chez soi. Il y a des pratiques de « scène » et des pratiques de « coulisse », pour reprendre le vocabulaire d'Erving Goffman<sup>xcviii</sup>.

Faire partie d'un groupe, c'est aussi *montrer* qu'on en fait partie. Le travail de Dominique Cardon et Fabien Granjon sur la construction culturelle des sociabilités porte sur un petit échantillon d'étudiants issus des classes moyennes. Il n'aborde donc pas la question de la stylisation des pratiques, qui se pose avec moins d'évidence chez les étudiants que chez les élèves du secondaire, et s'observe surtout dans des situations de cohabitation dans un contexte de mixité sociale – qui n'étaient pas celles des étudiants interrogés. Or – nous le verrons –, si les lycéens associent effectivement des réseaux sociaux à des pratiques culturelles, ils relient ces mêmes pratiques à des mises en scène de soi. Il existe une stylisation des goûts qui tend à radicaliser les appartenances culturelles en public. Ce phénomène est extraordinairement sensible au niveau des apparences. Coupe de cheveux, vêtements, accessoires, le moindre détail est travaillé : il est destiné à communiquer quelque chose des goûts musicaux, des pratiques sportives et des préférences télévisuelles ou cinématographiques. La manière de porter son sac à dos ou la forme – et la marque bien entendu – d'une paire de baskets peuvent signaler l'amateur de rap ou, au contraire, la fan du « Loft ». Les tee-shirts annoncent les supporters d'un club de football ou les passionnés de mangas, le pantalon large et les cheveux en touffes l'adepte de skate, les sweats à capuche le pratiquant de foot. Tous ces signes ne sont peut-être pas faciles à déchiffrer pour des adultes ; ils sont parfaitement clairs dans la société des pairs.

Dans l'abondante littérature sur la production sociale des identités, il est souvent question de ces phénomènes de stylisation des modes de vie : « Lorsque de larges pans de la vie d'une personne ne sont plus structurés par des habitudes et des schémas préexistants, l'individu est continuellement obligé de négocier des options de style de vie. Plus encore, ces choix ne sont pas des aspects extérieurs ou marginaux de ses attitudes, mais définissent qui "est" cette personne », soutient Anthony Giddens<sup>xcix</sup>. Un sociologue

comme Douglas Kellner va jusqu'à parler de l'identité postmoderne comme d'un « jeu librement choisi, une présentation théâtrale du moi, dans laquelle chacun est capable de se présenter dans une variété de rôles, d'images et d'activités ». Dans les cultures adolescentes, cette vision serait abusivement optimiste tant est strict le système de codification des apparences. Les signes de soi sont en réalité fortement contraints. François Dubet, dans ses travaux sur l'expérience scolaire des collégiens et lycéens, a très bien décrit l'extraordinaire « conformisme groupal » qui dirige des choix apparemment individuels. La vie en groupes sociaux constants, rythmée par des horaires communs, induit une forte tension entre la recherche d'authenticité et la pression à la conformité. Cette tension réduit singulièrement la part de liberté dans le jeu sur les identités : « Les élèves peuvent bien sûr se percevoir comme des individus originaux, mais ils ont du mal à vivre cette différence comme positive, tant les critères du jugement scolaire paraissent les seuls disponibles. [...] Pour être soi, il faut d'abord être comme les autres*ci*. » Le contrôle social exercé par les pairs a remplacé celui des adultes.

Les phénomènes de stylisation sont liés à la sphère des loisirs. Cette dernière occupe une place très importante tant que ne se sont pas effectués les deux moments forts de l'entrée dans la vie adulte : les débuts dans la vie professionnelle et la fondation d'une famille. Les jeunes sont les pratiquants les plus intenses dans bon nombre de secteurs culturels et sportifs, mais, surtout, ces pratiques dessinent les contours de leur vie en société. C'est en affichant ses goûts qu'on montre aux autres qui on est. Autant dire qu'il n'est pas possible d'afficher n'importe quelle préférence. Les options doivent être cohérentes les unes avec les autres : certains sports vont avec certaines musiques qui vont elles-mêmes avec certains programmes de radio ou de télévision... Cela suppose aussi, nous l'avons déjà dit, de porter certains

types de vêtements ou d'accessoires. Bref, tirer le fil des pratiques de loisir permet de dérouler un ensemble de scénarios de vie qui ont une logique propre. Ceux-ci s'accomplissent sous le regard du groupe des pairs, prompt à sanctionner toute erreur de stylisation.

Ces phénomènes de stylisation ne sont pas nouveaux, même si on peut estimer qu'ils prennent aujourd'hui un tour plus manifeste et se jouent à plus grande échelle du fait des médias. Richard Sennett rappelle que c'est au cours du XIX<sup>e</sup> siècle que les vêtements ont commencé à être des indicateurs de la personnalité plutôt que de la position sociale, ce qu'il juge être « un des premiers signes de la transformation du domaine public<sup>cii</sup> ». Les travaux de Gabrielle Houbre sur l'éducation dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle soulignent aussi les liens qui existaient déjà entre styles vestimentaires, goûts littéraires et modes de vie. Les jeunes bourgeois attachés à la bohème assimilent les styles et les modes de vie marginaux « afin de dramatiser l'ambivalence vis-à-vis de leur identité et de leurs destinées sociales<sup>ciii</sup> ». Dans les collèges, où existaient toujours des règles vestimentaires, chaque élève « exprime le désir d'être immédiatement identifiable par sa façon de porter avec un degré de négligence étudié pantalons, redingotes et coiffure<sup>civ</sup> ». On ne s'habille pas non plus de la même manière selon qu'on choisit l'école de Werther (le romantisme exacerbé) ou celle de Byron (le dandysme romantique). Les jeunes byroniens portent « un habit bleu flottant, col très empesé, dépassant les oreilles, un pantalon de lycéen dit à la Brummel, gilet à la maréchal Soult, manteau Victoria, souliers à boucles, bas de soie blancs mouchetés de papillons bruns, cheveux en vergette, un œil de poudre, un scrupule de rouge, l'air impassible et les sourcils rasés, canne assortie<sup>cv</sup> ».

Cette description du dandy romantique exprimant *physiquement* l'idéal d'un courant littéraire renvoie à des phénomènes sociaux qui se sont opérés beaucoup plus tard et à plus large échelle autour des produits de la culture de

masse. *Bikers, mods, punks, rastas, rockers, ruddies, skinheads, teddy boys*, les sociologues anglais se sont penchés dans les années 1960 et 1970 sur toutes ces sous-cultures juvéniles. Ces recherches sont intéressantes à bien des égards. Elles analysent la manière dont les jeunes s'approprient et utilisent les produits mis à leur disposition par le nouveau marché de l'industrie des loisirs et de la mode qui se développe dans les années de l'immédiat après-guerre, et, concomitamment, comment ce même marché tente d'incorporer dans ses produits les éléments culturels distinctifs des sous-cultures jeunes. Les sous-cultures sont organisées de façon « visible<sup>vi</sup> » à travers des territoires, des objets, des vêtements, des modes de relations sociales, des pratiques de loisir. C'est la combinaison de tous ces éléments qui fait un « style » et permet de produire l'identité socialement organisée d'un groupe. On a donc affaire à des univers symboliques cohérents et observables. Les sous-cultures sont une sorte de « science du concret » fondée sur l'appropriation d'objets du quotidien : c'est un art du bricolage des codes sociaux<sup>vii</sup>. Mais surtout, ces sous-cultures fonctionnent, selon la formule de Dick Hebdidge, par « homologie ». Les différents éléments font sens les uns par rapport aux autres : les vêtements vont avec des coiffures, des sports, des musiques, des modes de locomotion, des manières de parler... Ces styles de vie sont une manière pour les jeunes issus de la classe ouvrière de manifester, sur le plan symbolique, leur opposition à la culture dominante et de réinvestir, en la détournant, la culture de leurs parents.

S'il ne fait pas de doute qu'aujourd'hui les jeunes continuent de manifester leurs identités culturelles à travers toutes sortes de signes tels le langage, les choix vestimentaires ou les modes de sociabilité, il n'en reste pas moins que le modèle proposé par les travaux sur les sous-cultures propose un degré de codification bien trop fort pour permettre d'étudier le cas de cultures plus ordinaires, c'est-à-dire moins ritualisées. Or il ne s'agit pas de décrire la

culture des gangs comme le firent les travaux américains, ni de se restreindre aux seules cultures ouvrières comme l'ont fait les travaux anglais. Bien des cultures juvéniles sont infiniment moins formalisées, même si toutes, à un degré ou à un autre, témoignent d'une certaine tentative de stylisation. De plus, il semble peu opérant de limiter l'analyse à des poches sociales spécifiques étudiées au niveau d'un territoire géographique particulier. L'idée n'est pas de comprendre le fonctionnement interne de telle ou telle sous-culture, mais d'apprécier les relations qu'elle entretient avec des univers sociaux qui ne lui sont pas directement liés. Il ne s'agit pas de travailler sur les profils les plus extrêmes – tel, par exemple, le jeune rappeur des cités périurbaines –, mais d'analyser la capacité de cette sous-culture à se diffuser dans d'autres lieux et d'autres milieux sociaux. Les travaux anglais restent très insuffisants sur ce point car ils envisagent les sous-cultures à travers leur ancrage local et dans des quartiers très homogènes en termes de recrutement social.

L'absence de travaux sur les sous-cultures féminines ou sur la place des femmes dans le système des sous-cultures pointe une autre limite des travaux anglo-saxons : les recherches s'intéressent aux cultures les plus spectaculaires, qui sont souvent aussi les plus violentes, et de ce fait largement dominées par les hommes. Angela Mac Robbie et Jenny Garber rappellent que les filles sont nettement plus représentées – et donc étudiées – dans les sous-cultures des classes moyennes (comme le mouvement hippie) et dans les sous-cultures les moins machistes des classes populaires – elles citent l'exemple des *mods*, où la participation féminine était plus importante<sup>cviii</sup>. Il faut dire aussi que les sous-cultures sont des cultures de la rue, par nature plus difficiles d'accès aux filles, dont les parents, surtout dans les milieux populaires, limitent les autorisations de sorties. Les versions féminines des sous-cultures se jouent dans l'ombre et au sein du cadre domestique. Pendant que les garçons rockers vont à des concerts et montent

leurs propres groupes, les filles collectionnent des disques et lisent des magazines sur les idoles rock. Bref, elles sont reléguées dans des cultures de fans. En d'autres termes, dans des cultures dépréciées par les hommes.

La relative porosité des frontières entre haute et basse culture que beaucoup de recherches ont pointée depuis plusieurs années à propos des pratiques culturelles juvéniles ne doit en effet pas faire oublier qu'il existe, et sans doute de plus en plus, d'autres luttes de classement, qui se traduisent notamment au niveau de l'opposition entre le pôle masculin et le pôle féminin. Ces pratiques culturelles peuvent être liées aux modalités de participation. Les travaux sur les « cultes médiatiques » montrent ainsi le fossé séparant les fans qui ont des approches exégétiques et cultivées de la télévision de ceux qui adoptent des conduites d'adulation manifestes<sup>cix</sup>. Le culte des idoles se situe tout en bas d'une hiérarchie qui place nettement plus haut les approches érudites de la culture populaire. Chercher des informations ou, pire, des images à propos de la vie privée d'un chanteur ou d'un acteur n'a clairement pas la même valence sociale que participer à des forums de discussion à propos des épisodes en préparation d'une série. Or la première démarche est typiquement féminine. D'autres luttes de classement ont pour objet le degré de commercialisation des produits culturels. Là encore, les filles sont accusées de céder à des goûts trop faciles, surtout en matière de musique<sup>cx</sup>. Dans un travail sur les cultures musicales adolescentes, Sarah Thornton émet une hypothèse intéressante : on est passé d'un schéma d'opposition à une culture dominante de la classe moyenne à un schéma d'opposition à une culture dominante désormais identifiée comme une culture populaire féminine<sup>cxii</sup>. Les internautes se moquent de la musique pour midinettes<sup>cxiii</sup>. Une recherche de Kristina Sliavaite sur les hiérarchies internes de la sous-culture rave en Lituanie va dans le même sens<sup>cxiiii</sup>. Elle montre que les raveurs masculins accusent les filles – ainsi que les raveurs de milieu

rural – de s'intéresser aux versions les plus commerciales ou les plus traditionnelles de la musique techno et d'aller dans des raves grand public – celles qui ne sont pas connues par le seul bouche à oreille – ou dans des night-clubs qui diffusent largement ce type de musique. La marginalisation féminine s'opère donc par une double disqualification : des préférences culturelles pas assez innovantes d'une part, une approche trop passive de la culture de l'autre.

Enfin, que nous montrent ces recherches sur les sous-cultures juvéniles ? Qu'il existe des groupes sociaux bien spécifiques – masculins, d'origine populaire et urbaine – qui ont une capacité particulière à mettre en scène leurs identités culturelles en produisant un style cohérent. Ces sous-cultures sont aussi fondées sur des principes hiérarchiques : il y a ceux qui sont au centre (les amateurs de musique techno d'avant-garde qui organisent des raves entre initiés et lancent les modes vestimentaires) et ceux qui sont à la périphérie – toutes sortes d'individus, à commencer par les filles, qui adhèrent aux dimensions les moins légitimes de la sous-culture ou accomplissent un travail de stylisation incomplet. La littérature anglo-saxonne s'est focalisée sur le centre, on s'intéressera plutôt ici à la périphérie et même, au-delà, à des zones sociales où les emprunts ne constituent pas un style cohérent mais des indices de référence dispersés.

#### L'affichage des goûts musicaux

« J'ai besoin de la musique, je ne peux pas passer un jour sans écouter de musique, c'est un truc qui me complète » (fille, dix-huit ans, origine moyenne).

La musique est un exemple particulièrement intéressant pour travailler sur les phénomènes de stylisation. Elle est, loin devant la télévision, la pratique

culturelle la plus importante au moment de l'entrée dans l'adolescence. Les statistiques sur les équipements d'écoute musicale permettent de mesurer l'ampleur du phénomène : la possession personnelle d'un lecteur de CD ou de cassettes audio passe de 13 % chez les six-huit ans à plus de 90 % chez les quinze-dix-sept ans. Autre chiffre : moins d'un cinquième des six-huit ans écoutent de la musique tous les jours, mais c'est le cas de plus des trois quarts des quinze-dix-sept ans – et le pourcentage continue de grimper dans les années qui suivent, surtout chez les filles. La musique est le sujet qui intéresse le plus les adolescents de plus de quinze ans, neuf adolescents sur dix disent parler de musique avec leur entourage amical, les CD et cassettes audio viennent en tête des échanges entre amis<sup>cxiv</sup>. La pratique de la gravure de CD et celle du téléchargement de fichiers musicaux ont bien sûr encore accentué le phénomène.

Si tous les adolescents écoutent de la musique, tous n'apprécient évidemment pas la même, quoique, comme le souligne Olivier Donnat, « l'homologie entre genres musicaux et classe d'âge [est] particulièrement spectaculaire au moment de l'adolescence : 70 % des quinze-dix-neuf ans citent comme genre préféré un genre appartenant à ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui les *musiques actuelles* – surtout le hip-hop et le rap<sup>cxv</sup> ». Le terme de « musiques actuelles » recouvre en réalité une grande variété de genres musicaux récents comme le rap, le R'n'B, la dance, la techno, le funk, le hard metal, etc., et d'autres qui furent les musiques nouvelles des années 1970 et 1980, comme le rock, la pop ou le reggae, musiques qui ont donc franchi une génération. Le tableau 4, qui met en relation les préférences musicales des lycéens interrogés avec leur origine sociale, dégage plusieurs tendances frappantes.

Certains genres musicaux sont fortement clivés par les milieux d'origine. La musique classique et le jazz sont deux genres dont la pénétration dans les milieux moyens et populaires est quasi nulle. À l'inverse, les lycéens d'origine

favorisée sont très peu nombreux à s'intéresser aux musiques les plus récentes comme le hip-hop, le rap ou le R'n'B. Le reggae, la pop et les variétés – chanson française à texte notamment – constituent un entre-deux puisque les variations selon les milieux sociaux sont moins marquées. On constate donc dans l'ensemble un certain éclectisme – très rares sont les lycéens n'ayant coché qu'un seul genre –, mais il trouve ses limites avec la musique classique d'un côté, le rap/R'n'B de l'autre.

Notons aussi que les classes moyennes s'alignent beaucoup plus sur les préférences des classes populaires que sur celles des classes favorisées, surtout pour les trois genres musicaux où les clivages sociaux sont les plus importants (musique classique, rap, R'n'B).

Tableau 4. Principaux genres musicaux préférés (choix multiples ; en %)

	<b>Ensemble</b>	Garçons	Filles	Origine favorisée	Origine moyenne	Origine populaire
R'n'B	<b>27</b>	25	28	8	31	44
Rock	<b>22</b>	21	22	31	23	15
Rap	<b>21</b>	26	16	9	25	28
Reggae	<b>12</b>	12	12	11	15	12
Classique	<b>11</b>	11	11	22	7	3
Variétés	<b>11</b>	8	13	13	9	10
Pop	<b>9</b>	6	11	11	9	9

Hip-hop	7	10	5	2	9	13
Jazz	6	8	5	12	5,5	2

*Source : enquête lycée Pasquier, 2001-2002.*

Enfin, les effets de l'origine sociale apparaissent être beaucoup plus importants que ceux du sexe, ce qui est rare en matière de pratiques culturelles chez les jeunes : les goûts en matière de lecture ou de programmes de télévision sont, par exemple, bien plus clivés en fonction du sexe – sans compter certaines pratiques, comme les jeux vidéo, qui sont quasi exclusivement masculines. Les genres musicaux constituent donc un territoire relativement neutre sur le plan des identités sexuées – à l'exception d'un léger écart en faveur des garçons pour le rap et des filles pour la chanson de variété. Mais, nous allons le voir, les différences entre garçons et filles se jouent au niveau des comportements face à la musique.

Quand la musique est transformée en style de vie, cela se voit. Les lycéens de Boileau ne laissent rien transparaître, ceux des deux lycées de la grande banlieue multiplient les signes. À Boileau, où l'on aime le rock, la musique classique et le jazz, on ne porte pas les couleurs de ses musiques préférées dans les espaces publics. Les tenues vestimentaires ne sont pas ostentatoires : jean, parka, sac à dos de marque Eastpak, quelques baskets, mais pas systématiquement, et très souvent des Converse. Les coupes de cheveux sont variées, certains garçons ont les cheveux plutôt longs, d'autres les portent courts, mais aucun n'a une de ces coupes faites à la tondeuse qui sont légion chez les lycéens de la grande banlieue. Les filles sont habillées sobrement, pas ou peu de minijupes, ni de pantalon taille basse laissant voir le nombril. Les quelques groupes qui se rassemblent dans la cour intérieure du

lycée sont calmes, on embrasse les filles sur les deux joues, on ne se hèle pas d'un endroit à l'autre. On trouve certainement des modes vestimentaires à Boileau, mais il est difficile d'en comprendre la cohérence et de les relier à des phénomènes de stylisation culturelle.

Le contraste avec le lycée de la grande banlieue sud est saisissant. À l'entrée, le gardien contrôle les voitures pour s'assurer que seuls des enseignants se garent le long des différents bâtiments à l'intérieur de l'établissement. Du coup, de nombreux lycéens ayant leur propre moyen de locomotion, il règne déjà une certaine effervescence dans les différents parkings qui bordent le lycée. Des voitures sortent des groupes entiers, le covoiturage fonctionne. On voit aussi beaucoup de petites motos de type NBK. Les retrouvailles commencent là, les garçons se saluent à la manière des Noirs américains (un claquement paume contre paume puis un contact poing contre poing), les filles se font trois ou quatre bises plutôt que deux. On parle fort, on s'interpelle, on rit beaucoup. Du côté masculin, les jeans sont en très nette minorité par rapport aux joggings de marque Tacchini, Umbro ou Nike. Les skateurs se distinguent par leurs pantalons *baggie* et leurs cheveux en touffes. Les baskets sont la règle et ce sont toujours des chaussures de marque<sup>cxvi</sup>. Les coupes à la tondeuse sont très nombreuses. Un certain nombre de casquettes, parfois portées à l'envers. Certaines filles sont habillées de façon sexy et sophistiquée, talons hauts, jupe ou robe, bijoux, maquillage, d'autres portent des hauts courts et des pantalons taille basse avec une grosse ceinture cloutée, d'autres enfin ont un look plus anodin, presque androgyne, il est difficile de s'y repérer. Mais tous ces vêtements ont quelque chose à dire, cela saute aux yeux. À en croire les entretiens, ils disent même beaucoup de choses. Valérie, seize ans, d'origine moyenne, explique les liens complexes entre personnalités, sports, vêtements et musiques :

Avec ma meilleure amie, du point de vue vestimentaire, on n'a rien à voir, en goût artistique on n'a rien à voir, en goût de garçons on n'a rien à voir, j'aime pas la musique qu'elle aime... On est tellement différentes, à part qu'on partage d'aimer le cinéma ; disons que moi, en fringues, à part comment je suis habillée maintenant, je suis plutôt style rock, elle, elle suit vachement la mode, moi je suis pas trop mode, elle, ce serait plutôt rap/R'n'B. Voilà, ses amis, dans le style vestimentaire, ce serait plus des lascars, moi ce serait plus des skateurs ; disons qu'elle, elle est pas mal aspect physique, ses copains, ce sera plus des garçons habillés en jogging, baskets, plutôt des gens de banlieue. Pour moi, c'est pas les gars qui fait du mal ou quoi que ce soit, ouais, c'est pas quelqu'un qui fait le bordel, c'est pas ça, mais quelqu'un qui s'habille comme ça, très à la mode, les baskets à la mode, les fringues à la mode chez les garçons, ils aiment bien être habillés, quoi, c'est des gens qui font plus du foot. Alors que moi c'est skateurs, et on voit bien la différence parce que moi, j'ai connu ceux de mon quartier qui passent leur temps à faire du foot, à traîner, et je connais des skateurs qui passent leur temps à faire du skate et c'est différent. [Question : C'est quoi les différences ?] Ça dépend des gens parce que c'est pas généralisé, en général... les lascars c'est des personnes qui pensent un peu trop aux filles, qu'en font un peu trop pour se montrer, alors que les skateurs ils sont beaucoup plus cools, beaucoup plus posés, ils se prennent moins la tête. Et puis, les habits, très larges, des chaussures de skate, cela se reconnaît au style, c'est comme... C'est bizarre parce que genre les lascars ils écoutent plus de rap, alors que les skateurs c'est du rock ; moi je connais les deux, j'ai des copains qui sont les deux et je trouve qu'il y a pas mal d'écart entre les deux. C'est plus les garçons, quoique je connais des filles qui sont aussi pas mal dans leur truc et qui refusent d'être ouvertes aux autres,

c'est dommage dans les deux mondes, c'est des choses qui peuvent pas s'assembler, parce qu'ils sont trop chacun dans leur truc.

Un constat se fait jour dans les propos de Valérie : certaines musiques – en l'occurrence le rap et le R'n'B – s'affichent plus que d'autres (« ils en font un peu trop pour se montrer »). La plupart des interviewés qui n'étaient pas eux-mêmes des adeptes de rap ont d'ailleurs dénoncé les tendances hégémoniques de ce genre musical au sein de leur établissement scolaire :

Le lycée, c'est le rap, le rap et le R'n'B, là, c'est toutes les musiques connues. Mais les filles sont plus R'n'B et les garçons rap. Avec leur dégaine, là, si on s'habille pas comme eux, ça va pas... Ils sont pas tous comme ça mais... Baskets de marque, des Nike... Et les filles, c'est pareil, elles ont toutes le même style. Enfin je dis pas que j'ai un style différent non plus, hein, mais... Mais j'ai pas le même effet sur certains que d'autres, on va dire ! Parce que moi, je trouve qu'il y a pas mal de filles qui sont assez vulgaires dans ce lycée... Maintenant, je vois, tout le monde s'habille plus ou moins de la même manière et tout le monde doit écouter la même chose (fille, dix-sept ans, origine moyenne).

En fait, ce qui fait débat, ce sont bel et bien les musiques associées à des processus de stylisation, musiques qui se définissent, à ce stade de leur parcours social, par leur ancrage populaire et urbain. Dans les années 1950, les adeptes du rock avaient un look particulier, mais à mesure que le rock est devenu une musique plus écoutée dans les classes moyennes et favorisées, il s'est dépouillé de ses attributs extérieurs. Le rap, plus récent, continue d'être fortement pris dans une logique de mise en scène. C'est une sorte de musique « totale » permettant tout à la fois d'exprimer un idéal physique, une vision des rapports hommes/femmes, un mode d'engagement politique. C'est

pour toutes ces raisons que le rap est un sujet qui fâche. Au lycée, cela se traduit par des oppositions sociales fortes entre ceux qui sont pour le rap et ceux qui sont contre, mais ce n'est pas du tout le seul lieu où le sujet est abordé. Les forums ou les *chats* sur Internet regorgent de discussions tout aussi animées<sup>cxvii</sup>.

En réalité, il n'y a pas que le rap ou le R'n'B qui cherchent à imposer leur marque identitaire. On retrouve la même ambiance de croisade chez tous les lycéens qui ont déclaré des goûts très affirmés pour un genre musical particulier. Ainsi Vanessa, dix-sept ans, en seconde dans le lycée sud. Elle a découvert le punk rock au collège par l'intermédiaire d'une amie avec qui elle est devenue fan du groupe Nirvana. Le punk rock n'est plus un genre très prisé au début des années 2000 et généralement pas un goût musical féminin. Les deux amies ont donc été très isolées jusqu'à leur arrivée au lycée, où elles ont rencontré une bande d'élèves qui pratiquaient le même culte pour Nirvana – et Kurt Cobain, le fondateur du groupe, mort en 1994. Forte de cet appui, Vanessa est prête à en venir aux mains avec les filles de sa classe qui contestent ses choix musicaux et la taxent de « sorcière » en raison de son look punk :

Au lycée, ceux qu'aiment Nirvana c'est un clan ! On est une bonne vingtaine, il y a plus de garçons que de filles. On n'est que deux filles. [Question : Et comment vous vous êtes connus ?] Ben déjà on les a repérés ! À leurs sacs, déjà il y a marqué Nirvana en gros... Et puis bon, parce qu'eux aussi nous avaient repérées en fait. Parce qu'eux, ils ont un style, aussi. Style... punk. Gothique. Habillés tout en noir. Trash aussi. Hard. Enfin... Voilà, quoi. C'est un style assez particulier. On les a vus, on les a chopés dans un coin, on leur a parlé, on s'est dit : « Ouah, t'écoutes Nirvana ! » Et puis voilà, on a échangé nos numéros... On s'promène dans des endroits spéciaux qui sont liés à Nirvana ou... Ça dépend... ça

dépend du temps, et puis... ça dépend du jour... de ce qu'on a envie de faire. Avec eux, c'est le skate, des balades, on aime Nirvana... Les filles de notre classe nous traitent de sorcières. Très agréable... Parce qu'en fait, tous ceux qui sont différents d'elles... parce qu'elles écoutent du R'n'B et du rap, forcément... tous ceux qui sont différents, c'est pas normal ! C'est la loi du plus fort. C'est comme ça. Mais moi j'suis pas du tout du style à m'laisser faire, donc... quand on m'agresse, je tape dedans aussi. [Question : Et les filles qui écoutent du R'n'B ou du rap, elles le montrent aussi ?] Ah ! ben oui. Enfin, elles, c'est plutôt dans le style de s'habiller, quoi. Dans le style bien à la mode, le style qu'y faut ! Tandis que nous, par rapport à eux, on se décale un peu plus, on n'est pas du tout, enfin on est plus dans le noir qu'aut'chose, quoi. On n'est pas dans l'style.

Colin aime écouter du jazz lorsqu'il travaille chez lui (« J'aime beaucoup travailler avec de la musique, mais la musique francophone c'est impossible parce que, forcément, on est déconcentré par les paroles. »). Mais il s'intéresse à beaucoup d'autres genres : « J'écoute aussi pas mal de rock français, de variétés françaises, de ska, de reggae, de ragga, même du rap, une fois de temps en temps. Il n'y a que les musiques électroniques où vraiment je... Les musiques électroniques et toutes les daubes de Fun Radio et des trucs comme ça qui sont toujours pareils... » Pourtant, au lycée, c'est le ska et seulement le ska qu'il cherche à promouvoir dans son entourage. La raison en est simple, c'est ce genre musical et non un autre qui a soudé ses liens avec un ami de sa classe :

En ce moment, j'aime vraiment bien le ska... Ça reste mon... En plus c'est pas très répandu, donc c'est toujours agréable de connaître quelque chose qu'est pas spécialement connu. Avec un ami qui est dans

ma classe depuis deux ans, avec qui je m'entends très bien, on a un peu les mêmes centres d'intérêt, c'est le skateboard et le ska, bon, « skate and ska », c'est devenu un peu notre maxime, quoi ! Ça coulait un peu tout seul, et c'est vrai qu'on essaie pas mal de le répandre autour de nous. Ben déjà parce qu'il y a plein de gens qui connaissent pas, donc on aime bien, on fait découvrir, et... il y a aussi beaucoup de gens qui connaissent sans connaître. On leur parle de ska, ils font des yeux comme deux ronds de flan, après on leur fait écouter, ils font : « Ah ! ben si, je connais, c'est dans la pub. » Donc, ouais, j'essaie de le diffuser au maximum parce que moi j'aime bien (dix-neuf ans, origine favorisée).

Matthieu dit avoir souffert de la « tyrannie » du rap :

À quatorze ans, je faisais partie d'un groupe, c'était du rap, il y avait que ça, quoi, fallait écouter le rap, fallait faire du rap... C'était dans les années 97-98... Moi, j'ai vraiment connu ça, je me souviens, j'avais quatorze ans, treize-quatorze ans. On me demandait : « T'écoutes quoi ? », alors quand je disais Zouk Machine... ça passait un peu mal, quoi. Pourtant, au début, j'écoutais deux minutes de rap, j'avais une migraine, il me fallait un tube d'aspirine, quoi ! Je sais pas si on peut parler de dictature, mais... il fallait se plier à ça, quoi. C'était entré dans les mœurs, c'était comme ça.

Quelques années plus tard, il estime que le phénomène rap s'est essoufflé (« Aujourd'hui, c'est plus une mode, moi je trouve cela plutôt bien, ils sont plus tolérants. »). Du coup, il s'enhardit de nouveau à déclarer des choix musicaux à la marge, même s'il est bien conscient des jugements moqueurs que cela risque de lui valoir : « Des fois, j'arrive au lycée, j'ai des compilations d'Europe 2, où ils passent des trucs comme Air, des trucs comme ça... Moi-

même, j'ai commencé à écouter, alors les gens ils viennent voir, "Ouais, qu'est-ce que t'écoutes ?", alors j'avoue, la plupart du temps, c'est peut-être une image que je reflète, j'en sais rien, je suis peut-être un peu... pas vieillot, mais bon, ça craint ! Des fois, au contraire, ouais, ils aiment. C'est plus rare. Mais ils respectent, c'est bien » (dix-huit ans, origine moyenne).

Le cas de la musique est particulièrement intéressant car il permet de mettre en évidence deux phénomènes sociaux qui ne sont pas totalement nouveaux, mais qui ont pris de l'ampleur. Le premier est que, dans la sociabilité juvénile, la culture de la rue jouit d'un très grand prestige. Aujourd'hui, les cultures musicales populaires, et souvent d'origine ethnique – le rap vient des ghettos noirs américains du Bronx, le reggae des banlieues jamaïcaines, le punk rock des quartiers ouvriers des grandes villes anglaises –, sont les pôles de référence. Cela dit, en leur temps, le rock et avant lui le jazz avaient trouvé leurs racines dans les zones déshéritées des périphéries urbaines, avant de toucher peu à peu des milieux sociaux plus larges, pour finir aujourd'hui par être des formes musicales plus écoutées dans les couches aisées que populaires. De même, il y a eu à l'époque un look associé au rock – les blousons de cuir, les motos –, comme on connaît aujourd'hui un look rappeur. Ces musiques ethniques donnent des consignes de langage, de vêtements, de manières d'être avec les autres, toutes choses bien utiles à un âge où la personnalité se développe en permanence par la comparaison avec les autres. La musique classique ou le jazz n'offrent évidemment pas de telles possibilités. Ils peuvent procurer des plaisirs esthétiques personnels, mais sont un mauvais investissement pour le travail de sociabilité.

On peut se demander si ce phénomène d'« héroïsation » du populaire ne dépasse pas le domaine de la culture stricto sensu pour s'étendre plus largement aux modes de vie. C'est ce que laissent entendre en tout cas les travaux de David Lepoutre sur les jeunes de La Courneuve lorsqu'il constate

que les collégiens qui vivent en pavillon sont méprisés par ceux qui vivent dans les barres de la cité des 4 000 et intériorisent fortement cette hiérarchie inversée :

Il n'est jusqu'aux adolescents résidant en pavillons qui ne soient prêts à renier leur appartenance résidentielle au profit d'un ancrage de circonstance au grand ensemble. [...] Comparés aux autres, ils ont de plus grandes chances de réussite future dans leurs études et sont promis à un meilleur avenir professionnel. Pourtant, dans le contexte du collège de la cité, ce sont eux les dominés du moment. Le terme « bouffon » indique d'ailleurs bien la caractérisation négative et le mépris dont ils font l'objet<sup>cxviii</sup>.

En somme, conclut-il, en insistant sur la nouveauté de la chose, « la culture des rues s'exporte bien, puisqu'elle se vend et qu'elle rapporte même beaucoup d'argent<sup>cxix</sup> ».

C'est sans doute la deuxième dimension importante du phénomène. La mise à l'honneur des formes culturelles populaires s'inscrit dans une dynamique médiatico-publicitaire qui contribue non seulement à la divulguer auprès de couches sociales plus favorisées (le rôle des radios musicales de la bande FM est déterminant au début, mais la télévision prend vite le relais), mais aussi à la transformer en secteur marchand très profitable. On peut, pour étayer ce dernier point, s'appuyer sur une étude marketing publiée en septembre 2002 sous un titre évocateur : « L'impact du phénomène banlieue sur les marques de prêt-à-porter haut de gamme<sup>cxx</sup>. » Le responsable de l'étude part d'un constat : l'adoption d'une marque par les jeunes de banlieue permet de toucher les jeunes actifs urbains qui semblent partager aujourd'hui plus de valeurs avec la banlieue qu'avec la clientèle traditionnelle du prêt-à-porter haut de gamme. « Ces jeunes, explique-t-il dans un entretien à un titre de la

presse marketing, véhiculent une image urbaine, créative, dynamique et métissée. Pour eux, les fringues répondent à un besoin d'appartenance à un groupe et à une culture, le hip-hop. Leurs codes vestimentaires sont repris par une majorité de jeunes actifs et par de grandes marques [...] les marques échappent grâce à eux à une image jugée ringarde. Ils sont un important vecteur de croissance<sup>cxxi</sup>. » L'étude le montre : la mode du « *streetwear* 100 % banlieue », née des réseaux du hip-hop, s'appuie sur des coups médiatiques autour des stars du sport et de la musique rap. Les exemples cités dans le dossier de *Dynamique commerciale* sont tout à fait étonnants<sup>cxii</sup> :

- Les vêtements Helly Hansen – une petite marque vieille de cent vingt-cinq ans qui équipait jusqu'alors quelques centaines de pêcheurs norvégiens – accèdent à la notoriété mondiale dans le domaine du sportswear après avoir été portés par un rappeur américain dans un clip.

- Lacoste est subitement devenu à la mode dans les cités le jour où les deux membres du groupe de rap Arsenic se sont habillés en crocodile des pieds à la tête.

- Le phénomène Bullrot décolle en 1997 quand un ami d'enfance des créateurs, le rappeur Don Choa, membre du groupe marseillais Fonky Family, porte dans un clip un tee-shirt de la marque. Six ans après, Bullrot réalise 20 millions d'euros de chiffre d'affaires.

- Le groupe NTM, dont a fait partie Joey Starr, a construit la notoriété de Com8 grâce au relais assuré par des animateurs de télévision et des acteurs et sportifs de haut niveau.

- En moins de quatre ans, Dia est devenue une marque incontournable du *streetwear* à la française. Son créateur, Mohamed Dia, vingt-huit ans, raconte : « Après un voyage à New York, où j'ai découvert le phénomène du *streetwear*, je me suis dit que je pouvais habiller mes potes du collectif Secteur Ä (Arsenic, Stomy Bugsy, Doc Gynéco...) à mon image. Grâce au

réseau de la zone franche de Sarcelles, je suis tombé sur Freddy et Frank Kalfon, propriétaires d'une unité de fabrication et d'un réseau de distribution. Ils ont cru en moi. Quelques mois après, mes potes arboraient mes tenues dans leurs clips. Et les clients ont commencé à affluer. C'était en 1999... À la suite d'un passage télé dans "Capital", sur M6, j'ai signé avec le groupe JAJ Distribution (importateur de Levi's en France et distributeur exclusif de Schott en Europe). Et, en 2002, notre chiffre d'affaires s'élève à 10 millions d'euros ! Nous avons signé un accord de licence avec la NBA (National Basket Association) pour la France, le Benelux, l'Angleterre et l'Allemagne. Nous visons aussi les États-Unis<sup>cxxiii</sup>. »

La diffusion sociale de la culture des cités est donc aussi un phénomène commercial savamment orchestré par les médias (notamment M6 via des clips et des émissions sur le rap). Elle contribue à brouiller les frontières entre haute couture et modes de la rue. Dior, Givenchy, Chanel et Versace s'inspirent du style vestimentaire des banlieues dans certaines de leurs collections, et proposent des baskets à 1 000 euros ou des tee-shirts en matière synthétique<sup>cxxiv</sup>. Lacoste et Ralph Lauren ont ouvert des boutiques ou des points de vente en Seine-Saint-Denis (région parisienne). À l'inverse, Nike choisit *Colette*, le magasin café branché de la rue Saint-Honoré, à Paris, pour diffuser sa collection « 01 by Nike » en édition ultra-limitée. Bref, le schéma diffusionniste de la mode du haut vers le bas de l'échelle sociale, tel que le proposent des auteurs comme Pierre Bourdieu ou Georg Simmel, semble peu pertinent<sup>cxxv</sup>. Ce n'est pas vers le « haut » que se tournent désormais les regards des jeunes, mais bel et bien vers les cultures de la rue.

Le déclin de la culture télévisuelle

Les lycéens tiennent volontiers un discours critique sur la télévision. Ils la regardent, bien sûr, mais sans grand enthousiasme, et très souvent en menant plusieurs autres activités en même temps. Cette pratique n'est pas investie au même titre que la musique ou les jeux vidéo. Pourtant, c'est un média dont il est très intéressant d'étudier la réception par les jeunes. Tout d'abord parce que c'est le média du quotidien familial, celui qu'on connaît depuis la petite enfance. Il ne sert toutefois pas à la même chose à tous les âges de la jeunesse. Ainsi, les phénomènes de stylisation qui se renforcent autour de la musique à l'adolescence ont, au contraire, dans le cas de la télévision, tendance à s'estomper à ce moment-là. Il existe une part d'ironie grandissante dans les propos tenus sur les programmes, y compris ceux qui sont le plus regardés, au point que cette attitude devient le mode légitime du discours sur la télévision chez les plus de quinze ans. Les jeunes téléspectateurs suivent une trajectoire qui va d'un intérêt vif et très affiché pour le petit écran durant les premières années de la vie à l'affirmation d'une attitude beaucoup plus distanciée au moment de l'adolescence : lors de ce parcours, les signes de stylisation disparaissent peu à peu ou, s'ils sont maintenus, c'est sur le mode de la dérision. Par ailleurs, la télévision engendre une relation très différente selon les sexes et apparaît être un support de sociabilité beaucoup plus féminin que masculin. Tout se passe en effet comme si, avec l'âge, les garçons apprenaient à occulter les liens émotionnels qu'ils entretiennent avec les programmes du petit écran. Ce qui ne veut pas dire qu'ils regardent moins ou éprouvent moins d'intérêt pour certaines émissions : simplement, dans la société des garçons, le discours critique de mise à distance, surtout à l'égard de la fiction, devient rapidement une règle. C'est un phénomène qu'il faut relier plus globalement à ce que Daniel Fabre décrit comme « la relation particulière des femmes au romanesque que traduisent aussi bien la lecture des romans, la rédaction de journaux intimes centrés sur les émois du cœur, la passion pour les feuilletons télévisés [cxxxvi](#) ».

On peut en effet suivre Daniel Fabre dans l'idée que des formes culturelles très associées à l'élaboration de la féminité peuvent devenir de véritables « pôles répulsifs contre lesquels la majorité des jeunes garçons ne peut que se dresser avec plus ou moins de véhémence<sup>cxvii</sup> ».

De fait, l'univers télévisuel offre moins de possibilités que d'autres à l'expression de la subjectivité masculine, alors qu'il est au contraire bien en phase avec celle des filles. Une fois passé l'âge d'une consommation télévisuelle entièrement consacrée aux dessins animés – ce qui arrive très tôt, dès la fin de la maternelle –, les garçons sont confrontés à un choix difficile : ce qui est valorisé par leurs pairs, la compétition, la force physique, la rébellion à l'égard de l'autorité adulte, la distance aux normes de réussite scolaire ne sont pas des valeurs que la télévision met tellement en scène, surtout dans les fictions qui, traditionnellement, privilégient le traitement du relationnel sur toute autre chose. Il y a bien quelques portes de sortie, comme les retransmissions sportives ou les programmes fondés sur l'humour ou l'ironie, qui ont le mérite de proposer une position de distance. Ou, mieux encore, les séries violentes ou fantastiques et les films d'action : ces programmes permettent de réintroduire les principes de la compétition, puisque le fait de parvenir à regarder quelque chose qui fait peur est une manière de montrer sa force aux autres garçons – et de se démarquer des filles qui, en général, n'aiment pas ce type de fiction à cet âge-là. Mais même en choisissant les programmes les plus « masculins », la télévision reste un support qui se prête mal à l'affirmation des valeurs de virilité. Il suffit pour s'en convaincre de voir avec quelle rapidité les échanges et interactions entre garçons se reportent sur les jeux vidéo, qui offrent de multiples avantages puisqu'ils ne sont pas ou très peu pratiqués par les filles, qu'ils permettent de mesurer des performances et qu'ils proposent d'innombrables possibilités de combats à l'écran. Rien d'étonnant donc que ce soient des enfants de neuf à

quatorze ans qui aiment le plus les jeux de type « *shoot them up* » ou « *beat them all* » et mettent une ardeur particulière à se procurer des jeux déconseillés à leur classe d'âge.

On peut aussi penser que l'opposition garçons/filles autour de la télévision est liée aux modes de pratique et à la mise en scène des goûts. Dans leur entourage, les garçons voient les filles développer des pratiques de culte spectaculaires, se coiffer et s'habiller comme leurs idoles télévisuelles, passer des heures à échanger des potins ou des objets liés à certaines séries. Un tel comportement, peu réticent à montrer les affects et à déclarer les admirations, est trop associé au pôle féminin pour ne pas pousser les garçons à développer des stratégies inverses de réserve, surtout dans un lieu mixte comme celui de l'école. Certains travaux l'ont bien montré : l'incidence de la catégorie de sexe est beaucoup plus forte en milieu mixte qu'en milieu non mixte, et limite considérablement les interactions entre les sexes. On constate également que les attitudes contraires aux rôles de sexe sont mieux acceptées chez les filles que chez les garçons. « Chez ces derniers, compte tenu de la hiérarchisation des catégories de sexe, adopter des valeurs ou des comportements féminins est perçu comme dégradant et fortement stigmatisé par les pairs<sup>cxxviii</sup>. » Il n'est de pire danger pour un garçon que de passer pour efféminé.

On peut étudier très concrètement la manière dont se creuse peu à peu l'écart entre garçons et filles à propos de la télévision. Il ne s'agit pas d'un écart dans les volumes de consommation, pratiquement identiques chez les deux sexes, de l'ordre de deux heures par jour en moyenne<sup>cxxix</sup>. Il ne s'agit pas non plus de simples différences dans les programmes qui seraient préférés par l'un ou l'autre sexe. Il s'agit d'une différence dans l'attitude face au média, qui se dessine à la sortie de l'enfance : la télévision devient alors un

formidable support à l'expression de soi chez les filles alors qu'elle sera vécue par les garçons comme un média de référence dangereux sur la scène sociale. Pour analyser ce phénomène, nous nous appuyons sur une recherche menée à la fin des années 1990 sur la réception des séries pour adolescents par les jeunes téléspectateurs français<sup>cxxx</sup>. Aucune étude similaire n'a été menée sur des programmes de télé-réalité – comme le « Loft » ou « Star Academy » – qui ont pris la suite de ces « séries collègue » dans l'univers des discussions entre jeunes téléspectateurs. Mais tout laisse penser que l'intérêt que ces deux types de programmes ont suscité chez les moins de vingt ans repose finalement sur des raisons assez proches. On y explore, sous une forme fictionnelle dans un cas, sous une forme prétendument réelle dans l'autre, les différents scénarios de l'amitié et de l'amour au sein de la société juvénile. Ces scénarios sont ensuite commentés et discutés avec l'entourage, tout particulièrement à l'école. Ces échanges permettent de parler de soi sous couvert d'un personnage du petit écran, d'affirmer des préférences physiques ou de porter des jugements moraux. Ils permettent aussi d'évaluer ce que d'autres pensent sur le même sujet. Les programmes de télévision sont des supports particulièrement utiles pour exprimer les identités personnelles.

Il est apparu dans cette recherche sur les séries sentimentales un phénomène tout à fait net : très vite, les garçons cherchent à mettre la télévision à distance, comme s'il s'agissait d'un objet qui menace leur identité masculine<sup>cxxxi</sup>. Pourtant, au début, le rapport des garçons au petit écran n'est pas différent de celui des filles. Chez les plus jeunes, tout le monde aime la télévision et personne ne s'en cache. Les enfants des deux sexes ont leurs programmes cultes. C'est l'âge des panoplies, des collections d'images tirées des séries qu'on achète en librairie, des objets dérivés, fournitures, accessoires, tee-shirts. À cet âge, on montre beaucoup ses préférences télévisuelles, garçons comme filles. Dans la cour de récréation, on se raconte

les derniers épisodes, on échange les images en double. Les informations circulent grâce à la presse fanzine. Mais il existe déjà un net clivage entre les programmes aimés par les filles et ceux que préfèrent les garçons. En début de primaire, ces derniers n'hésitent donc pas encore à se montrer fans de certaines émissions. Il arrive aussi qu'ils s'intéressent à des programmes plutôt destinés aux filles, et vice versa.

Dès l'âge de huit-neuf ans, les positions se radicalisent : la société des garçons délaisse la télévision pour se centrer sur les jeux vidéo ; et ceux qui ont des goûts atypiques pour leur sexe font tout pour que cela ne se sache pas. Car le problème n'est pas tant de regarder que de *dire* regarder. De nombreux garçons s'intéressent aux séries sentimentales et sont aussi émus que les filles par les déclarations d'amour ou les scènes de baiser. Mais ils encourraient le risque du ridicule auprès des autres garçons – y compris de ceux qui partagent les mêmes goûts – s'ils avouaient ce penchant. Alors, soigneusement, ils se taisent, ou se réfugient derrière de multiples prétextes (« Ma sœur regardait » ; « Le poste était allumé, je suis tombé dessus. »). Un bon exemple de toutes ces stratégies de dénégation est fourni par les réponses à un sujet de rédaction proposé à une classe de CM1-CM2 par une institutrice de la banlieue nord de Paris : « Regardez-vous *Hélène et les garçons* ? Dites, en quelques mots, pourquoi vous aimez ou n'aimez pas ce feuilleton. » *Hélène et les garçons*, on s'en souvient, est une série uniquement centrée sur l'exploration de la grammaire amoureuse qui déclencha au début des années 1990 un véritable phénomène de société chez les jeunes téléspectateurs.

Les réponses sont tout à fait étonnantes. Les prénoms inscrits sur les copies permettent de connaître le sexe de l'élève – mais on pourrait fort bien s'en passer tant ce dernier est évident à la lecture des rédactions. Tous les garçons, sans exception, adoptent une double stratégie : d'un côté, expliquer qu'ils ne sont évidemment pas téléspectateurs d'une série aussi ouvertement

sentimentale ; de l'autre, dénoncer et même s'indigner des scènes de baiser, fréquentes dans la série en question. Ces deux affirmations sont parfaitement contradictoires puisque, pour voir les scènes de baiser, il faut bien regarder la série, d'où certains paradoxes rhétoriques, que l'on pourrait illustrer par la formulation d'Ahmed : « Je déteste ! Même sans regarder, je déteste ! Ils font que s'embrasser, c'est tout le temps pareil », ou celle de Kevin : « Je n'aime pas *Hélène et les garçons* et je ne les regarde pas car vu leurs extraits de feuilleton ils ne font que s'embrasser et ils se prennent pour les centres du monde. Il faut que ça cesse ! Ils me gâchent le plaisir de regarder. » Dans les copies des jeunes garçons revient inlassablement la même idée : quand on est de sexe masculin, on ne doit pas s'intéresser à ce qui intéresse les filles, c'est-à-dire, en vrac, aux histoires qui parlent de sentiment et non d'action, à la séduction physique, et surtout, surtout à toutes les scènes qui évoquent plus ou moins explicitement l'acte sexuel. Dans *Hélène et les garçons*, on ne va pas plus loin que de prudes baisers sur la bouche, mais cela déclenche chez les garçons de CM2 de Sevran des réactions aussi vives que si l'on voyait les personnages nus dans un lit : « Je déteste ce feuilleton car c'est trop sexuel, moi je regarde *Code Quantum* – une série fantastique. Les acteurs sont trop sur l'amour, c'est trop sexuel. Ma sœur et ma mère le regardent, c'est pour les filles. » Sur les 17 garçons de la classe, 15 dénoncent dans leurs copies les fameux baisers : « Je n'aime pas parce qu'ils se font des bisous partout » ; « Ça montre de mauvais exemples pour plus tard. Je n'aime pas parce qu'ils s'embrassent » ; « Je déteste parce que toutes les cinq minutes, il y a un baiser, et je trouve ça dégoûtant » ; « Ils s'embrassent toutes les minutes, c'est le feuilleton débile parfait. Moi je n'ai jamais regardé mais j'en ai entendu parler », etc. Les rédactions des filles montrent bien que la nécessité de dénier le pouvoir de suggestion des fictions télévisuelles est un problème masculin. Elles parlent très facilement des émotions qu'elles éprouvent en regardant *Hélène et les garçons*, évoquent

leurs liens particulièrement forts avec tel ou tel personnage ; et s'il leur arrive d'aborder la fameuse question du baiser sur la bouche, c'est pour se plaindre du manque de naturel des comédiens en train de s'embrasser – ou même du fait que les baisers ne durent pas assez longtemps.

Deux autres terrains d'enquête dans le cadre de la même recherche débouchent sur des résultats très convergents. Le premier – des observations menées dans une quinzaine de familles en compagnie d'enfants regardant un épisode d'*Hélène et les garçons* – indique que le rejet de tout ce qui évoque la sexualité est très précoce chez les garçons. Dès l'âge de cinq ou six ans, ils commencent à réagir aux images suggestives : un couple qui s'enlace pour s'embrasser (« Encore ! » ; « Et ça recommence ! » ; « Et hop encore un baiser ! » ; « Ça y est, ils vont encore faire l'amour ! » ; « Mais ils n'arrêtent pas »...) ou une actrice portant une jupe très courte ou une robe trop décolletée (« Ce qu'elle est moche ! »). Durant toutes ces scènes, ils sont physiquement agités, se lèvent, poussent des soupirs agacés, bougent les jambes. À l'inverse, les filles sont fascinées et ne le cachent pas. Leurs visages tendus par l'émotion en témoignent.

Le second terrain, un questionnaire auprès de collégiens et de lycéens sur leurs personnages préférés parmi l'ensemble des séries pour adolescents, montre que même la déclaration des choix est une entreprise sous contrôle. Tout d'abord, les garçons sont beaucoup plus nombreux que les filles à répondre qu'ils n'ont pas de personnage préféré. Voyons-y la nécessité d'afficher le plus de distance possible à l'égard des pouvoirs de la fiction. Quant à ceux qui acceptent de donner une réponse à la question, ils choisissent massivement des séries et des personnages bien particuliers. Au sein d'un corpus d'une vingtaine de séries à l'antenne, et donc de plusieurs dizaines de personnages possibles, ils plébiscitent les trois héros masculins les moins investis dans des histoires amoureuses et les plus réfractaires à l'autorité adulte : Parker Lewis de la série du même nom, Will du *Prince de Bel*

*Air* et Zack de *Sauvés par le gong*. Ces personnages ne font pas courir le risque du ridicule auprès de ses amis : ils ont de l'humour, des ennuis dans la vie scolaire et des succès incertains auprès des filles. Une partie des filles interrogées choisissent elles aussi Zack comme personnage préféré, mais, à lire leurs réponses, on pourrait douter qu'il s'agisse du même héros télévisuel. Le Zack des garçons est aimé « parce qu'il est drôle » et qu'il « en fait voir aux profs » ; le Zack des filles est admiré « parce qu'il est beau » et « bien habillé ». Dans la première version, il incarne les valeurs d'indépendance masculines ; dans la seconde, les idéaux esthétiques féminins. Les filles se permettent de faire une promenade amoureuse dans la fiction. Elles se sentent attirées par certains personnages et reconnaissent éprouver des émotions amoureuses en les voyant et en suivant leurs aventures. Tous ces liens émotionnels sont soigneusement occultés par les garçons.

La deuxième grande différence entre garçons et filles concerne les pratiques de fans. Un fan n'est pas seulement un téléspectateur assidu. C'est quelqu'un qui doit afficher sa passion sur la scène sociale – imitation de la coiffure ou des vêtements des personnages préférés, achat de produits dérivés, posters ou accessoires – et se tenir parfaitement informé de la « vraie » vie de ses idoles. Concrètement, cela suppose un travail de tous les instants : on n'est pas fan tant qu'on ne se montre pas comme tel au regard des autres.

Dans la petite enfance, les garçons acceptent de vouer des cultes apparents à la télévision. Ils jouent en se déguisant comme certains héros et en utilisant leurs armes en version plastique. Dans les cours de récréation, ils se livrent à des échanges d'images de collection et de figurines. Et dans leurs chambres, les posters ne sont pas moins nombreux que dans celles des filles. *Les Tortues Ninja*, *Power Rangers*, *Batman*, *Pokemon*, toutes ces séries ont suscité en leur temps d'intenses pratiques sociales entre garçons. Mais cela ne dure pas longtemps. Très vite, les garçons opèrent une double

reconversion. D'une part, ils réduisent les signes apparents et se recentrent sur une logique de spécialiste et de collectionneur – c'est très net dans le cas des passionnés de mangas. De l'autre, ils délaissent la télévision en tant que pôle de référence et cherchent à construire leur identité sociale à travers le sport, la musique et les jeux vidéo. Imiter un personnage de fiction télévisuelle devient impensable, alors que de manière relativement discrète ils s'inspirent des looks de leurs sportifs ou chanteurs préférés : coupe de cheveux, vêtements de marque, tee-shirts de supporter d'un club de foot, etc.

Les filles n'ont pas du tout le même comportement. C'est même à l'entrée dans la préadolescence, lorsque les garçons se détournent des fictions comme objets de sociabilité, qu'elles ont les pratiques de culte les plus intenses et les plus apparentes. La télévision apparaît être un support privilégié pour l'expression de la subjectivité féminine. Les personnages sont constitués en modèles de vie : il faut leur ressembler pour arriver à être soi. D'où toutes ces tentatives pour incorporer quelque chose du pouvoir de séduction des héros du petit écran. Ce travail d'expression de soi à travers d'autres que soi s'effectue sur un mode collectif. Dans l'entourage, certaines filles partagent les mêmes passions et de façon aussi ostentatoire. C'est avec elles qu'on échange des impressions, des informations, des objets. C'est sans doute ce qui gêne les garçons : les préadolescentes manifestent très peu de réserve, que ce soit dans l'expression des émotions ou dans la mise en scène de leurs passions. Du coup, la pudeur impose aux garçons de rester en retrait et de se démarquer de ce qui pourrait être considéré par leurs pairs comme un comportement féminin. Sur la fiction télévisuelle, les garçons tiennent des propos tour à tour dénonciateurs, blasés, cyniques, ironiques.

En grandissant, les filles intériorisent peu à peu les normes masculines en matière de relation à la télévision. À l'adolescence, le comportement du fan,

avec toute sa panoplie d'objets empruntés et ses rituels de passion, est associé à un comportement puéril. Même si on adore une série, il n'est plus question d'en parler avec une admiration éperdue et encore moins d'imiter des personnages. Cela ne veut pas dire que la télévision disparaît des interactions, tant s'en faut, mais elle est évoquée de façon plus distante, plus critique.

C'était tout à fait frappant dans les entretiens avec les lycéennes. Aucune n'a spontanément évoqué son goût pour une émission de télévision : il fallait leur poser la question pour découvrir qu'elles suivaient souvent avec passion certaines émissions de télé-réalité – et ont été d'anciennes fans d'*Hélène et les garçons*. Mais, même lorsqu'elles acceptaient d'en parler, c'était toujours avec beaucoup de distance et en tenant des propos montrant bien qu'elles ne voulaient pas qu'on les prenne pour des téléspectatrices mystifiées. Le jugement négatif des garçons sur l'identification à des programmes de télévision conduit les filles à occulter leurs préférences ou à ne les évoquer que dans le cadre des échanges avec d'autres filles. Elles ont appris à taire certains goûts musicaux jugés trop commerciaux ou trop sirupeux par les garçons, elles apprennent également à garder secrets leurs engouements télévisuels.

Du côté des lycéens masculins, les discours sur la télévision ne se situent pas tant du côté de la dénégation que dans un registre d'indifférence. En dehors du sport et de quelques magazines d'actualité que certains disent regarder avec un vif intérêt, la télévision est plus un média d'ambiance qu'autre chose. Un bruit de fond qui accompagne d'autres activités jugées plus intéressantes, comme l'ordinateur, ou, à l'inverse, des images muettes qu'on laisse défiler en écoutant de la musique et en faisant ses devoirs. Sans compter le fait que les postes personnels servent surtout à utiliser les consoles de jeux. Dans tous les cas de figure, les programmes les plus spécifiques du petit écran, comme les séries ou les émissions de télé-réalité, ne sont pas utilisés comme

supports à la construction sociale des identités masculines, c'est manifeste. Les choses se sont jouées au début de la préadolescence.

### Le jeu vidéo dans la société des garçons

À l'inverse, les jeux vidéo constituent un bon exemple pour étudier la manière dont les garçons parviennent non seulement à faire respecter les objets de leurs passions, mais aussi à former des réseaux d'entraide et de pratique stables et organisés.

L'idée que la pratique des jeux est plus intéressante que celle de la télévision n'est pas seulement un discours de garçons. Les filles se font volontiers les relais d'une telle affirmation, alors qu'elles sont très rarement de véritables pratiquantes elles-mêmes. Comment expliquer ce paradoxe ? En partie sans doute par le fait que derrière les jeux il y a des machines hautement technologiques, des consoles et surtout des ordinateurs. Ces machines inspirent le respect, même lorsqu'elles sont utilisées pour de simples combats à l'écran : elles sont accréditées d'une image de modernité et d'une expertise générationnelle. Il n'est jusqu'aux féministes américaines qui ne défendent l'idée que le retard des filles en informatique est dû à leur désintérêt pour les jeux vidéo au moment de la préadolescence<sup>xxxii</sup>. Bref, ces derniers sont crédités d'un potentiel dans l'acquisition d'une culture scientifique et technique. Pourtant, aucune enquête n'est venue confirmer cette hypothèse. Au contraire, les recherches sur les joueurs assidus soulignent plutôt leurs moins bonnes performances à l'école, leur désintérêt pour la lecture et leurs opinions critiques sur leur environnement familial et scolaire<sup>xxxiii</sup>. Les lycéens interviewés dans cette enquête n'échappent pas à la règle. Ceux qui pratiquent encore beaucoup les jeux vidéo ne sont pas particulièrement passionnés ou experts en informatique. Ils sont passionnés de jeux vidéo, ce qui n'est pas la même chose. Aucun ne décrit sa pratique sur le mode d'une initiation à l'univers des nouvelles technologies ; ils insistent en revanche

beaucoup sur ses aspects ludiques et conviviaux. Le jeu apparaît plutôt comme un secteur à part, très investi à mesure qu'on descend dans l'échelle sociale, et dont la pratique à l'âge du lycée correspond bien souvent à un faible intérêt pour d'autres usages de l'informatique – parfois faute de disposer d'équipements assez performants.

Il faut également souligner le faible nombre des campagnes de presse en France contre les jeux vidéo – la seule qui ait un peu duré concernait les risques d'épilepsie. La question de la violence qui nourrit les colonnes de la presse à propos de la télévision et fait l'objet d'innombrables recherches, surtout aux États-Unis, est peu évoquée à propos des jeux [cxxxiv](#). Toutes les études de marché montrent pourtant que les jeux violents viennent en tête des préférences des joueurs ; les jeux les plus récents reposent sur des traitements extrêmement réalistes de la violence et un moindre respect des scénarios justiciers des débuts de l'industrie (certains jeux proposent d'écraser des piétons, d'autres de tuer des policiers, par exemple). La question n'est pas de savoir si la violence des jeux débouche sur des comportements violents chez les joueurs (comme pour la télévision, il est impossible de constituer la pratique en variable indépendante, et les seules expériences concluant à la violence d'imitation ont été faites en laboratoire). Il s'agit de comprendre que les garçons ont bénéficié d'un contexte socialement favorable pour donner une image acceptable de la pratique des jeux vidéo, enrobée dans un emballage technologique, peu questionnée dans les débats publics, et surtout considérée comme interactive face à la supposée passivité qui caractérise la consommation télévisuelle. Dans les discours masculins comme féminins, chez les joueurs comme chez les non-joueurs, la pratique est très rarement dénigrée par principe comme peut l'être celle de la télévision.

En effet, les filles, promptes à enregistrer le regard masculin sur la fiction télévisuelle, ne portent pas en retour un jugement aussi sévère sur la passion des garçons pour le jeu vidéo. Elles confient souvent avoir essayé de jouer – et parfois le faire encore –, mais généralement l'expérience est décrite sur le mode d'un relatif ennui. Un peu comme si elles avaient essayé de se passionner mais n'y étaient pas parvenues (« Je préfère écouter de la musique que de jouer » ; « J'y joue jamais, j'aime pas, je ne saurais expliquer pourquoi, je préfère discuter »). Il s'agit sans doute aussi d'un domaine où les performances masculines sont reconnues comme supérieures par les filles. De façon très surprenante, ce décalage semble totalement intériorisé ; en tout cas, il conduit les filles à mettre en scène leur propre incompetence plutôt que de questionner l'intérêt de la pratique elle-même. « La Belle et la Bête, Indiana Jones, Aladin, j'ai réussi à en finir aucun ; et puis, c'est par période, parfois j'ai envie de jouer et je joue tous les jours, et parfois je n'ai pas envie de jouer et je ne joue pas pendant un mois, deux mois. Je joue toute seule, mais souvent aussi avec mon père, on est ensemble, il peut m'aider quand je ne trouve pas » (fille, dix-sept ans, origine populaire). « Je fais des jeux de voiture sur l'ordinateur après les cours, pour me détendre, c'est mieux que la télé. Je fais ça avec mon frère [plus jeune], il s'y connaît beaucoup, c'est un garçon. Les jeux de voiture, j'ai beaucoup de mal, il me montre et ensuite je le fais et on voit si j'y arrive. La console, j'y arrive pas, j'ai déjà essayé, mais vraiment j'ai du mal » (fille, seize ans, origine populaire). Parmi l'ensemble des interviewées, la seule fille qui ait déclaré avoir passé des heures de suite à faire des jeux vidéo et adorer cela a également avoué jouer toujours au même jeu depuis des années, sans l'avoir jamais fini. Ce serait quelque chose d'impensable chez un garçon.

De fait, le rapport féminin aux jeux vidéo est bien particulier. Tout d'abord, le rapport au temps est différent : ce que les filles appellent jouer souvent ou longtemps s'inscrit dans des temporalités en fait extrêmement courtes par

rapport aux pratiques masculines (et aussi à l'obtention de bons résultats de jeux) : « Depuis le début de l'année, j'ai déjà joué deux ou trois fois, c'est vrai, on voit pas le temps passer, quelquefois je reste deux heures de suite ! Mais là, il faudrait que je télécharge de nouveaux personnages, des vêtements et des meubles, mais ça prend trop de temps, je mets trop de temps, donc cette année je vais laisser tomber, j'ai plus le temps » (elle joue à Sim City). De plus, il y a toujours des hommes dans la famille autour des quelques filles qui jouent : des pères ou, plus souvent, des frères (« J'ai un contact très fort avec mon petit frère, je suis pas une fille qui sort beaucoup à Paris avec les copines, je préfère jouer avec lui, on a huit ans d'écart, mais j'adore être avec lui, on joue sur sa console à Tekken 3 ou des jeux de voiture. »). Mais les filles qui jouent ne sont pas aidées par des amis garçons. Or, on peut le voir dans les tableaux 5 et 6, chez les garçons, la constitution d'un réseau large d'entraide et d'information est un élément clé pour être un bon joueur. Ils vont plus souvent chez des copains pour utiliser Internet, échangent plus de jeux avec leurs amis, se consultent, se donnent des informations. La famille ne peut pas fournir ce que ces réseaux apportent puisqu'il faut s'inscrire dans les tendances du moment, renouveler régulièrement son stock de jeux en les échangeant ou en les empruntant, se faire aider au moment de passer des niveaux difficiles (les filles cherchent, par exemple, moins souvent des codes sur Internet).

Tableau 5. Lycéens qui disent être consultés pour donner des conseils sur les jeux (en %)

Ensemble	Garçons	Filles	Origine favorisée	Origine moyenne	Origine populaire
28	42	15	21	30	38

Tableau 6. Lycéens qui ont prêté ou emprunté des jeux ou des CD-rom à leurs amis depuis la rentrée (en %)

Ensemble	Garçons	Filles	Origine favorisée	Origine moyenne	Origine populaire
42	64	22	34	46	49

*Source : enquête lycée Pasquier, 2001-2002.*

Surtout, les mots qui sont employés pour parler du jeu sont très différents d'un sexe à l'autre : alors que les garçons interviewés évoquent le plaisir, la détente et les copains, les filles parlent des difficultés des jeux ou du temps que cela leur demande. Bref, elles ne sont pas prêtes à consacrer les heures qu'elles acceptent de passer au téléphone à jouer, puisque visiblement elles n'en tirent pas des gratifications aussi grandes.

Du côté des garçons, c'est une tout autre histoire. Les entretiens montrent que tous ou presque ont, à un moment ou à un autre de leur vie, aimé pratiquer les jeux vidéo, la période du collège semblant être la plus intense. Ils sont nombreux à le faire encore au lycée, surtout les jeunes issus des classes moyennes ou populaires. On notera toutefois que les lycéens issus de milieux favorisés, qu'ils soient joueurs ou non, ne tiennent pas de discours de dépréciation de la pratique comme ils en tiennent sur la télévision : de façon générale, la pratique est décrite positivement. Cela est aussi lié au fait que les garçons sont très sensibles aux performances techniques et graphiques des jeux : « Il y a des jeux d'aventure qui sont super, sublimes, vraiment il y en a des sublimes » ; « Quand on regarde le graphisme d'un jeu de foot il y a dix ans et le graphisme aujourd'hui, c'est incroyable l'évolution ». Certains sont

même intarissables sur l'histoire des consoles et des jeux, se tiennent au courant de toutes les nouveautés et en font le principal sujet de conversation avec leurs amis. C'est le cas d'Adrien (dix-huit ans, origine favorisée) :

Je lis la presse des consoles, c'est des mensuels qui parlent de toutes les sorties, de tous les nouveaux jeux qui vont sortir les mois prochains, donc ils testent les jeux et ils mettent des notes pour nous guider dans nos achats parce que, bon, un jeu coûte 400 francs, si on voit un jeu avec une note de 3/20, on n'est pas tenté de l'acheter ; par exemple, en décembre, il y a deux jeux qui m'ont plu, bon, j'ai acheté deux jeux qui venaient de sortir, bon, je les ai achetés, je peux acheter deux jeux le même mois et après ne pas en acheter pendant cinq mois, cela dépend. On n'échange pas trop les jeux. Par exemple, un ami m'a montré un jeu et je l'ai acheté, là il venait de l'acheter, donc c'est vrai que j'allais pas lui emprunter et c'est vrai que j'avais pas spécialement envie d'attendre deux mois. En fait, ce qui se passe quand j'achète un jeu, je vais y jouer beaucoup, et puis ensuite il y a une certaine lassitude. [Question : Donc, à la limite, si tu étais décalé d'un an avec tes amis, tu pourrais emprunter leurs jeux ?] Ben oui, mais non, ça se passe pas comme ça... S'il y a un jeu qui me plaît, de foot ou de n'importe quoi, c'est vrai que si j'ai de l'argent je vais pas attendre un an, je vais l'acheter tout de suite. Mais bon, par exemple, pour la Play Station 2, c'est plus le groupe de moi, parce que j'ai été le premier à avoir la console, donc c'est plus moi qui les ai guidés à acheter tel ou tel jeu, ils hésitaient entre acheter la Play Station 2 ou la X-Box qui vient de sortir, et j'ai un ami qui a acheté la PS 2 la semaine dernière d'abord pour le prix et il était venu à la maison jouer à tel et tel jeu, et c'est vrai que ça l'a guidé un peu. C'est ce qui s'est passé pour le jeu de foot sur PS 2, c'est le meilleur jeu de foot sur console de tous les temps, je l'ai acheté en avant-première et dès que je

l'ai eu, c'est vrai que le samedi, le week-end, je l'ai montré à mes copains.

Adrien, qui a gardé un profil de joueur très assidu et très informé, est en réalité marginal. Les statistiques citées – un pourcentage de joueurs qui reste élevé à l'âge du lycée – masquent d'ailleurs un phénomène qui apparaît très nettement dans les entretiens : la plupart des garçons n'ont plus une pratique aussi intensive qu'avant. Ils jouent par « bouffées » du passé. « J'ai vraiment surtout joué dans le temps, là maintenant je joue surtout pendant les vacances, j'appelle des copains et on joue un soir comme ça, six ou sept heures de suite, après on est dégoûtés pour un petit moment, on n'est pas accros aux jeux vidéo, quoi, c'est sympa de temps à autre. » Le manque de temps, lié aux études mais aussi à des sorties à l'extérieur plus nombreuses (« Ça commence à moins m'amuser, je sors un peu plus. »), est le principal facteur évoqué pour expliquer le déclin de la pratique :

Je n'ai plus le temps de jouer parce que moi, ce qui m'intéresse, c'est les jeux d'aventure. Et les jeux d'aventure, il faut vraiment se mettre dans l'ambiance, se mettre dans le jeu et c'est là que ça prend vraiment toute sa particularité. Parce qu'on est vraiment dans l'aventure. Si c'est pour en faire une fois ce week-end-là et une fois dans trois semaines... On ne se souvient plus trop de l'histoire... Il y a des histoires d'aventure qui sont vraiment basées sur ce qu'on a fait avant. Il y a des rapports, il faut se souvenir des indices qu'on nous a donnés. Il y a beaucoup de choses, donc on est vraiment obligé de le faire en continu. Là, vraiment, je n'ai plus le temps de le faire et ça me désole un peu mais... Bon, je me tiens assez au courant par exemple des nouvelles consoles ou des nouveaux jeux qui sortent parce que bon... Parfois je me fais des listes, je me dis que plus tard... (garçon, dix-sept ans, origine moyenne).

De plus, outre le fait de jouer moins souvent, la pratique a évolué. Elle est désormais très associée à des cercles de fréquentation bien précis et s'effectue beaucoup plus souvent en groupe, plus sur le mode de la sortie en bande, fréquente à cet âge, si ce n'est que, faut-il le préciser, il n'y a aucune fille dans ces groupes. Les rencontres ont parfois lieu dans un cybercafé, mais plus souvent au domicile de l'un ou l'autre, chacun venant avec son ordinateur, pour faire une partie en LANxxxxv. Peu de joueurs pratiquent encore comme Adrien la sociabilité traditionnelle d'échange d'informations sans pratique collective. C'est plus le modèle des années collège. Prenons quelques exemples. Moussa est un fan de foot, supporter de l'Olympique de Marseille, il joue à FIFA en LAN avec une bande d'autres supporters du même club avec lesquels il pratique le foot tous les week-ends. Pierre est rôliste ; deux fois par semaine, il retrouve d'autres amis pour faire des jeux médiévaux sur table, parfois ils organisent une partie de jeux sur ordinateur en LAN, « pour changer ». Vincent alterne les parties en réseau sur le Net et les parties locales :

Des fois, je joue en réseau, enfin je joue avec des gens, on connecte les ordinateurs, soit on se connecte par Internet et on joue ensemble, soit on emmène nos ordinateurs et puis on joue. On va dans des salles ou chez des amis, je joue plus particulièrement avec mes amis mais, des fois, je peux faire avec d'autres gens, on peut être jusqu'à dix ensemble. Et puis, d'autres fois, je fais du réseau sur Internet, on se lance sur un serveur et on joue avec des gens, soit qu'on connaît soit qu'on connaît pas, j'aime beaucoup, je m'amuse, on est contre d'autres gens, c'est plus convivial parce que l'ordinateur ça va cinq minutes (garçon, dix-sept ans, origine moyenne).

Fabien, dix-huit ans, d'origine favorisée, est un assidu des parties locales et s'est constitué une bande de joueurs par Internet ; il les voyait plusieurs fois par mois, le rythme s'est ralenti depuis qu'il a une petite amie :

On trouve un local, on amène son ordinateur, on fait un jeu d'action, de baston généralement, et on est partis jusqu'à 2 heures, 3 heures, 4 heures du matin, 5 heures, ouais, c'est complètement dingue, quand on est dedans, on est complètement dedans, 4 heures, 5 heures du matin, il n'y a pas de temps, le temps s'est arrêté quand on commence à jouer. Généralement, ce sont des jeux d'action, c'est une plate-forme en fait, et on s'amuse à se tuer [il rit], c'est génial. Généralement, c'est des gens qu'on rencontre sur le Net, on donne une proximité « Où est-ce que t'habites ? », on arrive à connaître où il habite, s'il habite à proximité, c'est sur Internet, il y a des sites spéciaux, des forums de discussions, et donc après c'est pas trop pour le sexe, c'est plutôt pour discuter, nous signaler qu'ils sont vraiment à fond dedans. Moi, j'ai un peu lâché, donc il y a des termes... Je suis un peu perdu, des fois comme ils écrivent, c'est dur à lire. On pourrait aussi faire un jeu sur Internet, mais sur Internet, ça coûte relativement cher, le débit n'est pas assez suffisant sur Internet pour avoir un bon jeu de qualité en réseau, donc on préfère être branché en *live*. Il y a des équipes et il y a des cambrioleurs, enfin des gens qui enlèvent des gens et nous, faut les récupérer, c'est vraiment bas de gamme, je dirais. C'est sympa aussi, ça détend, ça défoule, on voit du sang partout, il y a des flingues qui tirent dans tous les sens, c'est sympa, moi j'aime bien. C'est toujours le même groupe, des puristes, j'en connais huit, après il y a des satellites qui viennent se greffer de temps en temps à nous, mais le noyau dur c'est sept, huit personnes : c'est des vrais mordus, quoi, ils passent leur temps à ça, je ne sais pas s'ils ont un travail, on pose pas ces questions, on est ensemble, on s'amuse, on se

fait des bouffes au McDo en parlant des jeux. Il y a des cadres, je connais un cadre, il est dans une start-up, informaticien de base, les jeux en réseau il pousse à fond, le gars je sais pas quand c'est qu'il dort, quand je l'appelle quand j'ai un problème sur mon ordinateur, il est toujours là, toujours debout, à 2 heures du matin... Une fois, j'avais amené ma copine qu'accrochait absolument pas à ça et là c'était... Elle m'a fait la gueule pendant deux jours, j'ai dû lâcher un peu l'ordi. C'est vrai que les mordus c'est des ours, des grizzlis, ils font pas grand-chose en fait, quand on a fini de délivrer les gens, il y a plus grand-chose, alors on commence une deuxième partie, on s'en fait une deuxième, une troisième et une quatrième, parce qu'on connaît les armes, enfin bon...

Les propos de Fabien résument finalement assez bien le rapport particulier des garçons aux jeux vidéo. « Le temps s'est arrêté quand on commence à jouer », explique-t-il. Or toutes les lycéennes qui ont pratiqué les jeux parlent au contraire de leur inquiétude à voir l'investissement temporel que cela demande. « Ça détend, ça défoule, il y a des flingues qui tirent dans tous les sens, on voit du sang partout, c'est sympa », dit Fabien. Aucune des lycéennes interviewées n'aime les jeux de baston ; elles pratiquaient le solitaire, des jeux de cartes, les jeux de plate-forme, quelques jeux de civilisation. « Je sais pas s'ils ont un travail, on pose pas ces questions, on est ensemble, on s'amuse. » Qui peut imaginer une fille durablement insérée dans une sociabilité fondée uniquement sur des échanges techniques sans aucun dévoilement des intimités ? En réalité, le secteur du jeu se constitue sur la base d'éléments de la culture masculine beaucoup plus que sur un rapport sexuellement différencié à la technique.

Faire ensemble : passions et réseaux

Les jeux vidéo permettent de comprendre un phénomène important : de grandes différences existent entre garçons et filles dans l'organisation sociale des passions. À l'âge du lycée, les filles, nous l'avons vu, ont intériorisé l'idée que ce qu'elles aiment jouit d'une mauvaise presse auprès des garçons – ce sont des goûts trop marqués du sceau de la sentimentalité – et d'une image de marque sociale qui n'est guère meilleure – trop commerciale. Elles n'affichent donc pas leur passion au-delà du cercle des amies intimes et de la famille, soit dans des réseaux de sociabilité restreints. Dans les entretiens, il faut leur poser la question pour découvrir qu'elles suivent avec assiduité « Star Academy » ou qu'elles sont fans de R'n'B, qu'elles ont des amies avec lesquelles elles partagent ces goûts et qu'elles y consacrent du temps et de l'énergie. On peut aussi supposer que les manières d'alimenter les passions féminines poussent moins à l'affichage social. Nous avons évoqué ce point plus haut : la passion sur le mode fan que développent les filles est discréditée aux yeux des garçons, qui préfèrent confronter des points de vue plutôt que rechercher des informations sur les coulisses. « Je déteste ces sites de fans un peu gnangnan du genre : “Qu'est-ce que prend Britney Spears pour son petit-déjeuner ?” » confie un lycéen.

Enfin, d'indéniables inégalités subsistent entre garçons et filles en ce qui concerne la pratique d'activités à l'extérieur. Dans un travail sur le temps libre des collégiens et lycéens, Régine Boyer souligne un paradoxe : l'allongement de la scolarité pour les deux sexes aurait dû entraîner une certaine homogénéisation des conditions de vie des jeunes. Or c'est très loin d'être le cas. La famille reste très présente dans le temps libre des filles et elles sont beaucoup plus soumises à l'autorité parentale en matière de loisirs et de sorties. Du coup, les activités des jeunes filles sont assez faiblement diversifiées, et peu parmi elles expriment un investissement ou des

aspirations très fortes envers un domaine. À l'inverse, les garçons ont des activités nombreuses et variées qui se réalisent sur un territoire plus large. Leur sociabilité est plus importante et « l'engagement passionné dans un domaine n'est pas rare, générant sorties et rencontres avec ceux qui partagent les mêmes intérêts et les mêmes goûts<sup>xxxvi</sup> ». Prenons quelques exemples pour illustrer ce contraste entre garçons et filles.

Dans notre enquête, une seule lycéenne a évoqué une passion personnelle ne relevant ni de la musique ni de la télévision. Carole a seize ans, ses parents sont employés, et elle se passionne pour les arts martiaux depuis quatre ans, ce qui lui vaut d'être aujourd'hui une fan de Bruce Lee : elle connaît tous les sites Internet qui le concernent, regarde ce qui se dit sur les forums – sans intervenir –, sort des livres sur lui en bibliothèque, collectionne ses photos et a tapissé sa chambre de posters de karaté. Les arts martiaux l'ont aussi conduite à se renseigner activement sur tout ce qui concerne l'Extrême-Orient, la culture japonaise, la langue chinoise (qu'elle apprend seule avec une méthode), le bouddhisme. Bref, Carole a un profil de fan typique, à un seul détail près : elle n'a personne avec qui partager ses passions. Sa mère a refusé qu'elle suive des cours de karaté : « Elle pense que, si j'en fais, je vais avoir des marques et que, pour une fille, c'est pas bien, elle aime pas trop que je m'intéresse à ça. » Au lycée, elle est totalement décalée par rapport aux choses qui motivent les filles de son âge. « Mes copines, elles sont du genre à sortir, le week-end, elles font du hip-hop en groupe dans un centre, moi j'en fais pas, elles vont au Châtelet, elles font des courses à Paris le samedi, pour rien faire, juste traîner dehors, moi ça me... Je préfère rester chez moi, je teste des recettes de cuisine, des nems, des sushis, les salades, les fondues chinoises, tout ça. »

Par comparaison, la passion pourtant peu commune de Quentin pour les trains ne lui vaut pas du tout de subir le même isolement, alors même qu'il a développé ce goût de façon tellement extrême qu'il aurait bien pu faire le vide

autour de lui. Il s'intéresse à tout ce qui est locomotives, wagons, rails, voies, gares, etc. Avec son cousin, un passionné de géographie, il a créé une page personnelle sur laquelle on trouve une critique détaillée de toutes les gares d'Île-de-France. Sur ce site, il a mis des liens avec plusieurs forums de « ferrovipathes ». Lui-même est très actif sur ces forums, où l'on discute des nouvelles formes des wagons du RER A ou du logo du TGV. Il participe à des concours où il faut trouver le parcours francilien qui compte le plus grand nombre de changements ou reconstituer un trajet « Grenoble-Lyon via Saint-André-le-Gaz il y a quarante ans ». Il est abonné à trois revues sur le train, possède une collection complète de *La Vie du rail* qu'il connaît presque par cœur. Quentin est donc un véritable passionné, sa vie entière tourne autour des trains : il confie même beaucoup parler par abréviations « parce qu'à la SNCF il y a beaucoup d'abréviations ». Pourtant, cette passion marginale ne l'a pas rendu marginal. Certes, il l'avoue, au lycée, ses copains sont « plutôt hostiles, je leur en parle beaucoup et ils trouvent cela envahissant ». Mais il a fini par découvrir un amateur de trains dans une autre filière que la sienne, avec lequel il passe ses week-ends à voyager, en essayant de monter dans la locomotive du conducteur. Outre ces « cheminots » ferrovipathes de rencontre, Quentin a également fait la connaissance d'autres « cheminots » qui fréquentent un forum sur Internet. Plusieurs fois par an, ils organisent des « bouffes pour discuter de trains ». Il n'y a pas beaucoup de jeunes comme Quentin sur ces forums, mais cela ne le dérange pas, tous ces gens qui ont plus de cinquante ans sont devenus des amis. Et contrairement à Carole, qui s'exerce seule à la cuisine chinoise pendant que ses copines se promènent dans les Halles, Quentin n'hésite pas à montrer sa passion au grand jour : « J'ai un caractère à... je n'ai pas peur de m'afficher, de me montrer, des fois le matin sur le quai du RER, s'il y a un train spécial, je suis content, j'applaudis et je le marque sur mon carnet, j'applaudis le conducteur devant les copains du bahut, ça m'est égal que ça les fasse rigoler. »

En écoutant Quentin, on pense bien sûr aux supporters de football. C'est d'ailleurs une constante dans les récits des passions masculines des lycéens. Il se trouve toujours autour d'eux d'autres garçons avec qui s'effectuent les pratiques : ces bandes constituent des formes de vie sociale « concrètes », comme dirait Norbert Elias. Ce sont des passions que l'on pourrait qualifier d'exégétiques : elles se fondent autant sur une activité de commentaire que sur des rencontres en face à face ou des sorties ritualisées. « Les plaisirs de la passion se mesurent d'abord aux délices de l'expertise : savoir identifier, désigner, argumenter. Les passionnés sont d'inlassables érudits et classificateurs qui puisent une partie de leur jouissance dans les méandres d'un savoir encyclopédique », rappelle Christian Bromberger<sup>xxxvii</sup>.

Les passions des garçons sont de toutes sortes : les mangas, les jeux de rôle médiévaux, un modèle de calculette ou des partitions de musique côtoient des univers plus classiques comme le cinéma, le théâtre ou le football, en passant bien sûr par les jeux vidéo. Dans tous les cas, force est de constater que ceux qui s'y adonnent le font avec beaucoup de sérieux. C'est le fait d'une petite trentaine des soixante lycéens interviewés. Tous sont insérés dans des réseaux d'échanges et de pratiques qui se maintiennent sur des périodes longues. Quelques exemples permettront de montrer que les lycéens ont, grâce à Internet, réussi à donner à ces réseaux une périodicité d'échange que ne leur permettraient guère leurs faibles possibilités de déplacement, faute de moyens de transport autonomes et de moyens financiers suffisants. Jean a commencé à pratiquer les jeux de rôle en quatrième avec trois amis de son collège. Au fil des années, ce groupe s'est étoffé (une douzaine de participants réguliers aux jeux sur table) et surtout élargi – par des forums sur Internet – à d'autres communautés d'amateurs. Sur ces sites, on discute du sens à donner aux personnages, on échange de nouveaux scénarios :

On va jouer dans un monde particulier... donc, en fait, ça peut être... On peut jouer dans l'univers de *Star Wars*, par exemple, on peut jouer dans un univers vampirique où on incarne des vampires avec des pouvoirs spéciaux ; voilà, on touche à plusieurs choses et, en fait, on va aller sur le Net pour voir les différents personnages, pour prendre des scénarios aussi, parce qu'il y a des gens qui écrivent des scénarios et qui les diffusent sur le Net... On va aller là prendre des scénarios pour pouvoir faire des parties. Le Net nous sert beaucoup. Sinon, il y a des magazines spécialisés, on les achète aussi.

Par ailleurs, les *chats* permettent de discuter en direct avec les joueurs du groupe de rôlistes qui ne peuvent en fait se réunir pour jouer sur table que le samedi soir : « Je vais parler au nom de mon personnage sur le *chat* pour le faire évoluer, pour faire vivre le personnage avant la prochaine partie, pour qu'il fasse des actions, différentes choses, on va parler du scénario ensemble. » Le samedi, régulièrement pendant l'année scolaire, Jean retrouve son groupe pour jouer :

C'est vraiment un autre rapport, on a une autre approche de l'autre quand on a une relation avec quelqu'un qui fait du jeu de rôles, on se connaît plus, ça crée des liens très forts, c'est pas seulement le fait de jouer, c'est tout ce que ça englobe, le fait de voir ses amis, de passer une soirée avec eux, de se marrer ensemble. Des fois, on s'emporte et on parle que du jeu, et puis il y en a un au bout d'un moment qui dit : « Stop, ça va » et on fait quelque chose d'autre, on passe à autre chose.

Sur les trente lycéens qui affichent une passion, cinq sont des supporters de football. Smaïn, par exemple, est supporter de l'Olympique de Marseille. Tous ses amis proches s'intéressent au foot, deux sont supporters de la même

équipe, mais son meilleur ami soutient le Paris-Saint-Germain. Smaïn n'a pas les moyens d'assister aux matchs, il les regarde à la télévision. Les supporters s'appellent les uns les autres sur leurs téléphones portables pour échanger des commentaires. Pendant le week-end, ils se retrouvent à une dizaine sur un terrain pour jouer avec d'autres jeunes du quartier. Parfois, le samedi soir, ils se réunissent pour faire des jeux vidéo de foot : « On organise des tournois de FIFA à plusieurs, on fait des championnats, chacun prend une équipe et tout le monde va rencontrer tout le monde, ça prend trois ou quatre heures. Chaque personne fait deux matchs contre l'autre. À tour de rôle, et il y a un classement. En général, le premier gagne quelque chose et le dernier, il paie quelque chose au premier. C'est marrant. » Smaïn suit tout ce qui touche à l'Olympique, il lit *L'Équipe*, mais consulte surtout le site officiel de l'OM sur Internet, qui donne beaucoup plus d'informations précises sur les joueurs.

Étienne est un autre passionné de football. Il est supporter de l'AS Monaco depuis qu'il est enfant – comme son frère aîné – et a créé une page personnelle qu'il alimente avec des informations sur l'AS. Cette page a été remarquée par un responsable du site officiel de l'AS, qui lui a demandé de faire une chronique hebdomadaire sur le site. Désormais, on le rétribue (mal) pour ce travail et il a eu des billets pour aller à des matchs où il a rencontré d'autres supporters avec lesquels il avait des échanges par Internet depuis des mois sur un *chat* lié à l'AS. Ils s'étaient donné rendez-vous à une vingtaine devant le stade :

En fait je les connaissais quand même bien, donc je savais qui ils étaient et donc ça ne m'a pas tellement surpris, c'était marrant de voir leurs visages, mais, à la limite, j'avais déjà vu les photos, des trucs comme ça, enfin c'était pas bizarre, ça ne m'a pas choqué, non c'était naturel quoi, j'avais quand même cerné un peu à la fin ; bien sûr, il y en a quelques-uns qu'on ne voit pas trop, ils sont anonymes, donc on savait, même à

ce moment-là, au stade, ce n'est pas avec eux que j'étais, vers qui j'ai été tout de suite, mais ceux qui s'imposent, qui parlent le plus, ils sont pareils, quoi, ils ont le même type de comportement.

Depuis, ils n'ont pas particulièrement cherché à se revoir, mais un petit noyau de dix assidus s'est formé sur le *chat*. Ils ont pris une habitude : quand il y a un match, chacun regarde chez soi, avec l'ordinateur allumé à côté de la télévision pour *chatter* au fur et à mesure, échanger impressions et commentaires. Étienne considère que sa manière d'être supporter a complètement changé depuis qu'il est entré dans ces réseaux sur le Net : « Avant, j'étais plus petit, donc je sais pas, je connaissais pas d'autres supporters, mais ça ne me dérangeait pas ; tandis que là, ça m'a fait plaisir de les rencontrer grâce à Internet, mais je sais pas, oui, non, ça s'est fait naturellement, quoi, Internet est venu, et ça m'a permis de voir autre chose. » Les cas de Camille et Mathieu montrent que ces relations entre passionnés sur Internet peuvent tourner au débat entre spécialistes sans jamais déboucher sur des rencontres en face à face. Camille est un passionné de programmation sur calculette. Il a découvert un forum anglophone où s'échangent informations et conseils sur le modèle de calculette qu'il utilise. Les participants viennent de pays très divers, mais tous cherchent à faire connaître de nouveaux programmes. Camille est très actif sur ce forum, il a mis en ligne deux programmes qu'il a réalisés, un des participants les a traduits en anglais, un autre en espagnol. Par souci de réciprocité, Camille s'est occupé de traduire en français d'autres programmes. Ils sont maintenant un petit groupe d'une dizaine à échanger régulièrement ainsi. Sur le forum, on ne parle que de la calculette et personne n'envisage d'autre type de relations. Surtout, Camille qui a les *chats* en aversion, l'androgynie de son prénom lui ayant valu des expériences désagréables.

Mathieu a découvert les mangas par un ami au début du collège. C'est rapidement devenu une passion : il collectionne, se rend à tous les salons de mangas, s'est mis à pratiquer l'aïkido et à apprendre le japonais. Deux ans auparavant, il a découvert un nouveau manga, *Evangelion*, qui lui a ouvert des horizons intellectuels : le scénario de la série fait référence à la kabbale et à l'œuvre du psychanalyste Carl Gustav Jung. Mathieu s'est mis à analyser les personnages en appliquant des outils d'analyse textuelle. Il y a passé des semaines entières. C'est alors qu'il a découvert sur Internet l'existence d'un site consacré à *Evangelion* :

Ça m'a fait plaisir parce que quand j'ai tapé ça, ça n'était pas encore sorti, ça n'était sorti qu'en cassette vidéo, dans des magasins de mangas, donc très spécialisés. Je me disais, bon, ben, il y a personne qui connaît ça. Et non seulement il y a beaucoup de sites, mais en plus beaucoup de sites non japonais, dont un très bon site français, des gens qui avaient déjà fait une partie du travail d'interprétation, de recherche des sources, dont quelqu'un qui a exploité les sources kabbalistiques et qui mettait en avant les points auxquels il était fait allusion dans la série, et donc ça, ça m'a fait très plaisir de voir que quelqu'un avait déjà fait ce travail de réunion et de collecte des informations et avait pris le temps d'en faire un site, et qui était très beau.

De là, Mathieu découvre l'existence d'un forum consacré aux mangas auquel participent plusieurs passionnés d'*Evangelion*. Il se crée vite un petit groupe d'échanges sur la série :

J'ai trouvé là des gens qui étaient en dehors de l'univers des gens qui m'entouraient, c'est un noyau dans le forum, une petite dizaine de personnes qui, comme moi, cherchent des choses personnelles dans la

série. On échange nos analyses. Il y a d'autres gens qui viennent s'agréger, des nouveaux venus, mais en général ce sont des gens qui ne sont pas d'accord avec nos perspectives, ils veulent discuter d'une série qui leur a plu, mais sans plus. Et ces gens-là, en général, ils ne restent pas, ce sont des gens qui ont des questions factuelles comme « qui est l'assassin de », et quand on leur explique que ce n'est pas ça qui est important, que l'important dans la série ce sont les relations entre les personnages et que l'issue des combats on s'en fiche, en général ils sont pas prêts à le comprendre. Ils ne veulent pas voir plus loin au niveau personnel, mais ceux qui veulent approfondir quelque chose, ils peuvent rester dans le groupe.

Mathieu participe au forum de façon très régulière, quasi quotidiennement, mais, comme il l'explique, « il n'y a pas un besoin de les rencontrer physiquement ». On voit donc tout ce qu'Internet a apporté à l'organisation et à la circulation de ces savoirs spécialisés. Plus la passion est peu commune, plus le rôle du Net est grand – il est difficile de recruter d'autres passionnés dans l'entourage direct.

Pourquoi les filles se tiennent-elles ainsi en retrait ? Qu'est-ce qui les pousse à accorder plus de crédit aux pratiques culturelles des garçons ? Comment expliquer leurs difficultés à créer des réseaux sociaux organisés ou leur moindre mobilisation des réseaux d'échange entre spécialistes sur Internet ? On en revient en fait aux questions que les chercheurs se posaient déjà à propos de la très faible participation féminine aux sous-cultures populaires des années de l'après-guerre. Tout au mieux jouent-elles un rôle d'accompagnement et de faire-valoir masculin : les bandes de *bikers* des années 1950 comprenaient des filles, mais elles étaient toujours assises derrière un garçon, sur la moto. Les choses ont peu changé en cinquante ans.

Plusieurs explications sont possibles. De toute évidence, une partie des passions masculines continue d'entretenir un certain lien avec la violence, c'est en tout cas frappant dans le cas des jeux vidéo. Cet univers reste étranger à la culture féminine : les émotions privilégiées par les filles ne sont pas celles que privilégient les garçons. Les psychosociologues observent ce décalage dès la petite enfance. Patricia et Peter Adler ont travaillé sur les éléments qui fondent la popularité des enfants auprès de leurs camarades de classe<sup>xxxviii</sup>. Pour devenir populaire, un garçon doit montrer une certaine force physique (dans le domaine de la compétition sportive, notamment), affirmer son autonomie face aux demandes des adultes (ce qui implique une certaine distance à l'égard de la norme de réussite scolaire), savoir s'imposer comme leader dans des groupes. Chez les filles, la popularité s'acquiert sur des bases totalement différentes : l'apparence physique (et le succès auprès des garçons) est un élément central ; la capacité à se conformer aux attentes des adultes (dont bien sûr les enseignants) est un atout, non un handicap<sup>xxxix</sup>. Dans la société des garçons, on aime à mesurer les performances, dans celle des filles, on préfère parler des sentiments. Cette opposition se retrouve très directement dans les pratiques culturelles privilégiées par l'un et l'autre sexe.

Elle n'explique toutefois pas comment s'est installée, au sein de la sociabilité adolescente, une hiérarchie qui place les pratiques des garçons au-dessus de celles des filles. Sur quoi se fonde l'idée que la pratique des jeux vidéo ou la passion pour le sport valent mieux que le goût pour les romans et les fictions télévisuelles ? ou que les chansons qui parlent d'amour sont ridicules alors que celles qui racontent la vie dans les cités sont passionnantes ? Le dénigrement de la sentimentalité féminine n'est pas en soi un phénomène nouveau, mais tout laisse penser qu'il s'est aujourd'hui durci. L'inquiétante montée de la ségrégation sexuelle dans un contexte où, paradoxalement, la mixité est de règle dans presque tous les établissements scolaires y est sans

doute pour beaucoup<sup>cxl</sup>. La plus grande autonomie accordée aujourd'hui aux femmes ne s'est pas traduite par des relations plus fluides entre les sexes, tant s'en faut. Tout se passe comme si les garçons avaient besoin de conforter leur identité dans des groupes non mixtes exaltant l'esprit de compétition et les valeurs de virilité. Partager une passion est un moyen fort de le faire. Aujourd'hui, ce sont sans doute moins les parents qui empêchent les filles de participer à des réseaux masculins que les garçons eux-mêmes, qui refusent de les y intégrer.

Il convient toutefois de nuancer ce constat général selon les environnements sociaux. Pascal Duret souligne à juste titre qu'« en milieu populaire, et particulièrement dans les cités, les valeurs masculines pénètrent l'univers féminin [...]. On assiste au mouvement inverse en milieu aisé : non seulement la virilité cesse d'être un impératif catégorique, mais, de plus en plus, les valeurs féminines investissent l'identité masculine<sup>cxli</sup> ». L'exemple de Boileau déjà évoqué lui donne raison : dans ce lycée, les garçons ne cherchent absolument pas à faire montre de supériorité, la cohabitation entre les sexes se déroule en douceur. Il faut dire que filles comme garçons, du fait de leur origine sociale très favorisée, ne s'adonnent guère aux pratiques les plus sexuellement stéréotypées, que ce soient les jeux vidéo ou la consommation de séries sentimentales. La culture classique transmise par leurs parents ségrègue peu les sexes. En revanche, Pascal Duret sous-estime peut-être la capacité des jeunes issus de milieux populaires à définir leur culture comme horizon normatif auprès de leurs camarades des classes moyennes, qui, s'ils ne sont pas élevés dans le culte de la virilité chez eux, sont bien obligés de prendre acte de son poids à l'école. L'exemple de la musique est éclairant sur ce point.

En réalité, les réseaux de pratiques alimentent la ségrégation sexuelle tout autant qu'ils la reflètent. En cinquante ans, nous sommes passés d'une culture « classique », où les discriminations sociales étaient fortes et les

discriminations sexuelles relativement faibles (la pratique de la lecture, par exemple, était plus clivée par l'origine sociale que par l'appartenance sexuelle), à une culture dominée par les médias de masse dont l'accès est bien plus démocratique, mais où se dessinent des clivages sexuels sans cesse plus apparents. L'apparition de machines technologiques comme les ordinateurs a bien entendu accentué le phénomène en ouvrant des espaces de pratiques fondées sur des interfaces techniques qui trouvent beaucoup plus naturellement leur place dans la culture masculine. Elle a sans doute aussi contribué à conforter le regard condescendant que les garçons portent sur les goûts féminins pour des activités « traditionnelles » comme la lecture et la télévision ou sur leur propension à privilégier l'expression de soi par la communication interpersonnelle plutôt que par l'exercice d'activités partagées.

### III

Organiser la sociabilité :  
anciens et nouveaux modes  
de communication

J'ai des choses à te dire

J'ai laissé des messages

Et envoyé des e-mails et des SMS

J'ai des choses à te dire

Mais si tu ne m'entends pas

Tu sais tu me perdras

J'ai des choses à te dire

Des choses qui ne se disent pas

Sur les messageries ou avec des SMS

J'ai des choses à te dire

Mais tu n'es jamais là

S'il te plaît réponds-moi

Pearl, refrain, J'ai des choses à te dire (2003)

Les pratiques de communication à distance constituent une scène sociale particulière. Celle-ci possède certains éléments propres aux scènes intimes (la possibilité de se confier, le dévoilement de soi, le droit de se montrer différent), mais pas toujours sur un mode totalement engagé ou sérieux. La communication à distance implique aussi des interlocuteurs avec lesquels les liens ne sont pas de même nature : des proches, mais aussi de simples relations, voire de parfaits inconnus. Cette scène des interactions à distance semble occuper aujourd'hui une place très importante dans la régulation de la sociabilité juvénile. Elle est aussi une source privilégiée pour analyser les tensions qui la traversent.

Étudier le rapport particulier des jeunes aux pratiques de communication à distance suppose d'abord de comprendre toute la spécificité et la singularité de leur univers relationnel. Au quotidien, nous l'avons vu, les jeunes développent un certain niveau d'inter-connaissance avec un nombre très élevé d'interlocuteurs, avec certains desquels se tissent des liens électifs : les copains, les amis, les histoires d'amour. La sociabilité scolaire, comme celle des cités, est marquée par un fort contrôle du groupe : le regard des autres est omniprésent et très important. Tous les élèves n'arrivent toutefois pas au lycée avec le même bagage relationnel ; ils ne sont donc pas tous dotés des mêmes ressources pour développer des liens qui échappent à la pression des groupes constitués sur le lieu scolaire. Les jeunes issus de milieux populaires ont moins d'atouts que les autres. La plupart de leurs liens extrascolaires sont des liens de voisinage direct, souvent tissés depuis la petite enfance et imbriqués dans des réseaux liés à la famille large<sup>cxlii</sup>. Il s'agit de liens forts fondés sur des solidarités de quartier de longue date car, dans leur cas, la mobilité résidentielle est peu fréquente (« Mes amis, c'est ceux que je sais

qu'ils sont là, sur lesquels je peux compter, ils habitent à côté de chez moi, il y en a que je connais depuis la maternelle. Avec les copines du lycée, il n'y a pas plus que ça entre nous. Leurs petits copains, je suis au courant, mais elles ont leurs secrets, leurs amis, c'est pas pareil, c'est juste des copines de cours. »). En même temps, ces amitiés nouées dans les cités périurbaines sont soumises à un fort contrôle social car elles se déroulent dans l'espace public. Recevoir chez soi d'autres personnes que les membres de la famille n'étant pas une pratique courante, les amis se rencontrent au pied des immeubles et dans le quartier. Le regard des autres est très présent. Et il contraint les filles à une certaine réserve. David Lepoutre le note dans ses observations sur la vie des jeunes dans une cité de La Courneuve, « les filles ne traînent guère, ne stationnent jamais dans les cages d'escalier, en bas des barres, ne jouent pas sur le terrain de foot, ne pratiquent pas le deux-roues<sup>cxliii</sup> ».

Par comparaison, la sociabilité des élèves des classes moyennes et surtout supérieures apparaît tout à la fois plus diversifiée socialement et plus libre formellement. Chez ces lycéens, les réseaux sociaux puisent à plusieurs sources. Tout d'abord, ces jeunes ont rarement connu un seul lieu de résidence : leurs parents ont plus souvent déménagé depuis qu'ils sont nés et ils ont des lieux de vacances relativement réguliers, chez leurs grands-parents ou dans une résidence secondaire. Les réseaux d'amis ont donc plus de chances d'être dispersés géographiquement. De plus, le lycée dans lequel ils sont scolarisés n'est pas forcément le plus proche de leur domicile : il a été choisi en fonction d'une stratégie scolaire. À Boileau, c'est la réputation d'excellence de l'établissement qui les a poussés à s'inscrire, et ils viennent parfois de province. Dans le lycée de la banlieue sud, c'est au contraire le fait de ne pas avoir été admis dans un établissement plus sélectif pour y poursuivre une filière générale. C'est, par exemple, très sensible au niveau des classes post-baccalauréat : ceux qui préparent un BTS sont d'origine moyenne

inférieure ou défavorisée et habitent à proximité ; ceux qui préparent des écoles de commerce sont d'origine favorisée et viennent de plus loin. Le lycée constitue pour ces derniers une nouvelle source relationnelle, la mixité sociale étant plus grande dans cet établissement : « Moi j'avais besoin de changer de têtes, heureusement que je suis venue ici, l'année dernière c'était la petite vie bourgeoise, sans intérêt, toujours la même chose. Ici, je rencontre des gens qui ont eu de réels problèmes pour s'en sortir, qui ont des histoires à raconter, des choses à m'apprendre, qui sont plus mûrs parce qu'ils ont eu des problèmes dans la vie » (fille, dix-huit ans, origine favorisée). Ces lycéens ont donc une sociabilité faite de couches successives. Et ils cherchent en général à maintenir bon nombre des liens qu'ils ont constitués à différentes périodes de leur vie. Le cas de Jacques illustre bien ce phénomène de cumul des réseaux.

Jacques, dix-sept ans, d'origine moyenne, a vécu dans la banlieue ouest avec ses deux parents jusqu'à l'âge de dix ans. Ils ont divorcé, son père s'est installé dans la banlieue sud, sa mère est partie vivre à Reims. C'est là qu'il a passé ses années de collège, dans deux établissements successifs en raison d'un double redoublement. Désormais, il a une chambre à proximité du lycée où il est entré en seconde générale. Cette chambre est équipée d'un ordinateur connecté. Il passe un week-end sur deux chez sa mère à Reims, où il retrouve sa bande d'amis du collège, l'autre chez son père, qui s'est remarié et habite à une vingtaine de kilomètres du lycée sud – il s'y est fait quelques amis par le biais de son demi-frère, qui a un an de plus que lui. Dans la banlieue ouest, où il a habité enfant et a encore de la famille, il a gardé deux amis proches qu'il voit trois ou quatre fois par an. Tous les étés, il part en vacances dans le sud de la France, dans une maison de famille : là-bas, il a une bande de copains. Au lycée, dit-il, il a commencé à se faire de « bons potes ». Bien sûr, Jacques ne peut pas entretenir les liens dans ces cinq réseaux par des rencontres de visu. Il a donc une intense activité de communication à

distance, par téléphone et par Internet, avec ses différents amis, comme d'ailleurs avec ses « potes » du lycée. Dans le budget mensuel que lui allouent ses parents, les connexions téléphoniques occupent le premier poste.

Outre ces différences sociales dans l'extension des réseaux, on peut repérer des variations importantes dans les pratiques amicales selon les sexes. Au risque d'être un peu schématique – il y a toujours des exceptions –, les amitiés féminines reposent plutôt sur des dyades ou de très petits groupes (la fameuse « culture de la meilleure amie ») et fonctionnent sur le mode du dévoilement de l'intimité. Elles impliquent une obligation de confiance. Nous l'avons vu, la télévision ou la presse magazine sont des supports importants pour engager de tels échanges. Les amitiés masculines, elles, se forment sur la base de groupes et sur le principe d'activités partagées. La pratique du dévoilement de soi diminue à mesure qu'on descend dans l'échelle sociale. Les travaux sur les relations entre jeunes garçons d'origine populaire s'accordent à montrer que la plaisanterie (vannes, voire insultes rituelles) est le « seul mode énonciatif légitime de la confiance masculine<sup>cxliv</sup> ». L'humour toujours moqueur, souvent grinçant, parfois violent, est un passage obligé de l'échange personnel entre garçons. De même que la pratique collective d'activités comme le sport ou les jeux vidéo, il permet de réaffirmer les principes de compétition et de hiérarchie qui caractérisent les bandes masculines.

Les échanges entre les sexes ne sont visiblement pas simples. Depuis la loi Haby de 1975 sur le collège unique, tous les établissements scolaires publics doivent être mixtes – beaucoup l'étaient déjà avant cette date. Finie donc l'époque où l'école des garçons était séparée de l'école des filles par un mur. L'institution a ordonné le mélange. Mais, dans les faits, il ne fonctionne pas. La résistance des jeunes enfants du primaire à jouer avec des individus de

l'autre sexe est bien connue des psychosociologues dont les travaux montrent que, dès la petite enfance, le sexe est le plus puissant facteur de sélection amicale, bien avant l'âge ou le niveau social<sup>cxlv</sup>. À six ans, un enfant joue onze fois plus souvent avec un enfant du même sexe qu'avec un enfant de l'autre sexe. En soi, la ségrégation par le sexe n'est donc pas nouvelle. En revanche, on peut s'étonner avec Jean Maisonneuve et Lubomir Lamy – qui ont reproduit en 1990 une enquête sur les cadres sociaux de l'amitié menée en 1960 – que le phénomène d'homophilie de sexe soit resté globalement considérable alors qu'on « pouvait s'attendre avec la généralisation de la mixité en tous lieux et situations à une extension sensible de l'hétérophilie<sup>cxlvi</sup> ». S'il y a une évolution du côté des représentations (les réponses à la question d'une « possibilité d'amitié véritable entre des personnes de sexe différent » sont positives chez 80 % des personnes interrogées), il n'y en a pas du côté des constellations amicales effectives, puisque près de 80 % des hommes adultes déclarent n'avoir que des amis masculins. Tout se passe donc comme si de nombreux sujets prenaient « surtout position sur le plan des modèles idéaux et des aspirations diffuses, en réagissant contre un modèle de ségrégation dont beaucoup d'entre eux subissent puissamment l'empreinte au niveau des conduites<sup>cxlvii</sup> ».

Sur le lieu scolaire, la mixité sexuelle pose aujourd'hui des problèmes suffisamment importants pour qu'on en vienne à discuter de son principe même. Les sociologues dénoncent tour à tour les inégalités de traitement des enseignants – qui contribuent à maintenir la suprématie des garçons dans les filières scientifiques<sup>cxlviii</sup> – ou, à l'inverse, la proportion grandissante des situations d'échec scolaire masculines au collège et le développement des violences sexistes<sup>cxlix</sup>. Ces problèmes se posent en réalité différemment selon les contextes sociaux. Dans les milieux sociaux aisés, les valeurs féminines de l'intimité imprègnent la culture masculine, le poids des groupes dans les amitiés entre garçons décline, il y a davantage de mixité sexuelle

dans les échanges<sup>cl</sup>. Dans la sociabilité juvénile populaire, la ségrégation semble être au contraire croissante. Selon Pascal Duret, ce phénomène est lié à une revalorisation des signes extérieurs de virilité depuis un peu plus d'une décennie. Dans les milieux populaires, les jeunes garçons, surtout s'ils sont de culture méditerranéenne, et a fortiori maghrébine, ont imposé les impératifs de la culture masculine : ils doivent développer un univers d'échanges dans lequel les filles n'ont pas leur place, et les règles de l'échange amoureux sont soumises aux normes des groupes masculins :

Le lycée est encore un lieu où les deux sexes s'observent et sont tenus avant tout de respecter des rôles (le plus fréquent consistant à afficher son détachement). Les lycéens sont très structurés par le regard externe et les normes du groupe. Habités à un auditoire imposant une absence d'intimité, ils sont en cours comme en récréation en perpétuelle représentation. Tant que le regard des autres joue un rôle déterminant, la morale amoureuse est vouée à l'hétéronomie et à la dépendance aux normes du groupe. La pression à la conformité à ces normes peut entrer en conflit avec les convictions et les sentiments personnels. Il convient donc de toujours distinguer deux niveaux dans la grammaire identitaire des jeunes : celui qui impose de suivre ou d'élaborer en public des représentations collectives et celui qui engage les interactions privées<sup>cli</sup>.

La partie qualitative de l'enquête présentée ici ne s'est pas déroulée dans le cadre d'un établissement scolaire d'une cité, mais dans un lycée d'élite d'une part, dans un lycée de classes moyennes et inférieures de l'autre. Les deux établissements sont bien entendu mixtes. Fait intéressant : dans le premier lycée, le problème des relations entre les sexes ne se pose jamais dans les entretiens. En effet, à Boileau, aucun des garçons interviewés ne décrit un réseau amical sur le mode de la bande unisexe, alors qu'ils sont nombreux à

évoquer des amitiés intimes avec d'autres garçons, parfois avec des filles. Les lycéennes fonctionnent sur le modèle de la meilleure amie, mais dans ces amitiés intimes, il peut y avoir des garçons. De plus, nombre d'activités semblent être pratiquées de façon mixte : sorties au cinéma ou au concert, dîners... Dans le lycée de la grande banlieue sud, une seule activité mixte est évoquée : la sortie du samedi soir. Elle s'effectue dans le cadre d'une boum au domicile d'un des lycéens ou d'une sortie en discothèque, dans une des immenses boîtes techno de la nationale 20 ou l'un des petits clubs du quartier des Halles ou de la Bastille, à Paris. Toutes les autres plages de temps libre sont consacrées à des activités non mixtes, en réalité surtout masculines : jouer de la musique ou faire des jeux vidéo avec des copains, s'entraîner au basket ou au foot. Les filles sortent ensemble le samedi après-midi pour se promener du côté des Halles et faire du shopping, mais les problèmes de transport – et d'insécurité – les dissuadent de sortir en semaine une fois rentrées chez elles du lycée.

Restent les heures scolaires, nombreuses, qui sont a priori autant d'occasions d'échanges avec l'autre sexe. Or le lycée sud, outre des filières générales (L, S et ES), compte de nombreuses filières technologiques industrielles (génie électronique, génie électrotechnique, génie mécanique) suivies essentiellement par des garçons (dans certaines classes, il n'y a aucune fille) et une filière SMS (santé, médico-social), au contraire fréquentée par une majorité écrasante de filles. Le déséquilibre démographique des sexes est moins marqué dans les filières générales même si, comme ailleurs, les classes littéraires sont fortement féminisées et les classes scientifiques majoritairement masculines. Bref, les orientations ont pour effet d'opérer une ségrégation sexuelle – que renforcent bien sûr les contenus de l'enseignement dispensé. Il est difficile de savoir si le cloisonnement entre groupes de filles et groupes de garçons dans l'enceinte du lycée sud est un simple effet mécanique de ces deux facteurs conjugués – des filières sexuées et des

modalités de pratiques amicales trop différentes – ou s’il traduit un malaise plus profond quant à la capacité qu’ont les garçons et les filles de trouver des territoires communs d’échange qui aillent au-delà des interactions superficielles. En tout cas, force est de constater que dans un établissement a priori très éloigné du modèle culturel des cités, la mixité ne semble pas aller de soi dans la vie quotidienne. Autour des bâtiments, garçons et filles échangent des regards et des saluts, sur les pelouses quelques couples s’embrassent, mais la faible mixité des groupes saute aux yeux. Les entretiens permettent de comprendre les formes de ce malaise et le rôle de soupape que jouent les communications à distance.

### Réussir les échanges

Pour bien des adultes, la manie du téléphone portable et des échanges sur Internet par les jeunes est peu compréhensible. Au mieux elle est jugée inutile et coûteuse, au pire elle est taxée de quasi pathologique, comme si elle s’était substituée aux relations en face à face. La presse se fait volontiers l’écho d’un tel point de vue et parle dans ses colonnes de pratiques compulsives. Tout cela correspond à une réalité statistique : de toutes les classes d’âge, les quinze-vingt-cinq ans sont effectivement les plus gros utilisateurs du téléphone portable et de l’Internet communicationnel. Plus encore, ils ont inventé un mode d’échange particulier, le texto, et ont mis au point toutes sortes de stratégies pour pouvoir communiquer le plus souvent possible dans la limite des budgets dont ils disposent ou contourner l’interdiction du portable pendant les cours. Ils entretiennent donc indéniablement un lien particulièrement fort aux nouvelles technologies de communication. Cela ne veut pas dire qu’il s’agit de pratiques superfétatoires ou purement ludiques, encore moins qu’elles ont remplacé les formes d’échange plus traditionnelles, à commencer par les interactions en face à face. En fait, il est même particulièrement intéressant de regarder de près ce

qui motive ces échanges apparemment frivoles. Apparaissent alors des comportements beaucoup plus complexes que ne le laisserait penser l'apparente normativité d'une « culture du contact » qui ferait fi des moyens d'échanger tant que les échanges se font. Certains lycéens ont des réticences, voire refusent de communiquer. Et tous tiennent un discours étonnamment réflexif sur la signification qu'ils donnent aux différentes formes d'interaction avec les autres.

Les nouvelles pratiques de communication entraînent-elles une réorganisation des sociabilités ? Pour répondre à cette question, il faut démêler un écheveau très compliqué. « Il y a dix ans, souligne Zbigniew Smoreda, pour suivre les pratiques de communication des individus, il suffisait d'étudier les rencontres en face à face, les conversations téléphoniques, et d'évaluer la correspondance. Maintenant, avec la profusion des moyens de communication et les utilisations de plus en plus complexes combinant divers outils, il y a circulation et articulation entre les différentes pratiques de communication [clii](#). » Les communications à distance n'ont absolument pas remplacé celles en face à face, mais elles en prennent parfois le relais, en reconfigurant le cercle des interlocuteurs possibles, en offrant de nouvelles formes d'intimité dans les échanges ou, au contraire, des occasions de jouer sur les identités. Plus encore, le passage d'un mode de communication à l'autre – qui est le véritable phénomène à étudier – exprime et réalise tout à la fois des manières de gérer les émotions, de signaler l'importance conférée à un échange, de mettre en scène le lien social. Communiquer est une entreprise très sophistiquée : chaque moyen de le faire a sa spécificité, tant en termes de contenus que d'interlocuteurs. Il y a des personnes à qui l'on téléphone et d'autres à qui l'on écrit. Il y a des échanges écrits qui peuvent passer par une machine et d'autres qui demandent une écriture plus personnalisée. Il y a des mots qui doivent être écrits correctement et d'autres qui peuvent être phonétiques. Ils ne sont pas investis de la même charge

émotionnelle. Il y a aussi des situations sociales qui supposent des rituels de communication particuliers : on peut faire une déclaration d'amour par téléphone, mais une annonce de rupture se fait de visu ou par lettre. On souhaite un anniversaire par un coup de fil ou un petit texto plutôt que par e-mail, c'est plus chaleureux. Les séparations géographiques prolongées se gèrent souvent par des lettres postales, etc.

Les lycéens maîtrisent extraordinairement bien l'écologie de ce système pourtant fort complexe. Ils savent préciser comment ils communiquent avec telle personne ou tel groupe de personnes. Ils savent raconter ce que chaque mode de communication représente pour eux, en termes d'expression des sentiments. La communication est devenue une forme de connaissance des autres :

Le moyen que j'utilise pour communiquer, ça dépend vraiment des personnes, quoi. Forcément, je vais pas écrire une lettre à une personne que je connais qu'utilise qu'Internet, parce que je sais que... voilà, quoi. Ma lettre, il va pas prendre le temps de la lire, donc je vais lui envoyer un mail et voilà. Quelqu'un que je sais qui est sans cesse sur son portable, je vais l'appeler. Ou quelqu'un que je sais il veut pas entendre parler du téléphone, je m'arrange pour le voir ou je lui envoie un mot. Ça laisse aux gens la possibilité d'être ce qu'ils sont, quoi. Et je pense que, de ma part, ils apprécient ça, quoi ! Ben ça leur fait plaisir en fait, parce qu'ils se disent que, plus ou moins, je me plie à leurs règles. Plus ou moins, bien sûr. Ouais, ouais, non mais c'est mieux... Ça laisse vraiment les gens être ce qu'ils sont (garçon, dix-huit ans, origine moyenne).

Laisser les gens « être ce qu'ils sont »... Les termes employés montrent à quel point est intégrée aujourd'hui l'idée que les modes de communication sont de moins en moins dépendants de l'équipement ou de la disponibilité de

l'interlocuteur, et de plus en plus fonction des profils de communication qu'adoptent les uns et les autres. Dans cette petite pragmatique des actes de communication, les routines sociales sont très puissantes. Certains réseaux fonctionnent plutôt par le portable, d'autres uniquement sur Internet. Certains liens se maintiennent surtout par lettres, d'autres essentiellement par le téléphone. Il y a des habitudes à respecter.

Avec ma copine, on communique uniquement par portable, on aime bien s'entendre au téléphone ; Internet c'est pour des gens bien précis, ceux qui sont fans de bateau, on discute sur le forum ou un *chat* ; les gens du lycée, c'est surtout des textos ; et il y a aussi des gens avec qui je sors, mais c'est pas les gens avec qui je fais Internet. En fait, je classe. On s'appelle par portable pour organiser les sorties, mais j'ai un groupe aussi qui est pendant les vacances l'été, et avec eux pas de portable, on se voit sur la plage, si jamais on se retrouve tant mieux, si jamais on se loupe, tant pis, j'ai même pas leur numéro de téléphone (garçon, dix-sept ans, origine favorisée).

Contrairement à une idée reçue, les nouvelles technologies de communication ne se sont pas substituées aux formes d'échange plus traditionnelles, comme la correspondance épistolaire ; elles ne sont pas non plus perçues comme un mode d'interaction plus agréable que les rencontres en face à face. Ces dernières restent le moyen le plus répandu, le plus fréquent et le plus prisé de communiquer avec les autres : les lycéens envisagent les nouvelles formes de communication comme un moyen provisoire de maintenir les liens en attendant la relation « en vrai » :

La meilleure communication c'est d'être ensemble autour d'une table et discuter, parce que même au téléphone... Je me sers beaucoup du

téléphone, mais c'est vrai que c'est frustrant en fait, tout ce qui est le relais par ces machines, là où il y a une distance entre les gens, on se parle, mais ça fait... Je pense que finalement on finit par avoir des conversations un peu artificielles par rapport à ce qu'on se dirait si on était les uns en face des autres, enfin, ça me fait un peu cette impression-là. Tous ces médias, je pense pas que cela éloigne les gens, mais je pense pas qu'ils puissent remplacer le fait que les gens se voient, je ne pense pas du tout, c'est mieux de voir les personnes, je préfère des relations plus proches, vraiment en face à face, c'est mieux quand même, on peut voir exactement les réactions des gens, parce que je trouve que, par exemple, le visage ou la manière dont on se comporte, comment on se tient quand on parle à quelqu'un, ça joue beaucoup (fille, seize ans, origine favorisée).

Anne écrit ou téléphone tous les jours à sa meilleure amie, mais, comme elle le dit, « on a besoin de se voir, c'est bizarre, parce que vraiment on s'adore, et c'est important de la voir, c'est bien qu'elle sache tout par mail et par téléphone, mais c'est bien de se voir, d'avoir un contact physique, de voir son expression quand je lui raconte des choses, juste qu'elle soit là, en fait, c'est tout, c'est important ça » (dix-huit ans, origine favorisée). Cédric, qui considère que les échanges sur Internet l'ont aidé à surmonter sa grande timidité avec les filles, rappelle aussi que cela doit rester une étape :

Je pense que pour les timides c'est peut-être plus facile, au début cela peut faciliter les choses, enfin, d'avoir une petite distance, ça peut aller, mais je pense que ça suffit pas, que ça aide pas vraiment, il faut savoir arrêter et aller affronter finalement l'autre et voir comment il réagit et agir dans la spontanéité, dans la simultanété, et pas en décalage, comme ça, parce qu'on laisse trop de temps pour l'autre, trop de temps

pour réagir, et c'est pas forcément vrai tout de suite quoi, quand on se connaît pas. Donc une relation au début, entre un garçon et une fille, cela peut aider les timides, mais après il faut quand même aller se confronter à la réalité et aller voir l'autre, je pense (dix-huit ans, origine moyenne).

D'ailleurs, nous le verrons, tous ceux qui nouent des relations sur Internet avec des inconnus dans les salons de discussion cherchent très vite à les rendre plus « physiques », en donnant d'abord leur numéro de portable pour entendre la voix de leur interlocuteur, puis en fixant éventuellement un rendez-vous pour une rencontre. Cette dernière étant rarement concluante, cela les confortera dans l'idée que les vraies relations se mesurent dans l'épreuve du face à face.

En même temps, comme il s'agit effectivement d'une épreuve où se joue la solidité du lien, les communications à distance permettent de recourir à des registres émotionnels différents lorsque le contenu de l'échange est trop intense pour être facilement gérable dans un face-à-face. À l'instar d'autres garçons qui évoquent leur difficulté à exprimer leurs affects publiquement, Mathieu explique : « Quand je vais mal je préfère écrire, l'expression de la détresse passe par lettre et ne passe pas de vive voix ; face à quelqu'un, il y a une censure inconsciente qui m'oblige à sauver les apparences, il faut vraiment que je sois au fin fond pour exprimer la détresse de vive voix » (dix-huit ans, origine favorisée). Claire considère que la correspondance épistolaire a joué un rôle décisif dans une de ses relations amoureuses :

Ce qui se passait de plus intime passait par les lettres écrites, c'est vrai que l'on sent un peu une différence entre ceux qui osent se confier dans la lettre et les barrières qui viennent dans la relation directe de personne

à personne, où il y a une communication intime qui est beaucoup moins élevée que bon... ben... quand on est par intermédiaire comme la nôtre. Ça fait depuis trois ans que c'est comme ça, et c'est vrai que c'est plus difficile de parler de certaines choses quand on est face à la personne que quand on n'a que son écoute virtuelle, d'autant plus que quand on communique par lettre, on a le temps de réfléchir à ce que dit la personne, de repenser à ce qu'on va lui dire et aussi on peut parler de façon beaucoup plus abrupte que de vive voix (dix-neuf ans, origine moyenne).

Sophie, elle, règle ses contentieux affectifs par téléphone : « Quand j'ai des reproches à faire, j'aime pas trop les faire en face où je suis un peu gênée, alors je les fais au téléphone, c'est plus facile, c'est plus simple, c'est peut-être un peu lâche, mais c'est plus simple. Pour pas le vexer, je lui dis pas en face mais je lui dis au téléphone » (dix-huit ans, origine moyenne). Au contraire, Colin est mal à l'aise au téléphone, il passe donc par les textos : « Le texto ça peut servir quand on n'ose pas parler à la personne, quand, par exemple, on a envie de l'engueuler et qu'on n'ose pas parler, une manière de dire vraiment ce qu'on pense et qu'on ne va pas faire en direct parce qu'on n'a pas forcément envie, une petite dispute par texto ça peut arriver » (dix-huit ans, origine moyenne). Bref, chacun de ces lycéens a trouvé un support technologique pour réguler des surcharges émotionnelles qui seraient potentiellement dangereuses dans la rencontre réelle. Ainsi, on voit combien il serait aberrant de dissocier les communications à distance des interactions en présence : elles se complètent parfaitement.

### Le passé familial

Les manières de communiquer ont une histoire. Il faut remonter au passé familial pour la comprendre. Dans les milieux socialement défavorisés, les

fréquentations amicales s'effectuent plutôt dans des lieux publics, rarement dans le cadre du domicile, espace réservé à la famille ; l'échange écrit ne fait pas partie de la culture familiale, mais, en même temps, l'usage du téléphone est limité pour des raisons financières. À l'inverse, dans les familles favorisées, on donne une éducation à la communication comme une éducation à la sélectivité en matière de télévision : on y transmet le respect de la lettre manuscrite, le téléphone est l'objet d'un apprentissage de civilité, tout est fait pour privilégier la rencontre plutôt que l'échange à distance.

Une enquête réalisée en 1999 auprès de parents et d'enfants (de sept à douze ans) sur l'apprentissage des règles téléphoniques peut servir de contrepoint à ce qu'on peut observer depuis le développement du téléphone portable et de l'Internet communicationnel<sup>cliii</sup>. Cette enquête montre des différences très importantes selon les milieux sociaux : durant l'enfance, un certain nombre d'habitudes ont été inculquées par les parents.

Dans les familles populaires, les règles visent d'abord à contrôler les coûts occasionnés par la ligne fixe du domicile. Le téléphone est considéré comme un instrument pour résoudre des situations d'urgence (on apprend aux enfants à savoir composer le numéro des pompiers et de la police dès leur plus jeune âge) et un support pour le maintien du lien familial. Pas comme un moyen de bavarder. Les souvenirs recueillis auprès des mères de famille populaire montrent que c'est la hantise des factures qui a toujours dominé la relation au téléphone et déterminé son usage :

On a eu le téléphone assez tard, j'avais quinze-seize ans, et déjà interdiction d'appeler les copines et on s'en servait que pour appeler la famille. Pas le droit d'appeler les copines, et sinon, quand on a eu le droit d'appeler les copines, c'était deux, trois fois par semaine. On était neuf enfants. Alors, si on appelait les amis, ça faisait un peu beaucoup. On respectait les interdictions ou alors on s'achetait des cartes

téléphoniques, ou c'étaient les cabines à pièces ou je sais pas. On savait qu'on pouvait pas l'utiliser comme ça, alors on l'utilisait pas. Il y avait le respect, on n'allait pas utiliser, gaspiller ce téléphonecliv.

Dans les familles favorisées, le problème du coût se pose, mais il n'est pas au centre de l'éducation au téléphone. Les parents se soucient d'apprendre à leurs enfants de « bonnes manières » : dire bonjour et se présenter quand ils téléphonent ou décrochent, savoir alors demander qui est l'interlocuteur, ne pas appeler tard le soir ni pendant les heures de repas ou le dimanche matin. De plus, ils tentent visiblement d'inculquer des règles visant à ce que le téléphone ne soit pas un objet perturbateur dans la vie de famille, en limitant les durées, en demandant que les enfants disent à qui ils souhaitent téléphoner, en leur apprenant à privilégier la correspondance épistolaire plutôt que le téléphone pour les occasions importantes. Plus radicalement, toutes les personnes interviewées évoquent l'idée d'une éducation à un usage purement fonctionnel du téléphoneclv. Finalement, ces attitudes sont assez proches de ce que décrit Claude Fischer dans son travail sur l'apprentissage des codes d'usage du téléphone au début du xx<sup>e</sup> siècleclvi. Il montre que, durant les premières décennies qui ont suivi l'invention du téléphone, tout était fait, y compris par les opérateurs eux-mêmes, pour décourager les usages non fonctionnels de l'instrument, limiter la place qu'il pouvait avoir dans les échanges interindividuels et réaffirmer son statut subalterne par rapport à la correspondance.

L'essor du téléphone portable puis le développement d'Internet ces dix dernières années ont considérablement modifié la donne. Mais sans entamer réellement les différences de comportement social que l'on pouvait observer auparavant. Au vu des statistiques, la pénétration du téléphone portable chez les quinze-vingt ans est massive : 77 % des quinze-seize ans et 88 % des dix-sept-dix-neuf ansclvii. Et les lycéens sont les premiers à se faire l'écho d'une

très forte pression générationnelle à l'équipement : « C'est vrai que c'est une dépendance, je ne sais pas, quand on l'a pas, tout le monde en a, je ne sais pas, dès qu'on l'oublie, on se dit : "Oups, il y a des gens qui vont m'appeler et je ne pourrai pas répondre." C'est un peu une obligation, le portable. Enfin, une obligation, on pourrait s'en passer, mais c'est dur en fait quoi » (garçon, dix-huit ans, origine moyenne).

Toutefois, lorsqu'on observe les chiffres selon l'origine sociale, des différences importantes, et parfois inattendues, subsistent. Ainsi, les jeunes les plus équipés en portables sont les enfants d'ouvriers, alors qu'en même temps ils sont les utilisateurs les moins réguliers de leur appareil<sup>clviii</sup>. Le paradoxe n'est qu'apparent : le portable a permis de résoudre des problèmes de coordination qui se posaient de façon très particulière. Les parents qui exercent des professions ouvrières n'ont pas accès à une ligne téléphonique sur leur lieu de travail. La sociabilité de leurs enfants, des garçons surtout, se déroule principalement à l'extérieur du domicile, dans les cours d'immeuble ou sur des terrains de sport, lieux où se posent souvent des problèmes d'insécurité et de violence. Les plus grands, qui sont parfois scolarisés très loin de leur domicile, connaissent des problèmes de transports endémiques : il suffit de rater un autobus pour rester bloqué plusieurs heures au milieu de nulle part. Bref, dans toutes ces zones d'habitation périurbaines, il faut pouvoir se joindre à tout moment, chose que le téléphone fixe ne permet pas. Équiper tous les membres de la famille en portable, y compris les plus jeunes enfants, est rapidement apparu comme une solution. Cela a permis de régler la question de la coordination parents/enfants : le téléphone fixe est systématiquement associé au problème de la facture, le portable, lui, est toujours évoqué en lien avec des questions de sécurité (« C'est pour si mon frère il est en panne » ; « C'est pour s'il y a un problème » ; « C'est pour dire si je suis arrivée à l'école »). Toutefois, cela ne résout évidemment pas le

problème du coût, ce serait même plutôt l'inverse car l'usage du portable est cher. Les jeunes ont donc dû s'adapter.

Tout d'abord, contrairement aux jeunes issus de milieux favorisés, c'est le système de la carte et non celui du forfait qui est le plus souvent adopté. Car il est toujours possible de dépasser une durée de forfait sans s'en apercevoir et de devoir alors faire face à des coûts supplémentaires impossibles à régler, alors que la carte permet d'anticiper très exactement la dépense. Si on n'a plus d'argent, on attend pour acheter une recharge. De fait, de nombreux lycéens d'origine modeste ont expliqué passer de longues périodes sans crédit d'appel faute de pouvoir acheter une nouvelle carte. Leur cas est intéressant car il montre que même sans pouvoir appeler on peut rester actif dans les échanges téléphoniques : c'est l'entourage, prévenu, qui se charge d'appeler. Cela peut même devenir un mode d'utilisation du portable sur le long terme. Fatia a seize ans, elle est issue d'un milieu populaire et a économisé deux ans pour s'offrir un portable à carte. Elle a tout de suite mis les choses au point avec son réseau d'amis :

J'achète une carte seulement quand j'ai vraiment besoin. En fait, je n'appelle pas beaucoup. On m'appelle souvent, mais moi je n'appelle pas beaucoup. Parfois, j'ai pas d'argent, donc je n'achète pas de carte. En fait, actuellement, la carte je l'ai pas achetée depuis, je ne sais plus, deux mois peut-être. Mais bon, les personnes qui m'appellent et que j'appelle pas, ils savent que je ne peux pas. Bon, ce n'est pas ma priorité d'acheter la carte. Ils savent. Parfois, j'essaie de les appeler, je les appelle de chez moi ou du portable de mon frère et tout... Parce que mes deux frères, ils travaillent et donc ils ont du crédit. Ils utilisent vraiment plus. Peut-être une carte toutes les semaines, je ne sais pas, mais quand je vais dans leur chambre, je vois des cartes, des cartes usées qui sont toujours là, j'en vois plein.

Dans les milieux favorisés, l'équipement des enfants se fait plus tardivement et moins massivement du fait d'une certaine résistance des parents au portable. Avec le fixe, les parents peuvent contrôler le réseau d'amis de leurs enfants et imposer leurs règles en matière de téléphonie. Ils cherchent donc à différer autant que possible le moment où l'enfant aura le droit d'acquiescer son indépendance téléphonique, en général jusqu'à l'entrée au lycée, où les trajets sont plus compliqués et les sorties plus fréquentes, ce qui donne enfin une raison « valable » d'acheter un portable : « Ils pensaient que le fait d'avoir un portable, ça nous créerait un besoin, qu'on serait dépendants sans que ça nous apporte vraiment quelque chose. Ils voyaient ça comme ça et puis, en fait, on leur a montré le côté positif du portable et puis on a argumenté, et c'est passé » (garçon, dix-sept ans, origine favorisée). En général, les parents continuent de porter un jugement négatif sur la pratique (« Mon père, il me dit : "Je comprends pas que tu puisses passer des heures et des heures au téléphone comme ça." Il comprend pas, il dit qu'on se raconte tout le temps la même chose. ») ; surtout, la négociation des durées de forfait – et le règlement des dépassements – devient un véritable sujet de discorde. Catherine se décrit comme une maniaque du téléphone portable : « Le téléphone, je suis incapable de maîtriser. » Ses parents lui paient un forfait mensuel d'une heure, ce qui est beaucoup moins que la plupart de ses amies qui ont entre deux et quatre heures, voire davantage. Du coup, elle gonfle la facture du fixe familial avec des appels vers des portables et pratique une guerre d'usure en dépassant systématiquement sa durée d'appels autorisée : « J'arrête pas de faire des hors forfait, j'en faisais à peu près 300 ou 400 francs par mois, et donc là je dois encore 4 500 francs à mes parents pour le portable. Ça les énerve beaucoup, tout l'argent que j'ai eu à Noël est parti dans le début du remboursement » (fille, dix-huit ans, origine favorisée).

En revanche, et ce fait est intéressant, l'attitude des familles favorisées à l'égard d'Internet est complètement différente. Non seulement il n'y a pas de réticence de principe (« Mes parents, ils ont eu du mal avec le portable, avec ma sœur, il a fallu qu'on bataille un peu. Pour Internet, par contre, c'est ma mère qui voulait au départ, elle pensait que c'était bien pour nous. »), mais la question des coûts occasionnés par les connexions génère peu de conflits. Les parents paient les forfaits sans demander de participation financière à leurs enfants – ils le font souvent pour le portable ; ils acceptent plus facilement d'augmenter les durées ou de passer à un abonnement illimité à haut débit si cela apparaît nécessaire (« Au début, mon père avait pris un forfait de cinq heures, et comme on dépassait souvent, on est passé à dix heures, et bon on fait un peu attention, on a droit à une heure de hors forfait, pas plus. »). Pourtant, les jeunes se servent un peu d'Internet pour leur travail scolaire et beaucoup pour envoyer des e-mails, participer à des forums et à des *chats* ou faire des jeux en réseau. On voit donc mal ce qui justifie ce traitement différencié, si ce n'est que l'ordinateur jouit d'une meilleure image de marque que le téléphone car il est situé du côté de l'échange écrit et associé à la culture scolaire et à la vie professionnelle.

La pénétration d'Internet dans les familles populaires reste encore très faible, même si les écarts tendent à se réduire. Et l'ordinateur n'offrant pas de réponse particulière à l'environnement – comme le téléphone portable a pu le faire –, il est probable que ce décalage se maintiendra un certain temps – d'autant que les consoles de jeux branchées sur un téléviseur semblent constituer pour les jeunes garçons des milieux populaires un substitut fonctionnel de l'ordinateur. C'est aussi un problème d'entourage. En effet, les jeunes issus de milieux populaires ont peu d'amis connectés – ce qui limite les possibilités d'échanges par e-mail –, et encore moins d'amis équipés d'un système à haut débit – ce qui restreint considérablement les possibilités de

jouer en réseau, le téléchargement et même la pratique du *chat* de type icqclix. Pourtant, ils parviennent quand même à se débrouiller pour participer à leur manière à l'Internet communicationnel, même si c'est moins souvent et moins longtemps. Sur les ordinateurs du centre de documentation du lycée, il est interdit de faire autre chose que de la recherche d'information, et les cybercafés sont curieusement absents du paysage de la banlieue. Il ne reste donc que les pratiques au domicile des quelques amis du lycée ou du quartier qui ont une connexion ; ce qui explique la fréquence des pratiques collectives d'Internet chez les lycéens de milieu populaireclx. Ils se retrouvent à deux ou trois après les cours ou pendant le week-end, très souvent pour faire du *chat* en groupe : c'est l'occasion de « délirer » autant que de communiquer. Ceux qui sont connectés jouissent d'un prestige indéniable.

Comment les lycéens gèrent-ils toutes ces inégalités sociales devant les nouveaux modes de communication ? En ce qui concerne les disparités économiques, une réelle mise en œuvre des solidarités permet à ceux qui n'ont pas beaucoup de moyens de rester présents dans la chaîne des échanges. L'information circule très bien. On sait qui peut téléphoner souvent, ou longtemps, et qui ne peut pas. « Je suis avec Mobicarte, en fait, c'est moi qui paie toutes mes recharges. Et là, j'ai plus de recharge. Mais mes amis savent que ça m'arrive. C'est vrai qu'eux, ils ont plutôt des forfaits, alors ils savent que c'est à eux d'appeler. En fait, quand je sais que j'ai plus beaucoup de carte, je bipe mes amis qui ont des forfaits, comme ça ils me rappellent » (fille, dix-sept ans, origine populaire).

La connaissance des situations téléphoniques des uns et des autres a des répercussions très pragmatiques. Ainsi, les quelques parents qui ont profité de l'abonnement milleniumclxi à l'époque – ce sont toujours des mères – ont, sans le savoir, rendu leurs enfants responsables de l'entretien des réseaux d'échange. Morgane a accès au millenium de sa mère après 21 heures, quand cette dernière a fini de passer ses propres appels. Autour d'elle, tout le

monde est au courant : non seulement ses ami(e)s la bipe systématiquement pour qu'elle les rappelle, mais on lui demande aussi de jouer un rôle de standard téléphonique, d'assurer la coordination entre plusieurs personnes pour un contrôle ou une sortie, de recueillir les histoires des uns et des autres afin de les répercuter ensuite. On la bipe pour savoir qui elle a eu au téléphone dans l'heure précédente ; il arrive même qu'on la charge de messages à transmettre. Au début, elle a trouvé ce rôle de pivot des échanges flatteur : elle en savait plus que tout le monde, était en contact permanent avec ses amis le soir chez ses parents et se sentait indispensable. Depuis quelques mois, cela l'amuse moins, confie-t-elle. Elle aimerait pouvoir regarder la télévision tranquillement et trouve que sa meilleure amie la bipe beaucoup trop souvent, parfois tous les quarts d'heure. Du coup, il lui arrive maintenant d'éteindre le fameux portable. Elle raconte que sa mère l'y a obligée parce qu'elle ne travaille pas assez. C'est faux, mais il serait impensable qu'elle dise ouvertement refuser de téléphoner alors que ce service est gratuit pour elle<sup>clxii</sup>.

Le développement spectaculaire de la pratique des textos, ces petits messages écrits que l'on transmet par les téléphones portables pour un prix bien inférieur à celui d'une communication orale, répond à des considérations du même ordre. Chez les adultes, les textos sont utilisés pour éviter de provoquer des échanges oraux dans un contexte qui ne s'y prête pas forcément<sup>clxiii</sup>. Chez les jeunes, la pratique répondait, au début, à un souci d'économie (« Moi je téléphone pas beaucoup, c'est plutôt des textos, des messages écrits. C'est moins cher, donc en fait ça dure plus longtemps pour ma carte. Il faut que je fasse un budget, j'achète une seule carte par mois et donc je préfère envoyer des textos. »). Mais la pratique a gagné du terrain chez ceux qui auraient pu s'offrir des appels au point qu'elle est devenue un trait distinctif de la culture téléphonique juvénile (plus des trois quarts des

onze-dix-neuf ans envoient et reçoivent chaque jour un ou plusieurs messages [clxiv](#)). Plus encore, elle a pris des allures d'opposition au monde adulte en donnant naissance à une écriture phonétique très difficile à comprendre pour ceux qui n'en ont pas l'habitude et en permettant d'échanger pendant les heures de cours – durant lesquelles l'usage du téléphone portable est interdit. Les élèves sont de véritables virtuoses : ils sont capables de taper et d'envoyer un texto avec leur portable au fond de leur poche. Le texto a pris le relais des petits mots envoyés sur des boulettes de papier dans les classes d'antan :

Les amis du lycée, c'est par SMS, ça alors, vraiment, ça marche super, on s'en envoie pendant les cours, pendant les contrôles, etc. ; non mais c'est génial, en plus ça fait pas de bruit, donc c'est vraiment super. Les profs sont fous de colère dès qu'on sort un portable, mais on les cache, il n'y a pas de problème. En fait, en classe, c'est les SMS ; tous les gens de ma classe ont un portable, sur 18, je crois il y en a un seul qui n'en a pas, et encore je suis pas sûr. Ah ! oui, le téléphone portable ça marche très fort. Surtout des textos, pour n'importe quoi, pour savoir si demain il y a un contrôle, pour savoir si tout à l'heure t'iras manger, pour rien (garçon, dix-huit ans, origine moyenne).

La gestion des inégalités culturelles devant la communication est bien entendu plus difficile. On en a un bon exemple en analysant les différences selon le sexe et l'origine sociale face à la communication téléphonique.

Le « sexe du téléphone [clxv](#) »

Quand le téléphone sonne à la maison, je décroche pas, je considère que c'est pas parce que le téléphone sonne que je vais m'arrêter de faire ce que je suis en train de faire, alors les portables, vous pensez bien, pour

moi, c'est l'horreur, c'est de la frime, c'est un truc de racaille (garçon, dix-neuf ans, origine favorisée).

Nous l'avons déjà dit, dans les familles favorisées, tout est fait pour inculquer un certain nombre de valeurs concernant les bonnes manières de communiquer. Le téléphone n'a pas bonne presse, sauf s'il s'agit d'un échange court et conçu dans un but précis. Le portable est accepté comme outil de coordination mais pas comme instrument ludique de contact permanent avec les autres. Or, au regard des chiffres, force est de constater que cette pédagogie n'a pas porté ses fruits chez les filles d'origine favorisée. Autant la transmission du goût pour la lecture a relativement bien fonctionné – en tout cas beaucoup mieux qu'auprès des garçons –, autant l'éducation à la modération dans la communication se révèle un véritable échec. « C'est plus fort que moi, explique Catherine, qui vient pourtant d'une famille où l'éducation au téléphone a été très stricte, j'adore téléphoner, je suis passée à dix heures de forfait, je suis archi-bavarde, mais bien sûr je respecte certaines règles, pas dans une pièce où la famille est réunie, pas trop dans les lieux publics ou alors je le mets en vibreur, et j'ai des conversations courtes. » L'ensemble des filles, y compris celles qui ont été éduquées selon des principes de modération, consacrent donc une énergie toute particulière aux échanges interpersonnels, et ce sur tous les supports possibles. Une lycéenne sur deux – contre un lycéen sur trois – appelle ses ami(e)s tous les jours au téléphone ; elles sont aussi plus souvent des utilisatrices quotidiennes de leur portable et sont plus nombreuses à entretenir des échanges réguliers par e-mails. La différence entre filles et garçons est encore plus importante lorsqu'on s'intéresse au maintien des liens avec des ami(e)s qu'on ne voit plus (voir Tableau 6 bis).

Tableau 6 bis. Différences dans les pratiques de communication selon le sexe (en %)

	Filles	Garçons
Utilise son portable tous les jours	70	59
Téléphone à ses ami(e) s tous les jours	49	34,5
Garde des liens par téléphone avec des ami(e) s qu'elle/il ne voit plus	80	58
Garde des liens par lettre postale avec des ami(e) s qu'elle/il ne voit plus	72	30
Garde des liens par e-mail avec des ami(e) s qu'elle/il ne voit plus	47	41

Source : enquête lycée Pasquier, 2001-2002.

Les communications à distance jouent donc un rôle central dans l'organisation de la sociabilité féminine pour le maintien des liens affectifs. Les travaux sur le téléphone montrent que le phénomène perdure à l'âge adulte. Les hommes se servent du téléphone pour gérer ou organiser leurs activités, alors que les femmes s'en servent pour discuter, échanger des nouvelles, passer un moment. Les hommes ont des échanges plutôt brefs, les femmes des conversations longues. Plus encore, pour les femmes, les échanges téléphoniques sont un moment de plaisir, alors que deux tiers des hommes pensent que la plupart des gens parlent trop longtemps au téléphone et affirment ne l'utiliser que pour des choses nécessaires [clxvi](#).

Comment expliquer cette différence ? Sans doute par un ensemble de facteurs. La culture de la confiance qui régit les amitiés féminines suppose d'approfondir sans cesse les contours des relations, de parler de soi et d'écouter les autres<sup>clxvii</sup>. Ce qui est bien souvent pris par les hommes comme un bavardage inutile ou un débordement émotionnel est en réalité un mode de révélation à l'autre nécessaire au bon fonctionnement de la relation. Olivier Martin et François de Singly montrent aussi que les adolescentes ont nettement moins la liberté de sortir le soir que les garçons (les autorisations parentales varient du simple au double), ce qui explique qu'elles entretiennent des relations téléphoniques beaucoup plus longues avec leurs ami(e)s lorsqu'elles sont chez elles<sup>clxviii</sup>. Mais, plus fondamentalement, on comprend en écoutant les lycéens parler du téléphone qu'ils ont intériorisé l'idée qu'il s'agit d'un instrument d'échange plus propice à l'expression de la subjectivité féminine qu'à la leur propre. Certes, les garçons utilisent leur portable souvent, mais ce n'est pas pour exprimer des sentiments, sauf parfois avec leur petite amie et, dans ce cas, c'est la présence de cette dernière qui donne à l'échange sa charge émotionnelle. La plupart du temps, ils s'impliquent beaucoup moins dans les échanges téléphoniques : fixation de rendez-vous, envoi d'histoires drôles en texto, questions sur le travail scolaire.

Tout cela peut sembler bien caricatural : d'un côté, des filles avides d'échanger par tous les moyens, le plus souvent possible, et en se livrant de façon intime ; de l'autre, des garçons réservés, qui ne peuvent s'exprimer que sous le couvert de l'humour, du second degré et de la dérision. Les recherches sur la sociabilité corroborent pourtant cette image. Jean Maisonneuve et Lubomir Lamy soulignent, par exemple, que le tabou de la tendresse s'exprime chez les garçons par une forte gêne, parfois même de la honte, quand il s'agit d'exprimer leurs sentiments et que le modèle de virilité propre aux bandes de garçons se traduit par des moqueries grinçantes envers

ceux qui transgressent ces principes [clxix](#). Ces travaux s'accordent toutefois à souligner qu'il existe d'importantes variations selon les milieux sociaux : le principe de retenue est bien plus prégnant dans les classes populaires et moyennes inférieures que dans les milieux favorisés, où les hommes acceptent plus volontiers de se prêter au jeu de la confiance.

Dans l'ensemble, les lycéens interrogés dans le cadre de cette enquête n'échappent pas aux schémas qui viennent d'être décrits. Il ne leur viendrait pas à l'idée de passer deux heures au téléphone comme peuvent le faire des filles entre elles, ni de pratiquer le dévoilement de soi dans les rencontres en face à face. Le principe de pudeur domine leurs échanges. « Être ensemble » passe beaucoup plus par la réalisation d'activités communes que par l'exploration de la grammaire relationnelle. Pourtant, reviennent au fil des entretiens de nombreux propos laissant entendre qu'un domaine échappe à cette règle générale : celui des échanges écrits par Internet. Le phénomène est suffisamment nouveau pour y prêter attention.

Traditionnellement, la correspondance est une démarche plutôt féminine. Les travaux sur les journaux intimes [clxx](#), les recherches sur les courriers adressés aux stars [clxxi](#) ou tout simplement les statistiques sur la correspondance postale montrent tous un fort décalage selon le sexe. Peu de garçons acceptent de se livrer par écrit. Or les lycéens interviewés dans cette enquête ont été très nombreux à parler des e-mails ou des *chats*, parfois même des SMS, comme de modes d'échange qui permettaient « autre chose », des relations plus vraies, plus intimes, plus denses. Des échanges où l'on peut parler de soi.

On peut avancer plusieurs hypothèses pour expliquer ce changement d'attitude face à la pratique épistolaire. Tout d'abord, le rapport des garçons aux machines technologiques est très ludique. L'écriture sur ordinateur est chargée de ce potentiel, non seulement parce qu'elle se distingue du couple papier/stylo trop associé à la scolarité, mais aussi parce qu'elle se différencie

des formes de correspondance traditionnellement féminines. Par ailleurs, l'écriture électronique est beaucoup plus informelle, que ce soit sur le plan des formules d'adresse, de l'orthographe ou de la syntaxe. Personne n'est là pour traquer les fautes, elles font partie du décor. Dans le cas des textos, il est même obligatoire d'écrire phonétiquement ou d'inventer des figures à partir du clavier pour respecter les limites de taille du texte. La palme revient aux plus inventifs, et non aux bons élèves. Enfin, l'écriture électronique est indéniablement plus neutre que l'écriture manuscrite, l'échange par téléphone ou le face-à-face et peut être, du coup, mieux adaptée aux formes de pudeur masculine : « Avec cette fille, il y a peut-être un refuge derrière l'e-mail, on est arrivés à un âge où le sexe commence à être un sujet important, mais on reste gênés à l'aborder, avec elle, en tout cas, j'étais gêné de l'aborder, donc ça permettait d'être moins gêné, l'e-mail permettait de faire passer des choses moins directement que par le téléphone » (garçon, dix-sept ans, origine favorisée).

Il faut distinguer les écrits de l'ordinateur et ceux du téléphone (SMS). Ces derniers, que les garçons utilisent encore plus que les filles, relèvent de la première des deux formes de configuration téléphonique décrites par Christian Licoppe, celle où le principe de l'échange prime sur le contenu du message. Un peu comme une manifestation du lien en soi [clxxii](#). Les mini-messages permettent d'éviter une interaction téléphonique tout en témoignant d'une attention à l'autre. Ce sont les petits textos que les copains s'envoient en cours pour se remonter le moral, les blagues (souvent salaces) que l'on fait circuler dans sa bande, ou le : « Bisous, je t'aime » que certains lycéens envoient le soir à leur copine. Dans les textos, il ne s'agit pas d'approfondir le lien mais plutôt de le rendre manifeste.

Les échanges par ordinateur ouvrent un registre beaucoup plus large : celui de la parole intime. Les filles évoquent le téléphone et les courriers comme

deux supports possibles de l'expression de soi, différents mais dans le fond complémentaires. Elles pratiquent les deux alternativement, y compris avec les mêmes interlocuteurs. Les garçons, au contraire, sont très nombreux à présenter l'échange téléphonique comme une forme de communication négligente, voire dégradée, qui ne permet pas d'exprimer ce qu'on ressent. Par comparaison, ils disent avoir trouvé dans les échanges écrits par ordinateur un support où peut s'opérer un véritable travail sur les sentiments et les liens :

J'écris des mails à ma copine, j'écris des mails à des amis, des gens que je sais qu'ils apprécient aussi, c'est pas seulement une communication, quoi. Comme ça, ça crée autre chose en dehors des liens qu'on a déjà, ça nous rend plus intimes en quelque sorte. C'est beaucoup plus fort que le téléphone, franchement ça fait pas un pli. Quand on écrit une lettre, c'est réfléchi. Quand on écrit une lettre, déjà, ben, il y a une certaine inspiration qui se dégage, et je trouve que quand on écrit une lettre, on est plus sincère que... même lorsqu'on a la personne en face de soi, on est toujours plus sincère lorsqu'on écrit des mails. Et je pense franchement qu'il n'y a aucun moyen de communication plus sincère que l'écriture (garçon, dix-neuf ans, origine moyenne).

Même chez ceux qui utilisent souvent le téléphone perce le soupçon que la conversation téléphonique engendre une sorte de communication en surcharge affective, une bousculade des sentiments sur une temporalité trop courte (« Le téléphone, c'est tellement spontané, des fois on oublie des choses ou on ne les dit pas comme on voudrait les dire, alors que, par écrit, on a le temps de réfléchir à ce qu'on dit. »). Cette question du temps est très présente. Certes, le système des forfaits et des cartes pour le portable contribue fortement à encadrer les temporalités téléphoniques (« On a trop la

conscience d'être en temps limité parce qu'il y a le compteur qui tourne. »), mais ce n'est pas l'unique raison. Il s'agit aussi, et sans doute davantage, d'une sorte de non-délai de réflexion inhérent à l'échange par téléphone, chose qui le distingue nettement de l'échange écrit :

C'est vrai que les mails c'est plus impersonnel que le téléphone, on n'a pas de rapport direct avec l'individu, mais j'ai trouvé aussi qu'on dit plus de choses dans un e-mail, parfois il est plus facile d'exprimer des choses à l'écrit qu'à l'oral. Par exemple, l'année dernière, je me suis rapproché d'une certaine personne avec qui j'ai écrit beaucoup d'e-mails, un ou deux par jour, et elle me répondait. Pour moi, un e-mail c'est un vrai moyen de communication, je vais pas dans un e-mail dire : « Oui, ça va, je fais ça et ça, et toi ça va ? » Non, je prends mon temps, je parle de choses qui m'arrivent, de ce que je ressens. Avec cette amie, il y avait vraiment un dialogue, et ça a été une époque importante de ma vie. Tous ces mails, il y en a 300, je veux les imprimer pour les garder, c'est un morceau de ma vie (garçon, dix-sept ans, origine favorisée).

Si, de manière générale, les lycéens se sont remis à l'écriture par le biais des nouveaux outils de communication, il faut nuancer ce constat selon les origines sociales. Dans les milieux défavorisés, l'écriture, comme la lecture, reste une pratique difficile d'accès (« On peut dire beaucoup plus de choses en écrivant, on peut dire par les mots, explique Samir, dont le père est ouvrier, mais c'est pareil, il faut avoir l'habitude, c'est pas du tout facile. »). Écrire ne fait pas partie des traditions familiales et reste en décalage avec la culture orale qui prévaut dans les classes populaires, plus encore dans les minorités ethniques. Du coup, les lycéens issus de ces milieux pratiquent nettement moins que les autres la forme « noble » de l'écriture électronique, l'e-mail, et sont en revanche plus nombreux à s'essayer dans les écrits les

moins exigeants du point de vue des formulations et les moins élaborés du point de vue de l'orthographe : les sms sur le téléphone portable et les *chats* sur Internet<sup>clxxiii</sup>. Nous verrons que ce dernier type d'échange se caractérise aussi par un rapport plus ludique aux interactions avec les autres.

À l'inverse, et à l'autre bout de l'échelle sociale, certains lycéens tiennent un discours dépréciateur sur toutes les formes d'écriture électronique. Ils viennent de familles très favorisées, sont tous scolarisés dans le lycée d'élite parisien et entretiennent une relation étroite avec la culture du livre. Comme les autres, ils utilisent le téléphone et l'e-mail. Mais s'ils le font, c'est en ayant en tête une hiérarchie bien précise des formes d'expression du lien : le support noble reste la lettre manuscrite<sup>clxxiv</sup>.

Les mails, c'est vraiment froid, quoi, ça débarque hyper rapidement et facilement, moi, j'arrive le matin, j'en ai cinq, six qui s'alignent, bon, il y a le sien au milieu... Enfin je sais pas, c'est pas toujours agréable, et puis c'est écrit vite, en plus, il y a plein de fautes de frappe, parce qu'on tape vraiment vite, c'est pas la même chose, alors même si on met des couleurs, on change les polices, on n'arrive pas, c'est vraiment comme toutes les autres, ça s'affiche pareil, le même écran, la même taille, c'est pas intéressant ; tandis qu'une lettre, c'est quelque chose de vraiment personnel, c'est pas l'écriture de l'ordinateur, c'est l'écriture de quelqu'un, c'est une écriture qu'on reconnaît en recevant la lettre, avant même de l'ouvrir. Il y a beaucoup de choses qui passent dans une lettre, rien que la façon d'écrire, selon la personne, je choisis un stylo particulier, ça peut paraître idiot, mais rien que ça, ça joue dans l'aspect affectif, j'écrirai pas de la même façon, j'aurai pas la même écriture (garçon, dix-sept ans, origine favorisée).

Il est important de noter que les lycéens ne présentent pas ce choix de la lettre manuscrite comme une marque de déférence envers des interlocuteurs spécifiques ou une forme de politesse pour des occasions exceptionnelles, mais bien au contraire comme un moyen de donner à l'échange une dimension presque physique, et en tout cas plus personnelle que le courrier électronique (« Une lettre c'est pas une machine qui l'envoie, il faut aller la mettre à la poste, on la tient à la main. »). C'est ainsi que Sophie, qui a pris l'habitude de garder les lettres postales qu'elle reçoit dans une boîte, raconte qu'elle ne supporterait pas qu'une de ses sœurs les lise, alors qu'elle trouve parfaitement acceptables les indiscretions touchant aux courriers électroniques :

J'ai découvert une petite icône où on pouvait lire un mail et après le marquer comme non lu, donc c'est très pratique ; je suis très curieuse ; parfois quand je lis les mails de ma sœur, j'ai un peu mauvaise conscience, « Non il faut pas lire », mais bon, je le lis quand même... Je lirai jamais une de ses lettres écrites qu'elle recevra par la poste, ça non jamais ! Mais là, je sais pas, j'ai l'impression déjà que c'est sur l'ordinateur, que tout le monde peut y avoir accès, et donc... À chaque fois, on cache quand même qu'on l'a lu, mais tout le monde le sait, on finit par le dire : « Oui je l'avais lu »... Ce n'est pas si grave. Je sais que papa lit les lettres qui arrivent dans le courrier de maman. Je ne pense pas qu'ils lisent les nôtres, je ne pense pas qu'ils lisent nos courriers à nous, ou alors ils ne le disent pas, ils le cachent vraiment bien, c'est possible (fille, vingt ans, origine favorisée).

Expression de la particularité du lien, la lettre est aussi un moyen de s'opposer aux temporalités de tous les autres modes de communication. Elle inscrit l'échange dans le temps de la réflexion, de même que l'écrit par

rapport au téléphone ou au face-à-face, mais cette fois en dissociant le temps de l'émission et de la réception. Ce qui la caractérise donc, c'est la durée, explique Mathieu :

J'avais su par mon autre ami des trucs comme quoi il allait pas bien, je lui avais mis un mail, il m'a dit : « Je t'expliquerai, je t'envoie une lettre, je peux pas te l'écrire par mail » ; et moi je me suis rendu compte aussi que quand je disais quelque chose par mail, il y a vraiment une ou deux fois où j'ai vraiment dit quelque chose de très intime par mail, et, à cette occasion, je lui demandais de me renvoyer le mail pour en avoir une copie, c'était très confus ; alors que quand j'écris au stylo, j'organise beaucoup mieux les idées. Je pense que c'est lié au fait que, pour moi, et pour lui aussi, c'est plus facile de se confier avec un papier, un stylo, que face à un écran d'ordinateur, qui est toujours un peu dépersonnalisant, pour moi ; il faut rajouter le fait que j'ai accès à des ordinateurs, mais dans le cadre de la salle informatique, c'est-à-dire que je ne suis pas seul dans la pièce, donc je vais parfois parler de choses assez personnelles, de sentiments, en particulier si je me sens mal, si je sens que j'ai besoin d'un coup de main, je vais pouvoir l'écrire par mail parce que c'est maintenant, c'est tout de suite comme besoin, j'ai besoin de le dire maintenant, mais en général, je vais me donner le temps de l'écrire par courrier, qui est une écriture sur laquelle je prends plus le temps... C'est juste que le mail c'est un peu, on peut dire un peu télégraphique pour rester dans un même ordre d'idée, c'est-à-dire on dit quelque chose mais c'est pas très personnel et c'est pas très développé, on va pas faire un courrier très long sur un mail, parce qu'en plus c'est difficile à lire, c'est pénible à lire un courrier très long, donc ça va être plus des indications de : « Je me sens mal », « Je n'ai pas bien réussi, il faudrait que je me change les idées », alors que les mêmes sentiments vont être analysés et

développés dans une lettre s'il y a lieu. Ensuite, je sais qu'il va la recevoir quelques jours après, qu'il prendra son temps pour la lire, et qu'il me répondra quand il sera prêt à le faire. Les mails, dans le fond, ça part trop vite (dix-huit ans, origine favorisée).

Chacun cherche son *chat*

Les échanges par *chat* proposent un cas de figure particulier. Contrairement aux e-mails – et même aux SMS –, il s'agit d'échanges synchrones, plus proches du modèle de la conversation téléphonique. Mais, à la différence de cette dernière, les interactions ne se font pas forcément avec des personnes que l'on connaît. De plus, il existe deux grands types de *chat* : des *chats* sans sélection et des *chats* avec inscription préalable sur une liste d'entrée (type MSN Messenger<sup>clxxv</sup>, ICQ). Enfin, la plupart proposent une double formule avec des salons de discussion ouverts à l'ensemble des interlocuteurs qui sont sur le site et des salons privés où se font des échanges à deux auxquels ne peuvent pas avoir accès les autres *chatteurs*. La complexité de cette architecture a son importance : elle offre des modes d'interaction très différents (en public ou en privé), et surtout des formules de sociabilité qui n'ont pas grand-chose à voir les unes avec les autres puisque, dans un cas, il s'agit de correspondre avec des inconnus, dans l'autre, d'échanger avec des personnes préalablement identifiées. Plus intéressant encore, on constate une forte corrélation entre l'origine sociale des lycéens, leur mode d'utilisation du *chat* et les formes de sociabilité qu'ils y développent.

Le *chat* de base, celui qui défraie la chronique lorsqu'on évoque les dérives sur Internet, est le *chat* de drague avec des inconnus. Il a bien des points communs avec les messageries roses qui ont fait la fortune du Minitel dans les années 1980<sup>clxxvi</sup> : on y drague avec un vocabulaire très cru. Personne ne sait qui est qui puisque tout le monde signe d'un pseudo et l'affabulation est presque une règle dans les descriptions de soi (surtout physiques, mais

pas seulement). Bref, on y joue sur les identités. Tous les lycéens ou presque sont allés un jour ou l'autre faire un tour sur ce genre de *chat*. Les élèves de Boileau en sont parfois revenus horrifiés par l'obscénité du langage et condamnent ouvertement l'inanité de ces échanges où on ne cherche pas vraiment à communiquer avec les autres, mais à se mettre en avant en se faisant passer pour qui l'on n'est pas (« Ils sont grossiers » ; « C'est trop vulgaire » ; « Ce sont des bêtes » ; « Ça revient toujours à la fin au sexe, à la drague pure, c'est "Tu sucés", etc. » ; « Des fois, il y a des mecs qui sont finalement des filles et des filles qui sont finalement des mecs, c'est vraiment une perte de temps »). Les lycéens d'origine moins favorisée y trouvent nettement plus d'intérêt, voire de plaisir, même si ce type de pratique ne dure jamais pendant des années : le *chat* de drague constitue en fait une sorte de phase d'initiation dans les pratiques internautes (voir le déclin de la pratique en fonction de l'âge, Tableau 7). Un peu comme ce « moment radiophonique » que décrit Hervé Glevarec dans son travail sur l'écoute des émissions de libre parole par les quatorze-seize ans [clxxvii](#).

Tableau 7. Lycéens qui participent à des chats (en %)

	Ensemble	Origine favorisée	Origine moyenne	Origine populaire	15-17 ans	Plus de 18 ans
Jamais	41	51	39	30	38	52
Parfois	29,5	31	27	31	30	22
Souvent	18	8	22	27	20	16

Tableau 8. Lycéens qui correspondent par Internet avec des gens qu'ils n'ont jamais rencontrés (en %)

Ensemble	Origine favorisée	Origine moyenne	Origine populaire
37	26	41	49

Source : enquête lycée Pasquier, 2001-2002.

Ce *chat* « défouloir » mérite notre attention. À bien des égards, on peut le considérer comme une transposition dans l'univers d'Internet de certains modes d'interactions caractéristiques des classes ouvrières, et plus particulièrement de celles issues de l'immigration. Dans la lignée de l'ouvrage de William Labov sur le « parler ordinaire » dans les ghettos noirs américains [clxxviii](#), un certain nombre de recherches ont été effectuées en France sur le langage dans les cités ouvrières périurbaines. Le travail de David Lepoutre sur la cité des 4 000 à La Courneuve est sans doute le plus abouti sur cette question [clxxix](#). Il s'interroge sur le langage des rues dans son rapport d'opposition à la culture dominante (et scolaire), et cherche à mettre en lumière le rôle spécifique que joue la parole dans les relations sociales en vigueur au sein du groupe des pairs en montrant que les actes de langage sont à la base de rapports de force très virulents et très marqués entre adolescents :

Maîtriser le verlan, posséder l'argot, connaître les « finesses » du langage obscène et des gros mots, parler haut et fort et se faire entendre en toutes circonstances, pouvoir s'exprimer rapidement et de façon percutante, tout cela est nécessaire pour être intégré au groupe des pairs. [...] Dans le contexte de la culture des rues, le langage est d'abord conçu et pratiqué comme une performance. Tout acte de parole est mise

en spectacle de soi-même, exposition au jugement des pairs et participation à une sorte de lutte sociale<sup>clxxx</sup>.

La culture des rues dans son ensemble adore les mots « sales », les « gros mots », le langage du sexe, de la scatologie et de l'ordure. La grossièreté et l'obscénité prennent place aussi bien dans les énoncés narratifs que dans les différents échanges verbaux rituels (vannes, insultes, apostrophes, remerciements, saluts), et aussi bien dans les rapports conviviaux que dans les interactions conflictuelles<sup>clxxxi</sup>.

Plus encore, il montre aussi que la jeunesse masculine populaire a le culte du mensonge :

On ne ment pas seulement par intérêt ou pour se défendre, mais aussi pour mesurer sa puissance, son pouvoir, son ascendant sur les autres – y compris sur les dominants. Le personnage du beau parleur, le tchatteur ou encore le mytho tout à la fois fabulateur, conteur, menteur et manipulateur, qui manie la calembredaine et les facéties, est en général très apprécié pour son comique et reconnu pour son pouvoir au sein du groupe des pairs<sup>clxxxii</sup>.

Si on les considère comme une performance sociale, les échanges a priori brutaux et obscènes des *chats* de drague prennent alors une autre dimension. Ils reproduisent, dans un univers fondé sur l'anonymat, des modes d'échanges pratiqués au quotidien dans un monde où, au contraire, le degré de connaissance des uns et des autres est très élevé. En d'autres termes, ils élargissent le public du langage de la culture des rues. On voit bien pourquoi les lycéens d'origine populaire pratiquent volontiers et plus longtemps que les autres ce type de *chat*. C'est une rhétorique verbale qu'ils maîtrisent parfaitement bien, et le caractère affabulateur des déclarations ne les gêne

absolument pas. Ils disent participer souvent à ces *chats* en s'asseyant à deux ou trois autour du clavier, ce qui donne plus de piment aux « joutes oratoires ». On voit bien aussi pourquoi les lycéens de Boileau se sentent si mal à l'aise dans ces salons de discussion. Boris Seguin<sup>clxxxiii</sup> l'a bien montré : le langage de la cité est aussi incompréhensible pour les non-initiés que le sont les *smileys* ou les abréviations phonétiques<sup>clxxxiv</sup> (certains *chats* combinent d'ailleurs ces deux formes de codage). Et la pratique des vanes et de l'insulte, qui est une forme ritualisée de la gestion des rapports de force dans la culture des rues, est vécue sur le mode de l'injure gratuite et violente dans leur milieu social. Il reste le cas des enfants des classes moyennes. Même s'ils ne les pratiquent généralement pas pendant très longtemps, ils disent avoir éprouvé un certain amusement à participer à ces *chats*. Si l'on en croit les observations de Céline Metton sur des préadolescentes adeptes du *chat*<sup>clxxxv</sup> et certains propos de lycéens recueillis dans cette enquête, il s'y joue un plaisir de transgression sociale à lire et même à écrire des expressions ou des mots qui ne sont pas employés dans son entourage direct, ou à s'affubler de personnalités d'emprunt pour voir jusqu'où peut marcher le travestissement. En quelque sorte, le langage du *chat* fascine autant que le langage du rap parce qu'il bouleverse des catégories morales et des codes sociaux<sup>clxxxvi</sup>. Christian Bachmann et Luc Basier n'ont pas tort de considérer que « la proximité, réelle ou supposée, constatée ou fantasmée, de la déviance colore le langage de ceux que cette déviance fascine ou tout simplement intéresse<sup>clxxxvii</sup> ». David Lepoutre rapporte ainsi qu'alors qu'il reprenait les propos inhabituellement grossiers d'une « élève modèle de sa classe modèle », celle-ci lui rétorqua : « Pourquoi je pourrais pas parler verlan moi aussi ? »

Tous les *chats* de drague ne recourent pas au langage des cités. Il existe de nombreuses variantes de *chat* où le ton est plus modéré – certains serveurs proposent la présence de « modérateurs » censés mettre des limites aux

dérives sexuelles et au langage obscène en « kickant » les intervenants qui ne respectent pas les règles. Ces salons de discussion plus policés ne sont pas fréquentés pour les raisons évoquées plus haut, même si les jeux transgressifs restent importants : c'est la perspective d'une rencontre interindividuelle qui domine. Le *chat* permet de contourner un obstacle majeur pour les jeunes : la tyrannie des apparences. Il ne faut pas oublier que sur les lieux scolaires, les critères physiques ont une importance déterminante pour l'intégration sociale. Être trop petit ou trop grand, trop gros ou trop maigre, ne pas porter les bonnes marques de basket ou de blouson, avoir une coupe de cheveux démodée, un sac à dos qui fait trop penser à un cartable, un téléphone portable trop ancien... on n'imagine guère combien les jugements sur le physique sont sévères et rigides au collège et au lycée : aux critères de beauté « traditionnels » se greffent une multitude de codes vestimentaires et comportementaux qui ont un pouvoir de classement décisif – et qui, bien sûr, varient selon les milieux sociaux. Cette normativité physique semble être une réelle source de déstabilisation pour les lycéens interviewés, comme si elle bloquait toutes les autres formes d'expression de soi sur le lieu scolaire. Le *chat* offre donc une possibilité extraordinaire : c'est un lieu d'évacuation des apparences.

Encore faut-il y réussir son entrée. En soi, ce n'est pas une mince affaire : il faut parvenir à attirer l'attention sur soi dans des salons où sont parfois présents plusieurs dizaines d'interlocuteurs en même temps. Ce qui suppose déjà de choisir le bon pseudo. Sur les *chats* de drague, les pseudos évoquent la puissance sexuelle (*nanabomb*, *bandeurXL*) ; sur les *chats* de rencontre, ceux-ci constitueraient une erreur tactique. Il importe également d'éviter le pseudo trop banal (Caramail demande ainsi aux nouveaux utilisateurs d'éviter de prendre simplement leur prénom comme pseudo, car il existe probablement certainement déjà dans la liste des abonnés) ou trop descriptif (*Mimi169-cube* pour Michel, seize ans, habitant le 93), ce qui enlève du

mystère. Choisir son pseudo, c'est comme choisir sa marque de baskets : le ridicule peut tuer. Pour les lycéens interviewés, un bon pseudo est un pseudo original et drôle, qui dit quelque chose de soi. On observe ainsi beaucoup de références plus ou moins discrètes aux goûts musicaux, cinématographiques ou télévisuels. Comme le note Julia Velkovska, « la création d'un personnage électronique est un processus de production de singularités à partir d'un dispositif standardisé [...] qui formate la mise en scène de soi en proposant un certain nombre de catégories obligatoires (entre autres le pseudonyme) ou optionnelles (comme le tag ou le profil [clxxxviii](#)) à occuper [clxxxix](#) ».

Il faut aussi choisir son *chat*. Les lycéens qui souhaitent vraiment faire des rencontres vont volontiers dans les salons ciblés par classe d'âge et par zone géographique. Sinon, ce sont les premiers éléments sur lesquels ils vont se renseigner. Âge ? Sexe ? Ville ? Ce principe ASV est utilisé pour faire un écrémage des interlocuteurs. Il fait aussi partie des arguments contre la pratique du *chat* que mobilisent ses adversaires : « J'ai dû avoir ma période de six mois à faire du *chat* comme tout le monde, mais ça me déplaît parce que c'est un système vraiment impersonnel ; sur le *chat* on arrive, "Bonjour, quel est ton âge, ton sexe, ta ville ?" Déjà, je trouve que rien que pour ça, on pourrait s'arrêter ! Pour connaître quelqu'un, je ne sais pas, on pourrait dire : "Tu lis Balzac ? T'aimes les pralines glacées ?" Non, c'est : "Ton sexe, ta ville" » (garçon, dix-sept ans, origine favorisée).

Une fois l'échange entamé, les *chatteurs* suivent différentes étapes qui respectent une hiérarchie temporelle et empruntent des modes de communication successifs, dans lesquels on s'implique de plus en plus. À tout moment, on peut clore les échanges : « Si la personne, elle est pas sérieuse, au bout d'une demi-heure elle commence à faire n'importe quoi, à dire des trucs pénibles, on sait qu'elle est pas sérieuse. Il faut tester comme ça, et après, si elle envoie pas d'e-mail ou qu'elle appelle pas, ou qu'elle donne pas son numéro, là, forcément, on sait qu'elle est pas sérieuse, ça se sait très

rapidement. Il y a beaucoup d'échecs, quoi » (garçon, vingt ans, origine populaire). On ne s'étonnera guère de constater que les filles, plus souvent que les garçons, prennent la décision d'interrompre les échanges ou de les maintenir à un niveau précis. Malgré l'apparente nouveauté des *chats* et les grandes différences en matière de registre de langage – on y parle très crûment –, se maintiennent certains des scénarios, rituels et codes du *dating*. Le choix des interlocuteurs se fait beaucoup en fonction de leur localisation géographique déclarée : puisqu'on cherche à faire des rencontres, on cherche dans les environs, c'est logique. Une fois l'échange entamé, les questions relatives au physique surgissent presque immédiatement. Le « Comment t'es ? » est la version *chat* du « T'es où ? » du téléphone mobile.

Je voulais voir comment... ce que ça faisait de rencontrer du monde sur Internet. Ouais, c'est un trip. En fait, à chaque fois que j'y vais, je prends un nouveau pseudo, quoi. Je sais pas pourquoi. C'est un trip. Je prends un nom, puis je vise une certaine... Bon, par rapport à ce nom-là, ça vise plus ou moins une image, c'est un trip, quoi. Ensuite, je vois si je me fais aborder, ou j'entre dans des conversations à un moment. Sur des sujets qui sont balancés, si j'ai envie d'intervenir. Et puis si j'ai pas envie d'intervenir, je dis rien. Il y a des filles et tout, elles demandent « *Come on*, allez viens, comment t'es ? » ouais, une description physique, approximative. Ou une photo. Ben, en général, ce qu'on me demande ensuite c'est ce que je trippe, quoi, mes loisirs. Je parle du basket. Mais... Je mets rien, je mets aucun signe de caractère en avant. Je laisse la surprise, quoi ! Moi ensuite, j'analyse à peu près, enfin j'essaie de me faire une opinion de la personne avec qui je dialogue, puis voilà. Mais je dis rien de moi (garçon, dix-sept ans, origine moyenne).

Dans la plupart des cas, les échanges tournent court : l'interlocuteur est trop obscène ou il quitte le *chat* brutalement, l'échange est trop laborieux ou il pointe un manque d'affinités. En fait, bon nombre des filles qui *chattent* ne veulent pas aller plus loin : « On fait ça pour déconner, on s'invente une identité, ça dépend comment virent les discussions, des fois ça vire saoulant, alors là on dit qu'on a onze ans, comme ça on nous lâche tout de suite. Des fois, il y a des propositions et quand on refuse on se fait insulter, " salope", " espèce de pute". Ils veulent toujours des rencontres, mais moi je sais très bien que j'ai pas envie de les voir » (fille, dix-sept ans, origine populaire).

J'ai une amie, comme ça, depuis deux ans, elle discute avec quelqu'un sur Internet, elle veut pas le rencontrer, et pourtant tous les soirs pratiquement ils discutent ensemble, ils s'envoient des textos ou ils *chattent*. Ils se parlent jamais, aucun des deux veut rencontrer l'autre, mais c'est vrai que c'est plus facile de parler, enfin non, justement, pas de parler mais d'écrire, que de se rencontrer, chacun doit avoir peur d'être déçu par l'autre, et ils veulent peut-être pas casser ce qu'ils ont... On est timide de rencontrer l'autre (fille, dix-huit ans, origine favorisée).

Deuxième étape : l'échange des numéros de portable par e-mail – on ne donne jamais le numéro de fixe. Sans cette grande invention des adresses sans localisation postale que permettent les e-mails ou les portables, les *chats* inquiéteraient beaucoup de lycéens. L'échange des numéros est considéré comme un gage de sérieux dans l'engagement relationnel, c'est une étape très importante où l'on passe de l'échange en groupe à l'échange à deux, et d'une relation totalement désincarnée à une présence physique par la voix. Le passage au téléphone ne signifie pas qu'on renonce tout à fait à *chatter* avec le même interlocuteur : en général, les deux pratiques se maintiennent en parallèle. Les garçons semblent donner leur numéro plus rapidement et

facilement que les filles, qui craignent de possibles harcèlements téléphoniques<sup>cxc</sup> (« S'ils insistent trop, je me méfie, je donne pas. »). Mais les cas de figure sont variables. Certaines, par exemple, ne communiquent leur numéro qu'au bout de plusieurs jours, parfois même plusieurs semaines, d'échanges avec le même interlocuteur, quand elles sont sûres d'avoir envie d'aller plus loin (« Si ça fait deux semaines que tu connais la personne sur Internet, tu peux encore avoir un doute de passer ton numéro de téléphone, mais quand même il y a eu quelque chose de positif sur Internet par rapport à la personne. »). D'autres donnent leur numéro tout de suite et décident d'une éventuelle rencontre en fonction de la qualité de l'échange par téléphone (« C'est bizarre parce que les voix, on ne s'y attend pas toujours, et des fois, il y en a qui ont des voix bizarres. »). Ces conversations sont souvent longues, et la relation prend un tour plus intime à ce moment-là. Elles peuvent aussi devenir régulières : Samantha passe au moins une heure au téléphone tous les soirs avec un garçon qu'elle a rencontré sur un *chat* une semaine auparavant. Enfin, certaines relations qui sont passées du *chat* au téléphone en restent là sur le long terme : Anne entretient une relation téléphonique avec un garçon rencontré sur un *chat* depuis dix-huit mois, à raison d'au moins un appel par semaine. Elle ne souhaite pas particulièrement le rencontrer alors que, dit-elle, « il sait tout de moi. De tous mes amis, c'est la personne qui me connaît le mieux ». Comme le rappelle Julia Velkovska, les relations électroniques jouent sans cesse sur ce double registre de la familiarité et de la distance, de l'intimité et de l'anonymat<sup>cxc</sup><sup>ci</sup>.

Enfin, vient éventuellement une rencontre. Les filles préfèrent la fixer dans la journée et dans un lieu public très fréquenté, par exemple une gare. Et elles s'y rendent rarement seules – la meilleure amie joue le rôle d'acolyte clandestin. Parfois aussi, arrivées sur place, elles font sonner le portable du garçon avec lequel elles ont rendez-vous pour voir sa tête ou vérifier qu'il est

bien venu seul. Il n'est pas rare qu'elles rebroussent chemin à ce stade-là. La rencontre se passe régulièrement mal. « Déçu » est le mot qui revient le plus souvent dans la bouche de ceux qui sont allés jusque-là. Tout d'abord, d'encombrantes apparences refont surface. À l'instar des préadolescentes découvrant que derrière des pseudos flatteurs se cachent des garçons boutonneux et timides, les lycéens tombent de haut en rencontrant leurs interlocuteurs.

« Quand il se décrit, en fait, bon, tu t'imagines, mais quand tu vois la personne, c'est un peu différent. Tu ne croyais pas qu'il était comme ça. Moi, personnellement, je suis honnête, j'étais déçue, je le lui ai dit. Parler avec une personne sur l'Internet et le voir, c'est deux choses différentes. Ce n'est pas le même effet » (fille, dix-sept ans, origine populaire). « Ils sont restés deux mois sur les *chats* à se parler, à se raconter leur vie, ils se sont décrits, ils ont dit : "ouais tu es mon type de fille et moi aussi tu es mon type de garçon" et tout ça... Et puis le résultat quand ils se sont vus... Bah... Elle avait menti sur elle et lui avait menti sur lui, ça correspondait pas du tout, quoi, lui il était déçu, et puis elle aussi était complètement déçue. Après ils se sont jamais revus » (garçon, dix-huit ans, origine moyenne). « Une fois, elle a donné son numéro et elle est allée voir. Apparemment, il avait l'air sympa, tout ça, et elle y est allée. Et elle a été déçue, il était affreux ! Donc elle a pas recommencé. Bon, en général, on fait ça pour se défouler, pour se marrer, c'est pas pour rencontrer des garçons » (fille, seize ans, origine populaire). « Souvent, c'est la déception. Parce qu'en fait on croit que... La personne, elle écrit bien, tout ça, et puis après, quand on voit la personne en face, eh ben pfff » (fille, dix-sept ans, origine moyenne).

Anne n'a donc pas tort de redouter autant la rencontre avec cet ami de *chat* :

C'est un copain que j'ai rencontré sur Internet, donc je lui envoie assez souvent des mails, maintenant on se téléphone, cela arrive

régulièrement, on s'est jamais vus, en fait, c'est trop, c'est marrant, je pensais pas que ça pouvait arriver comme ça. Je l'ai rencontré sur un *chat*, il y a un an je crois, un peu plus d'un an, et donc on discutait d'abord par mail tous les jours, et puis après, comme je suis partie sur Paris, donc là, on a juste la semaine, enfin pas la semaine, mais le week-end, et on a décidé de s'envoyer un texto, et puis donc finalement on s'est appelés, et maintenant on se téléphone. Disons qu'au début on ne voulait pas s'envoyer nos photos pour ne pas être influencé par l'image de l'autre, finalement on l'a fait et je crois que ça n'a rien changé, je crois que je l'ai regardée une fois, la photo, et je l'ai mise dans la corbeille et je ne l'ai même plus regardée, et je ne sais plus vraiment, enfin je sais un peu à quoi il ressemble quand même, mais ça ne m'intéresse pas, quoi, ça ne compte pas ; et d'entendre sa voix ça m'a fait bizarre, mais c'était marrant, on rigolait bêtement, nerveusement, au téléphone, je m'en souviens la première fois, c'est trop marrant. Et là, il va peut-être venir en juillet une fois pour qu'on passe une journée ensemble, mais il habite à Lille. [Question : Qu'est-ce qui vous plaisait dans cette correspondance avec ce garçon, c'est ce qu'il écrivait ?] Il était drôle, je trouvais, assez spontané, et puis il écoutait, il était très attentif. Enfin, écouter... Il était très attentif, la moindre nuance que je mettais dans mes messages, il la sentait, et c'est rare que des gens le voient comme ça, donc on est devenus très proches, et en fait, à chaque fois, je l'appelle mon confident, et pour lui je suis sa confidente et on se dit tout, tout, alors qu'on ne s'est jamais vus ; ben, en fait, je me suis posé beaucoup de questions, déjà pour le téléphone, entendre sa voix, ça s'est bien passé finalement, et je crois que j'ai envie de le rencontrer, oui, mais je ne sais pas, là, passer une journée ensemble, là il faut voir, parce qu'il faudrait meubler toute la journée, discuter et faire des choses

intéressantes, mais je ne pense pas que je serai déçue, mais ce que je voudrais c'est pas le décevoir lui en fait (dix-huit ans, origine moyenne).

Les rencontres butent surtout sur des éléments physiques lorsqu'il s'agissait d'imaginer une véritable relation amoureuse au début. Les échecs sont considérables. Pourtant, une anecdote circule dans le lycée de la banlieue sud, rapportée par plusieurs interviewés : deux élèves de la même classe se sont mis à sortir ensemble après s'être parlés sur un *chat*. « Ils se parlaient pas du tout en classe, et puis, hop, un lundi, ils sont arrivés, ils sortaient ensemble, ça faisait un moment qu'ils discutaient le soir sur Internet, mais on n'avait rien vu venir parce que la journée ils se parlaient pas. » La relation a tenu quelque temps, et elle est citée comme un cas exceptionnel (elle l'est, en effet, puisque, s'étant vus au lycée, chacun savait à quoi s'en tenir sur le physique de l'autre). Une lycéenne raconte aussi qu'elle connaît une fille qui a rencontré son petit ami actuel sur un *chat* : « Ils se sont vus et c'était bien son type, il avait pas menti. » Une autre rapporte que dans les émissions de radio, de nombreux auditeurs disent avoir rencontré un partenaire sur Internet. Elle en conclut : « Ben donc ça doit être possible. » Ce petit stock d'histoires de relations réussies permet aux *chats* de drague d'exercer un certain attrait, en dépit des mauvaises expériences qu'on en tire souvent soi-même (les insultes, les mensonges, les face-à-face décevants). Ces *chats* ne fonctionnent pas comme lieux de rencontre amoureuse, mais on y croit quand même un peu.

C'est aussi lié au fait que ces *chats* sont pratiqués comme un jeu. On y va beaucoup pour s'amuser à lire les délires des autres (« entendre » serait un terme plus exact car la description des *chats* emploie le registre de l'oralité – « je lui dis, il me dit »). C'est sans doute pour cette raison qu'on pratique très souvent les *chats* de drague à deux – beaucoup plus rarement seul. À la fois pour se donner du courage (comme on emmène sa meilleure amie à une

rencontre avec un « gars d'Internet » pour se rassurer) et pour mieux s'amuser (« En général, je vais pas tout seul. On est tous les deux, on se relaie, et parfois j'ai envie de dire quelque chose et lui il me dit : "Non, non, ne dis pas ça." Et je lui dis : "Mais si, je vais dire ça." Donc parfois on rigole, celui qui a le clavier, c'est le patron. Donc il faut pas quitter la place » – garçon, dix-neuf ans, origine populaire). Inviter des amis à venir essayer les *chats* est une des premières choses que font les nouveaux connectés (« C'est vrai, maintenant qu'elle a Internet chez elle, j'en profite bien ! »). Les joueurs qui achètent une nouvelle console de jeux vidéo ou un nouveau jeu ne procèdent pas différemment. Ainsi, le petit frère de Marie a fait venir sa bande de copains à la maison quand ils ont eu Internet :

Ils sont allés sur un *chat* pour se marrer, d'abord il avait parlé avec une fille en tant que garçon, sans plus quoi, et après il était revenu en tant que fille, et là, elle lui avait raconté plein de choses, et puis il était revenu comme garçon et c'était passé, enfin il avait dit les choses qu'elle avait envie d'entendre, qu'il avait sues au cours de l'entretien juste d'avant, et ils étaient morts de rire, ils n'en pouvaient plus, et ils me disaient : « C'est une bonne technique de drague. » Et voilà, ils sont restés une bonne heure à *chatter* et la fille disait : « Oh, c'est génial tu me comprends », elle voyait rien, elle se posait pas du tout de questions, enfin elle n'a rien capté.

Pour l'ensemble des lycéens, le *chat* avec des inconnus correspond à une période relativement courte dans leurs pratiques d'Internet. Très rapidement, ils se lassent de ces salons trop peuplés et trop anarchiques. Très rapidement aussi, ils souhaitent avoir des échanges moins frivoles et moins liés à la séduction : « C'est un peu dépassé. Maintenant, quand on discute, c'est sérieux, on parle de religion, des fois on parle de la violence, des jeunes dans

les quartiers. C'est fini les : "Tu me donnes ton numéro de téléphone ?" ou : "Tu peux te décrire ?" Avant, on avait tendance à aller, plus vraiment pour se trouver un petit copain, quoi » (fille, vingt ans, origine populaire). Certains y retournent de temps à autre, un soir où ils s'ennuient ou lorsqu'ils sont avec des copains : mais ils ne jouent plus vraiment le jeu. Soit ils s'amusent à des travestissements d'âge et de sexe pour voir ce que cela donne, soit ils se contentent de regarder sans participer : « Bon, des fois, j'y vais juste pour m'amuser, pour voir ce qu'ils se disent, mais j'interviens pas, j'y vais pas vraiment », explique un lycéen qui a pratiqué ces *chats* intensément deux ans plus tôt.

#### Petites sessions de rattrapage interactionnel

L'autre grand type de salon de discussion réunit des interlocuteurs qui se connaissent, même s'ils signent leurs messages d'un pseudo. Il emprunte le principe d'une parole synchrone en groupe au format du *chat*, celui d'un échange écrit entre des personnes identifiées au mail. C'est donc un lieu de parole hybride. Mais les échanges qui s'y pratiquent et le sens qui leur est donné par les participants montrent qu'il s'agit d'un lieu d'expression tout à fait particulier, qui ne se réduit à aucun des côtés de cette double filiation. Tout d'abord, ce n'est pas un *chat* ludique : si le langage est souvent phonétique, il n'est jamais ordurier. Il n'a pas non plus pour but de connaître de nouvelles personnes – même si cela se produit –, il repose sur un schéma de parole collective : ce qui est écrit peut être lu par d'autres que le destinataire avec lequel on est en train de dialoguer ; comme sur tous les *chats*, il existe toutefois une possibilité de passer dans un salon de discussion privé. En outre, ce type de discussion emprunte au mail son caractère sérieux : on ne cherche pas à raconter n'importe quoi sur soi, mais au contraire à dire des choses vraies, voire à dire ici ce qu'on ne peut pas dire ailleurs. Ces *chats* semblent avoir la vie plus longue. Il faut dire aussi qu'ils ne

visent pas à rencontrer des inconnus – de visu ou à distance –, mais bien au contraire à renforcer des liens déjà existants en les inscrivant dans un nouveau moment de la parole de groupe, différent du contexte de la vie réelle.

Ce genre de discussion fonctionne selon un principe de sociabilité élective : on se retrouve entre soi, un peu comme dans une soirée. On connaît les invités et personne n'est censé entrer sans invitation. On ne mélange pas la famille et les amis, les adultes et les jeunes. C'est une sociabilité entre pairs inscrite dans des réseaux amicaux plus larges : ce type de *chat* opère comme la découpe d'un noyau où les rapports sont plus familiers, plus intimes, plus denses. Enfin, sur ces *chats* on vient seul pour rencontrer d'autres individus qui sont seuls eux aussi : le couple n'y a pas sa place, il est même menacé par ces zones d'intimité émotionnelle concurrentes.

Le *chat* entre intimes a ceci de particulier qu'il associe un réseau aux contours délimités sur la base d'échanges possibles mais non contraints. C'est un réseau « à activer » : on ne sait pas avant qui sera présent ni pour combien de temps. En ce sens, il se distingue de la plupart des formes ordinaires d'interaction, sauf peut-être de celles qui se déroulent dans le cadre de lieux publics susceptibles d'être fréquentés avec régularité par certaines personnes, comme les cafés. Il diffère aussi du principe du rendez-vous sur un *chat*, que pratiquent certains lycéens avec des personnes avec lesquelles ils ont déjà eu des échanges à distance : celui-ci permet des rencontres à deux ou plus dans un lieu fréquenté par d'autres participants qui ne constituent pas un groupe social formalisé. Ce dernier type de *chat* sur rendez-vous constitue en fait une sorte de version « appauvrie » du *chat* sur liste d'entrée : on y pratique un échange programmé entre des interlocuteurs bien identifiés – et qu'on connaît –, mais dans un contexte interactionnel qui reste fondamentalement non maîtrisable du fait de la présence de participants

anonymes. La plupart des lycéens sont condamnés à cette formule, faute de pouvoir en trouver une meilleure.

En effet, la pratique des *chats* sur liste semble être beaucoup plus souvent le fait des lycéens d'origine favorisée<sup>cxcii</sup>. On peut y voir un certain nombre de raisons techniques et sociales : il faut des connexions illimitées – ou du moins des forfaits avec beaucoup d'heures – pour que ce type de *chat* fonctionne vraiment comme il le doit, et il faut aussi avoir un entourage très largement connecté à domicile. Actuellement, ces conditions ne se trouvent généralement réunies que dans des familles relativement favorisées.

Le désir de *chatter* entre soi répond à la volonté de rester entre semblables. Bien sûr, pour les lycéens, le semblable ne se définit pas par la naissance : il se définit plutôt par une classe d'âge, des affinités culturelles, un mode de vie. L'important, en fait, est de créer un lieu où les participants ont des perspectives comparables sur la nature et le sens de leurs échanges. Ces *chats* ont donc des origines diverses. Les assidus d'une discothèque techno de la banlieue sud ont leur *chat*, où ils se retrouvent après les soirées du samedi. Les élèves d'une classe préparatoire et ceux d'une classe de BTS du lycée de la banlieue sud ont créé les leurs, sur lesquels ils se « lâchent » le soir après le lycée. Des amitiés nouées dans le cadre des vacances se poursuivent sur une même adresse ICQ. Des fans de jeux de rôles ou de mangas recrutent sur des forums des participants à leurs listes de personnes favorites pour être certains de discuter entre experts de même niveau, etc.

Quel que soit le cas de figure, le *chat* fondé sur des liens sociaux antérieurs est une forme d'échange qui recueille une forte adhésion chez les lycéens, et ce pour une raison bien précise : il permet de donner aux échanges une liberté qu'ils n'ont pas toujours dans le face-à-face. On est donc très loin des *chats* avec des inconnus où il s'agit de percer le secret des personnes, de soulever l'anonymat par étapes successives. Il s'agit, dans ce cas, d'un travail sur des

personnes « en groupe » prises en dehors de leur contexte d'interaction routinier. En somme, une session de rattrapage interactionnel.

L'exemple des *chats* entre élèves d'une même classe est symptomatique. On pourrait l'analyser comme un jeu entre deux pressions sociales successives : celle du contexte scolaire dans la journée, celle de la vie familiale le soir. Cette dernière s'explique facilement : les lycéens sont rentrés chez eux, la soirée s'annonce longue face à leurs parents. Vincent, qui a une connexion ADSL, le formule très bien :

J'ai pas les mêmes centres d'intérêt que mes parents, et comme ils sont à la maison, bon... On parle pas souvent ensemble, alors je parle avec mes amis sur le *chat*, après 21 heures, on se retrouve sur le *chat* avec ceux de la classe, on finit la soirée ensemble. Internet, normalement, c'est fixe, on est chez soi, on n'a pas d'autre moyen de communiquer avec l'extérieur, surtout si on est seulement avec ses parents. Le portable, c'est plus dans la journée, mais c'est vrai que ça coupe plus des autres, parce qu'il va sonner quand je suis avec quelqu'un, ou alors je vais aller écouter mes messages au lieu de parler avec les gens du lycée, c'est vrai, on s'isole plus. Et puis, on peut pas avoir de discussions simultanées au téléphone, Internet c'est mieux pour ça, on peut être à plusieurs (garçon, dix-huit ans, origine moyenne).

Ces propos révèlent un phénomène très intéressant : le *chat* offre une nouvelle scène pour la parole en groupe. Vincent pourrait tromper l'ennui familial en appelant quelques amis, mais son choix se porte de préférence sur une zone de dialogue collectif avec des personnes qu'il a côtoyées toute la journée. Il n'est pas du tout le seul dans ce cas. Victor passe une heure tous les soirs avec ceux de sa classe : « C'est une échappatoire, en fait, quand j'en peux plus de travailler à la maison. D'abord, je regarde mes messages et je

réponds si j'en ai, et puis après je vais sur le *chat* sur MSN voir qui est là, s'il y a du monde en ligne, là c'est tout et n'importe quoi, ça peut aller des conneries aux petits secrets, aux ragots, enfin c'est vraiment très large, il y a aussi des conversations sérieuses, c'est pas fréquent mais ça arrive » (dix-sept ans, origine moyenne). Coralie, qui est dans la même classe mais dont le forfait comporte trop peu d'heures pour participer régulièrement au *chat*, s'étonne de la différence des échanges au lycée et sur le *chat* : « Il y a des gens de la classe, ils discutent pas ensemble dans la journée, et le soir ils discutent entre eux, je trouve ça vraiment curieux, alors que dans la journée ils se parlent pas. » Peut-être n'a-t-elle pas compris, faute de le pratiquer elle-même, ce qu'explique ce lycéen de dix-huit ans :

Je préfère parler avec les gens que je connais. Je pense que c'est plus... on est plus direct. Par exemple, il y a des choses qu'on n'oserait pas dire aux gens comme ça, en face... Et, en fait, par l'Internet, on parle mais on écrit, donc on ose plus... je pense. Moi, personnellement, j'ose plus dire des choses que je ne dirais pas en face ou au téléphone. Il y en a qui sont souvent là. Donc je sais que, après manger, ils y vont, donc j'y vais en même temps. On se réunit à partir de 21 heures, personne n'arrive avant. Parfois je donne rendez-vous à des amis, un petit texto, pour leur dire : « Je suis sur l'Internet, tu peux venir... » On est un groupe et puis on se parle entre nous, quoi. Cela va de tout à n'importe quoi. Par exemple, si on prépare une soirée, on va parler, si on fait quelque chose, on se donne un rendez-vous. Et puis, parfois, c'est des conseils... Enfin, je sais que j'ai des copains qui n'oseraient pas... En fait, on est un groupe et il n'oserait pas me parler alors qu'il y a le groupe, et par l'Internet il peut me parler sans que les autres le sachent, par exemple. Et, en fait, bah il parle des choses intimes que lui n'oserait pas parler...

On peut se parler en privé. Comme ça, je peux parler au groupe et à lui en privé en même temps, quoi (garçon, origine moyenne).

En effet, ce sont surtout les garçons qui se comportent différemment sur les *chats*, comme s'ils trouvaient là un lieu où le dévoilement de soi est possible sans craindre la risée du groupe, souvent fatale sur le lieu scolaire. Les préadolescents interviewés par Céline Metton racontent exactement la même chose : sur les *chats*, la parole masculine se libère, les collégiens qui marchent en bandes et construisent leur identité sexuée sur la démonstration des valeurs de virilité – les bagarres, la violence verbale, le dénigrement de la sentimentalité – se métamorphosent sur les *chats* et acceptent soudain d'entrer dans le jeu de la confiance. Au lycée, si la tension entre les sexes est certainement moins forte qu'au collège, elle n'a pas disparu : des couples se forment, néanmoins les lois des groupes codifient encore strictement les modalités des interactions. En témoigne ce lycéen :

Ma copine, je l'ai connue sur le *chat*. Enfin, on se connaissait au lycée, mais on n'avait jamais parlé. Elle s'est renseignée sur moi, parce qu'elle tapait pas mal sur Internet, et donc elle savait que j'étais sur ce *chat* et elle y est rentrée, elle s'est mise dedans. Elle m'a proposé que je l'ajoute à ma liste et on a commencé à parler ensemble. Et, au bout d'une semaine, on est sortis ensemble. En fait, Internet ça m'a servi, parce que je suis vachement timide dans la vie réelle. Sur le *chat*, j'ai pu lui parler comme j'avais vraiment envie, sans avoir peur qu'elle se moque, ça m'a complètement libéré, ça m'a vraiment changé, ça m'a ouvert quoi. Même avec mes copains, c'est différent, on se lâche complètement, on fait des blagues, on se dit des trucs (dix-huit ans, origine moyenne).

L'histoire de Morgane, qui fonctionne sur liste par Yahoo Messenger, montre que l'existence de ces « clubs » où règne une plus grande fluidité de la parole entre les sexes est souvent difficile à concilier avec la relation de couple. Morgane a un petit ami qui n'a pas Internet chez lui, il sait qu'elle aime les *chats* et est jaloux de ces relations sur lesquelles il n'a aucune prise. Prudente, elle lui a raconté qu'elle ne *chattait* que rarement, alors que depuis des mois elle entretient des relations platoniques – mais très suivies – avec huit garçons qui figurent sur sa liste :

Paul... je *chatte* bien avec lui, je le trouve sympathique, je l'ai mis sur la liste d'amis. Et, par exemple, je vais sur le *chat* le lendemain... Il me signale : « Votre ami Paul est connecté. » Grâce à Yahoo Messenger, tu peux parler avec lui sans être dans le *chat*. Parce que dans le *chat* si tu parles avec un, il y a deux personnes qui vont essayer de te parler, là tu n'es pas obligé d'aller sur le *chat*. J'ai huit personnes sur ma liste d'amis de Yahoo. Mais je préfère parler avec un seul à la fois, parce que parler avec huit, on peut dire moins de choses en fait, alors je me mets en statut occupé quand je parle avec un, et les autres, ils peuvent toujours m'envoyer quelque chose. Ce sont que des garçons en fait, les huit. [Question : Et ton petit copain, comme il n'a pas Internet, il n'est pas là ?] Ah ! non, il n'est pas là. Il savait que j'avais un ami sur Yahoo, sur le fait que j'étais avec un, bon... il était jaloux, même s'il ne montrait pas... Mais huit, il serait furieux. Il ne sait pas que j'ai huit amis avec qui j'aime bien parler. [Question : Toi aussi, peut-être, si tu savais que lui avait huit copines...] Honnêtement, j'aurais du mal à accepter. J'aurais du mal à accepter mais... je pourrai rien dire pour le principe. C'est-à-dire que vu que moi, j'ai huit donc lui il ne pourrait pas s'empêcher d'avoir huit. S'il faisait ça je ne serais pas étonnée. Ah ! honnêtement tout le monde est

jaloux même si parfois il y en a qui disent : « Moi, je ne suis pas jaloux. »  
(dix-huit ans, origine moyenne).

Le petit ami de Sabrina, une autre *chatteuse* sur liste, lui a fait comprendre qu'il y allait de leur relation. Comme on fait jurer fidélité, il lui a fait promettre de ne pas y retourner (« Il m'a fait comprendre : "Toi je ne vais pas du tout aimer t'y voir sur ces trucs", je lui ai dit d'accord. »). Mais comme elle le confie : « Bon, j'y vais un peu quand même. » La petite amie de Quentin explique que depuis qu'ils sortent ensemble, ils ont tous deux arrêté les *chats* : « C'est plus respectueux. » Et Anne, qui a noué une relation très intime avec un *chateur* de province qu'elle n'a encore jamais rencontré, s'étonne elle-même : « Vraiment, ça peut paraître bête, mais Nick, le garçon que j'ai rencontré sur Internet, il m'a demandé si j'étais retournée sur des *chats* depuis qu'on se connaissait, et il m'a dit que lui, plus jamais, et du coup je me suis dit que depuis que je l'avais rencontré, je n'avais plus besoin d'aller *chatter* comme ça en direct » (dix-huit ans, origine moyenne).

Les *chats* où les listes de favoris sont fondées sur une affinité thématique posent évidemment moins de problèmes de concurrence affective. Ce qui soude le groupe, que ce soit le bateau, les mangas ou les jeux vidéo – les sujets sont très variés –, est toujours en arrière-plan des échanges, même quand ces derniers partent dans d'autres directions. On y joue donc moins le rattrapage d'interactions que l'évaluation des expertises dans le partage de connaissances. D'ailleurs, les participants aux listes se retrouvent aussi sur des forums – en groupe plus large – ou échangent par mails – dans le cadre d'une relation interpersonnelle. Les « pollueurs » sont les amateurs qui n'ont pas le niveau ; on crée ainsi un club sur liste pour les éviter. Ces listes rassemblent des gens qui se fréquentent dans la vie réelle et d'autres qui ne font qu'échanger à distance (c'est encore une différence avec les *chats*

d'élèves d'une même classe). Le cas de Florian, un passionné de jeux vidéo, illustre bien le fonctionnement de ces clubs de spécialistes où l'on alterne les échanges sur des forums et des *chats* :

On a fait une liste de personnes favorites avec qui on veut parler, une liste spéciale, les gens qui veulent s'inscrire sur notre liste, dans ces cas-là, il faut qu'ils aient un mot de passe de notre part, qu'on voie quand même que ce sont pas des pollueurs ; des gens qui s'amuse à marquer n'importe quoi, on les évince directement. Moi j'ai une liste, une vingtaine de personnes, sous des noms de *chat*, genre KCG, des noms comme ça, enfin n'importe quels noms, moi c'est FUN, tout le monde a son nom, son surnom, c'est impersonnel complètement, donc c'est génial ; c'est en plus de la communication normale, ce n'est pas parce que dans la vie je ne sais pas m'exprimer, alors je vais sur le Net, non je m'amuse bien dans la vie, je suis bien dans mes pompes et, en plus, je me défonce sur le Net. Ça se passe essentiellement sur ICQ. Il y en a que j'ai vus, par exemple l'informaticien de la liste banlieue X, ceux-là je les connais, puisqu'on fait des parties en réseau, connectés ensemble, au moins une fois par mois, il y en a déjà huit ; après, je vous dis, il y en a à peu près vingt-trois au total, donc cela fait environ quatorze qui sont en plus dessus, ça c'est des gens que je rencontre au fur et à mesure des discussions, soit sur un forum spécial – dans ce cas-là, je leur donne le nom et l'adresse de l'icq, comme ça on discute –, soit je choisis un nombre de personnes défini – dans ces cas-là, je discute avec uniquement ces personnes-là. Et les gens qui veulent me parler font « toc toc », soit je les prends dans mon forum, soit je ne les prends pas. On discute avec les gens, voir un peu leur avis, ce qu'ils sont, qu'est-ce qu'ils font, c'est un mode de communication qui est parfait, le fait que l'on puisse discuter ensemble. L'avantage aussi c'est qu'il n'y en a pas

qui peuvent prendre plus la parole que d'autres, tout le monde peut donner son avis en même temps, on sait exactement qui écrit quoi, le nom de la personne, presque l'heure à laquelle elle écrit ; si jamais le mec veut remplir sa page, pendant ce temps les autres gens sont en train de discuter, il y a vraiment... On parle de présidentielle... La minute d'écoute, bon ben là c'est pareil, on a tous le même temps pour pouvoir écrire, qu'on écrive beaucoup ou peu, ben, les gens sauront ce qu'on a écrit. On peut monter et descendre dans la discussion, ça s'écrit comme un livre, ça se déroule au fur et à mesure. On peut choisir même la couleur, tout de suite on se reconnaît (garçon, dix-sept ans, origine favorisée).

Les *chats* sélectifs sont donc animés par un rapport à la temporalité très différent. Sur les *chats* de drague – et, dans une moindre mesure, sur les *chats* de rencontre –, il faut aller très vite : il faut avoir un pseudo attractif pour espérer se faire aborder et savoir établir tout de suite un échange qui débouchera éventuellement sur une relation plus longue, par Internet, au téléphone ou en face à face. À chaque étape, il faut accrocher l'autre rapidement, c'est un type de *chat* où se mesurent les capacités de séduction dans des contextes successifs caractérisés par une forte part d'incertitude. Il n'y a pas pire humiliation que d'être « rusté », c'est-à-dire de n'intéresser personne. C'est le modèle de la boum : on vient pour s'amuser mais les enjeux ne sont pas anodins (« Est-ce que je plais ? »). Et, comme dans toutes les boums, certaines personnes se conduisent mal.

Sur les *chats* sur listes, le plaisir est, au contraire de « kicker », c'est-à-dire de refuser l'accès de quelqu'un au groupe, et les relations se jouent sur un temps long : elles se renforcent au fil des jours, soit parce qu'on y développe des échanges qui complètent ou améliorent ceux qui se déroulent dans la vie ordinaire, soit parce que se constitue petit à petit une sorte de groupe social

électif qui partage les mêmes centres d'intérêt et situe les échanges au même niveau d'expression. Ceux qui dérapent sont tout de suite exclus, mais c'est rare car la sélection s'est opérée en amont. C'est le modèle du « club » à l'anglaise, avec moins de formes imposées. Les lycéens pratiquent une sélection souple : viennent ceux qui peuvent comprendre cet être ensemble provisoire. Il faut se situer dedans ou dehors. On peut d'ailleurs être dedans tout en étant dehors, on peut être dans la liste sans y participer vraiment. L'important est d'avoir été choisi.

La chasse aux indésirables renforce les solidarités et le sentiment d'être entre soi. En même temps, la survie de ces groupes dépend de leur capacité à accueillir de nouveaux participants. Il faut pouvoir faire de nouvelles connaissances pour éviter que les échanges ne s'enlisent dans des routines. L'ouverture se fait par recommandation : un élève dit à un ami extérieur au lycée de venir se joindre à eux, un passionné de mangas recrute un participant à un forum qu'il a trouvé intéressant pour venir *chatter* sur un autre site... Il faut des garants et les nouveaux ne sont pas des inconnus. Cécile, qui se décrit comme une droguée des *chats* (« C'est comme la cigarette, une fois qu'on en fait, on ne peut plus s'arrêter. »), l'exprime bien :

C'est pas comme ça sur tous les salons, tous les sites de *chat*, sur le nôtre, il y a des présentations des personnes... Au début, on arrive... En général, on vient par une connaissance, on vient pas... En général, on connaît quelqu'un, sur ce salon, je connaissais quelqu'un, j'ai une copine qui *chattait* là-dessus, je suis venue, je me suis mise à *chatter*, je me suis bien entendue avec les gens, c'est un peu comme on accueille dans une famille, comme, par exemple, je me marie avec quelqu'un, on va venir l'accueillir, on va lui parler, on va essayer d'établir un contact ; Internet, on peut le considérer comme une famille (dix-sept ans, origine moyenne).

Les lycéens passent dès qu'ils le peuvent du premier modèle au second, des *chats* ouverts aux *chats* sur listes, car, très rapidement, ils se lassent des premiers – c'est aussi en grande partie lié aux moyens financiers des parents puisque les modes de connexion sont déterminants. À sa manière, la sociabilité sur Internet reproduit une tension majeure dans le mode de fonctionnement de la sociabilité juvénile qui oscille entre le désir d'élargir la bande des copains et la nécessité de resserrer les rangs autour des vrais amis (« J'ai beaucoup de potes, ouais, mais beaucoup d'amis, je sais pas ! »). Car il y a un coût psychologique à trop multiplier les contacts, et les lycéens ont parfois du mal à gérer la coexistence des réseaux amicaux qu'ils ont cumulés au fil des ans. Entre quinze et vingt ans, la pratique des *chats* ne cesse de décliner. Comme si l'idée d'échanger avec tous et n'importe qui avait trouvé ses limites. Dans le fond, c'est peut-être une des manières de signifier le passage vers l'âge adulte, où les relations avec les autres ne doivent plus être un jeu.

### Conclusion

Ces quelques moments d'enquête passés en compagnie de lycéens soulèvent plusieurs questions. Ils témoignent d'abord d'une mutation des mécanismes de légitimité culturelle. Sans entrer dans le débat sur les théories avancées par Pierre Bourdieu dans les années 1970<sup>cxci</sup>, le matériau recueilli ici semble contredire plusieurs affirmations sur lesquelles reposent ces travaux. La première est que les milieux favorisés ont la capacité de décider, d'imposer et de transmettre à leurs enfants des hiérarchies culturelles fondées sur un rapport étroit à des formes de culture consacrée inaccessibles aux autres milieux sociaux. La deuxième est que l'école est une instance de légitimation qui agit en renforcement, puisque les enseignants entretiennent une relation de connivence active avec les classements culturels imposés par les élites. La

troisième est que la société, en matière de culture, a le regard fixé vers le haut : ce sont les pratiques des classes supérieures dotées du meilleur capital culturel qui fixent l'aune à laquelle peut se mesurer le degré de privation qui caractérise les pratiques des autres milieux sociaux. Les théories de la légitimité proposent un schéma vertical qui fonctionne dans un sens bien précis.

Or que montre le cas des lycéens ? Tout d'abord que la transmission culturelle verticale dans les milieux favorisés n'est absolument pas automatique. Elle ne se maintient que dans des conditions particulières, au prix d'une ségrégation sociale par le haut, dans des établissements qui échappent au principe de la sectorisation et ont une certaine maîtrise du recrutement de leurs élèves. Une implantation géographique de centre-ville semble également jouer un rôle très important. Quand ces conditions ne sont pas réunies, les mécanismes de socialisation horizontale risquent de contrecarrer les mécanismes de socialisation verticale : autrement dit, la culture entre pairs peut « neutraliser » les acquis de la culture que les parents essaient de transmettre.

Force est de constater par ailleurs que l'école a perdu de sa capacité à agir comme instance de légitimation culturelle au profit de deux modes concurrents de construction des légitimités. D'une part, les médias, en particulier la télévision ou la radio, qui constituent pour les adolescents des ressources majeures pour maintenir le contact avec ceux qui produisent les codes, notamment dans le secteur musical – l'incidence des clips de rap sur les modes vestimentaires en constitue un bon exemple. D'autre part, la société des pairs, très importante car, nous l'avons vu, c'est dans le cadre d'interactions localisées que se fait, en grande partie, la cotation des valeurs culturelles pour les lycéens. Les enseignants sont tout à fait conscients de

cette transformation, très difficile à gérer. Non seulement la démocratisation scolaire s'est effectuée sur la toile de fond d'un déclin du modèle de l'homme cultivé – qui était l'un des fondements importants de l'école républicaine –, mais elle s'est accompagnée d'une vulgate pédagogique tendant à privilégier la culture de l'authenticité plutôt que d'imposer des normes d'apprentissage. Hélène Merlin dénonce cette dérive avec beaucoup de virulence dans un ouvrage où elle montre que les enseignants sont les premières victimes d'une idéologisation du débat sur les apprentissages scolaires du français. La nouvelle pédagogie assimile l'obligation d'apprendre les règles de la grammaire, de la syntaxe ou de l'orthographe à une imposition de pouvoir abusive<sup>cxciv</sup>. Il ne faut toutefois pas réduire les tensions sur le lieu scolaire à la question des apprentissages, si importante soit-elle. Le problème vient aussi du fait que l'école a de plus en plus de mal à définir un horizon normatif qui soit accepté par les élèves. Pour le dire autrement, la question de l'acquisition de l'orthographe est distincte de l'intériorisation en amont par un élève de la nécessité d'un tel apprentissage. Or, actuellement, cette dernière dimension ne va pas de soi, tout comme ne va pas de soi l'idée qu'il existe des hiérarchies littéraires : dans leur enquête sur la lecture au collège et au lycée, Christian Baudelot, Marie Cartier et Christine Detrez constatent que les élèves abordent la littérature en ayant une très faible perception des frontières entre les genres et les œuvres ; en outre, ils notent que les élèves ne reconnaissent pas au livre un statut d'autonomie qui le placerait dans une autre catégorie que ses versions audiovisuelles<sup>cxcv</sup>. Ils montrent aussi que les enseignants de français sont amenés à faire de très nombreuses concessions face à la transformation du profil culturel de leurs élèves : donner en lecture des livres ni trop difficiles ni trop épais, inscrire des romans policiers ou de science-fiction dans les lectures obligatoires, recommander le visionnage d'adaptations télévisuelles ou cinématographiques qui pourraient donner ensuite envie de retourner à l'œuvre écrite, etc. On ne le souligne sans doute

pas assez, la crise actuelle de l'école ne se résume pas à la difficulté à gérer des niveaux scolaires plus disparates que par le passé ; elle prend également racine dans l'étrangeté que revêt aux yeux de beaucoup d'élèves l'univers de la culture humaniste. Rien d'étonnant, du coup, à ce que la culture scientifique soit devenue un pôle privilégié dans le cursus scolaire. Elle est moins soumise à cette tension.

Enfin, chez les lycéens, la culture dominante n'est pas la culture de la classe dominante mais la culture populaire. Comment expliquer ce renversement des hiérarchies culturelles ? On peut avancer deux hypothèses. Tout d'abord, les produits de la culture de masse sont des formes culturelles à cycle court et à fort renouvellement – par opposition aux produits de la culture consacrée, qui jouent sur le temps long. À ce titre, ils sont bien adaptés au principe d'autonomie culturelle qui caractérise les jeunes générations actuelles. Ils sont là, à un moment donné, pour peu de temps : leur appropriation par une classe d'âge permet à la fois de renforcer les solidarités générationnelles et de marquer les différences avec les autres générations. C'est donc également une manière de réaffirmer l'opposition entre générations dans un contexte où le conflit de générations a fortement perdu de son intensité. Le développement d'un code de langage adolescent particulier dans les textos ou les *chats* va dans ce sens. On peut donc considérer que le phénomène de recentrage sur la culture populaire est lié à des phénomènes sociaux plus larges touchant aux transformations des relations dans la cellule familiale. Il illustre bien en tout cas le fait que la cartographie des cultures communes s'élabore aujourd'hui moins sur la base d'un découpage par l'origine sociale que par l'âge ou le sexe.

L'héroïsation de tout ce qui touche aux cultures populaires a probablement aussi à voir avec les ressources qu'elles offrent en terme de stylisation. Ce n'est pas un hasard si les musiques d'origine ethnique, comme le rap, suscitent le travail de présentation de soi le plus actif. Dès le début, ces

musiques ont été intimement associées à des signes d'appartenance extérieurs, des coupes de cheveux, des vêtements, des sports, une appropriation particulière de l'espace urbain et du langage. Elles offrent un « style » qui manifeste plus profondément une certaine vision de la société et des rapports de classe ou de génération. Leur popularité dans la société juvénile n'a rien d'étonnant – les modèles sociaux en kit sont bien commodes à cet âge où la personnalité se transforme – ni même de très nouveau, comme le montrent les travaux sur les sous-cultures de l'après-guerre. En revanche, la rapidité avec laquelle elles se diffusent socialement, grâce aux médias notamment, constitue un phénomène hautement intéressant. Ces musiques « stylées » ont un impact dans des lieux sociaux très éloignés de leur espace de création initial, les ghettos périurbains. Il ne s'agit pas du tout uniquement d'une diffusion de la musique elle-même, mais bel et bien aussi de la diffusion d'un certain nombre d'éléments du style qui lui est associé. Ce qui laisserait penser que cette référence aux produits de la culture populaire, y compris chez des jeunes issus de milieux favorisés, est le symptôme d'un phénomène culturel plus large : l'univers des pratiques de « scène » est plus valorisé que celui des pratiques de « coulisses ». Les jeunes recherchent des produits culturels à fort pouvoir de manifestation des appartenances.

Cette dissociation entre ce qu'on peut exprimer de soi dans la sphère de l'intimité et sur la scène sociale soulève d'autres interrogations. Le débat sur l'individualisme pose parfois problème. Tout d'abord sur le constat lui-même. Beaucoup de travaux, à commencer par ceux d'Anthony Giddens, considèrent la montée de l'individualisation dans les sociétés postindustrielles comme un phénomène général, socialement – et en partie sexuellement – indifférencié. Or une lecture attentive de la littérature existante sur les modes de vie des classes populaires [cx cvi](#), et tout particulièrement des enquêtes menées dans

les cités périurbaines où domine la population immigrée<sup>cxcvii</sup>, montre toute la distance qui sépare ces univers sociaux – marqués par de faibles possibilités d'expression de l'individu face aux solidarités des groupes – de celui des classes moyennes ou supérieures – où la culture psychologique d'encouragement au développement authentique de soi est largement répandue. Stéphane Beaud en donne une belle démonstration en montrant pourquoi de jeunes bacheliers issus de l'univers des cités ne parviennent pas à poursuivre des études supérieures faute de parvenir à maîtriser les codes de l'individu sujet qui dominant à l'université<sup>cxcviii</sup>. Ce phénomène a également été observé avec les lycéens dans le domaine des pratiques culturelles et de communication : ceux qui sont d'origine populaire doivent gérer un héritage social plus proche du pôle solidarité/contrainte que du pôle liens électifs/expression de soi.

De plus, il semble que l'opposition entre les sociologues qui prônent les mérites de la montée de l'individualisation – au nom du fait qu'elle ouvre de nouveaux espaces d'autonomie et permet aux liens de se développer plus librement (Anthony Giddens, François de Singly, Jean-Claude Kaufmann, par exemple) – et ceux qui, au contraire, insistent plutôt sur les effets néfastes de l'injonction à l'authenticité – comme tyrannie porteuse de pathologies narcissiques et de tensions liées à l'obligation de performance (Richard Sennett, Christopher Lasch, Alain Ehrenberg) – n'épuise pas vraiment la complexité des options<sup>cxcix</sup>. Le cas des lycéens dessine une alternative. La culture de l'authenticité est valorisée sur certaines scènes sociales : en famille – avec plus ou moins d'encouragement parental selon les milieux sociaux –, avec les amis vraiment intimes – mais surtout pour les filles – et, de manière plus ou moins codifiée et ludique, sur la scène des interactions à distance. Sur une autre scène sociale, au contraire, les pressions au conformisme s'exercent de façon très forte : celle des relations fondées sur des liens faibles à l'école. Les enseignants sont les premiers à s'étonner de cette

situation. On a supprimé l'uniforme en classe ; mais les jeunes se sont, entre eux, donné de nouvelles consignes vestimentaires, parfaitement rigides. La ségrégation des sexes a été abolie ; mais dans la vie scolaire de tous les jours, les échanges entre garçons et filles sont soumis au contrôle constant des groupes. L'école se montre moins exigeante sur le maniement du français ; mais la maîtrise de certains codes du langage adolescent est une condition nécessaire pour participer aux interactions autour de soi. Si on ne se comporte pas comme les autres, la sanction n'est pas d'être viré du bahut, mais de ne pas avoir d'amis, ce qui peut être pire à cet âge.

Existe-t-il un lien entre l'assouplissement de l'autorité adulte et le durcissement des consignes au sein du groupe des pairs ? On est tenté de répondre par l'affirmative, comme le faisait Hannah Arendt lorsqu'elle dénonçait la « tyrannie de la majorité » dans les régimes de gouvernement juvénile. On peut difficilement imaginer qu'il n'y ait aucune relation entre le fait que les parents transmettent moins de consignes de vie et le développement d'une culture générationnelle qui manifeste une forte intolérance aux différences individuelles. Peut-être tout simplement parce qu'il est bien difficile de parvenir à être soi sans repères forts autour de soi. Quand la famille envoie des messages moins clairs ou moins contraignants, l'entourage ou les médias en viennent à jouer le rôle de substituts fonctionnels.

Enfin, la question du clivage entre les sexes mérite d'être approfondie. Dans l'univers culturel des jeunes, les barrières sociales sont moins importantes qu'avant dans la mesure même où la relation à la culture consacrée s'est distendue, y compris chez les jeunes les plus favorisés. Leur culture est fondée sur des produits liés aux industries culturelles dont l'accès est très démocratique. Mais tout se passe comme si de nouveaux clivages s'étaient reconstitués autour de la variable du sexe, avec une certaine radicalisation

des univers culturels féminin et masculin. Les différences sont très importantes, qu'il s'agisse des choix culturels ou des manières de manifester des passions particulières. Les garçons parviennent mieux que les filles à imposer leurs hiérarchies culturelles ou à organiser des réseaux de pratiques stables et organisés. Ils ont réussi à légitimer leur mode d'approche de la culture : le rejet des produits les plus commerciaux devient une stratégie culturelle distinctive masculine, et les pratiques de culte associées au pôle féminin sont l'objet d'un fort discrédit. Il existe un modèle masculin qui tient le devant de la scène, obligeant les filles à intérioriser la moindre valeur sociale de leurs goûts. Le lien que les lycéennes maintiennent avec l'univers sentimental, sous toutes ses formes – télévision, musique, lecture ou écriture –, est, par exemple, refoulé vers les scènes sociales intimes.

En même temps, on peut se demander jusqu'à quel point cette domination des garçons est effective. Les filles apparaissent être moins soumises à la pression des groupes, ne serait-ce que parce qu'elles ont peu d'activités ou de pratiques mobilisant de larges collectifs. Leur plus grand repli sur la cellule familiale est aussi, de ce point de vue, un avantage plutôt qu'un handicap : l'expression de la subjectivité est plus encouragée en famille que dans la société des pairs. D'autre part, le fonctionnement de l'univers relationnel féminin valorise le dévoilement de l'intériorité, et le favorise sous toutes ses formes – en présence ou à distance – et sur tous les supports possibles, anciens – les lettres et le téléphone – ou nouveaux – Internet. Or nous l'avons vu, l'univers des communications à distance est bien souvent un univers plus libre que celui des interactions en face à face. Un certain nombre de garçons disent utiliser cette seconde scène sociale, surtout les écrits électroniques, pour opérer des présentations d'eux-mêmes plus indépendantes des formatages collectifs et améliorer leurs échanges avec le sexe opposé. Mais ils parviennent visiblement moins bien que les filles à en faire un registre de parole qui se situe dans la continuité des échanges en face à face. C'est une

parole à part, en décalage avec les impératifs de virilité que la société des garçons impose souvent de mettre en scène. À ce titre, elle est fragile.

## Annexes

Caractéristiques de l'échantillon de l'enquête par questionnaire (en effectifs)

<i>Origine sociale</i>	<i>Sexe</i>	<i>Âge</i>
Favorisée : 365.	Garçons : 443.	15-16 ans : 265.
Moyenne : 307.	Filles : 501.	17-18 ans : 521.
Défavorisée : 185.		19 ans et plus : 158.
Non réponse : 87.		

Caractéristiques des interviewés de l'enquête qualitative (en effectifs)

<i>Origine sociale</i>	<i>Sexe</i>	<i>Âge</i>
Favorisée : 28.	Garçon : 29.	15-16 ans : 9.
Moyenne : 19.	Fille : 36.	17-18 ans : 41.
Défavorisée : 18.		19 et plus : 15.

Quelques échanges à propos du rap sur Teemix.comcc

*Message d'origine de la discussion :*

« Les rappers je les comprends pas »

Envoyé par fairydust le 25 juin à 17 h 07

Attention, ce n'est que mon avis, n'hésitez pas à me contredire si vous avez des arguments.

Déjà, pour moi le rap (et rnb et tout ça) c'est pas de la musique. Aucune émotion, pas de sens, rien.

Et le style je trouve ça moche. En quoi c'est beau les joggings en nylon dans les chaussettes avec une casquette à carreau genre pépé, un sweat fluo et des chaines en or, sans oublier les baskets flash ????

En plus ils ont une démarche de vieux macho, le regard hargneux. Quand on les croise ils nous regardent de travers, du moins quand on échappe à « t'es bonne » ou « t'es charmante » avec un truc vicieux dans le regard.

Ils me font presque peur, je change de trottoir qd je les croise parce que j'aime pas qu'ils me parlent, ils se croient irrésistibles ou je sais pas quoi. Ils sont sans gêne avec les filles qu'ils croisent.

ATTENTION ce n'est en rien de l'intolérance, je donne mon point de vue, dites moi si je me trompe.

Les filles qui aiment les rappeurs, qu'est ce qui vous séduit en eux ?

Merci

**etoile**

*Réponses :*

« Je te comprend »

Envoyé par xululu le 21 juillet à 11 h 00

sur le fait de changer de trottoir...

je suis né dans une citée et pourtant j'écoute du rock depuis toute petite !

**etoile**

« Rappeur d'un autre temps »

Envoyé par hailly le 20 juillet à 20 h 32

tu parles de jogging en nylon de basket fluo...

c'était il y 10 ans je suis fan d'eminem et coté emotion crois moi y'en a dans ses chansons et puis il faut que les paroles collent a la musique c'est pas si facile bref pour moi les rapp et les rappuer sont de la musique et des musiciens a part entiere...

etoile

« Ah non j sui pa d'accord !! »

Envoyé par misspaname le 8 juillet à 16 h 50

pour ce ki est du style vestimentaire, si tu trouve sa moche, j peux pas te faire changer d'avis. mai moi perso, j trouve sa vraiment stylé, et pui souven les rappeur son vraiment bo goss et bien foutu !! bref, c mon avis !!

par contre la ou j suis vraiment pa d'acc, c lorske tu di ke leur musik na aucun sens !! sa se voi ke tu na jms ecouté VRAIMEN le texte d'une chanson !! le rap es l'une des musik les plu engagé, il denonce les travers de la societe !! il ne son pa la a murmurer des paroles niaisouille sur une melodi acidulé pr ado prépubere (comme bcp de chanteur (se) aujourd'hui) !! ce son vraiment eux ki ose se jeter a l'eau pr denoncer ce ki ne va pa !!

la suite de ton msg, j capte pa tres bien !! tu di ke kan tu les croise il te fon peur !! la j croi... ne parle plu du rapper au sens artistik mai des jeune des cité !! ne croi pa ke tt les jeune des cite son comme sa, genre « t bonne », il fon les gro dur mai en vrai en tete a tete ac une fille ils en mene pa large (c du vecu, g un ex ki habitai sarcelles !!)

voila donc j voulais te dire de ne pa mettre tt le monde ds le meme panier, ss pretexte ke les media diabolise les cité (drogue, tournente...)

etoile

« Ce ki me séduit en eux »

Envoyé par ladydia1 le 2 juillet à 10 h 41

Casi tt mes ex son de se style... je trouve vraiment stylé cette facon de s habillé et tu dis ke tu en a peur mais tu peu voir ke au fond tu trouve des gars avec 1 grand cœur mais comme partout y a aussi des gros bouffon voila

etoile

« Rap rnb »

Envoyé par ladydia1 le 2 juillet à 10 h 38

voui c du son car quand tu écoute déjà la majorité des paroles c'est des choses ki se passe tt les jours... ensuite sur du rnb tu bouge trop bien mieu ke sur du hardcore ou tu saute tt le temps... Sinon le style c chaquun son style personnellement je trouve cela vachement chou il faut aussi pas prendre en compte les tit con ki se croie rap paske y sont un pull royal mais y a des style trop chou bref J AIME TT SE KE Y A AVOIR AVEC SA

etoile

« Chut »

Envoyé par 06300 le 1<sup>er</sup> juillet à 16 h 22

si tu comprend pas lé rappeur pourquoi tu te casse la tete a parlé d'eux laisse les faire ce kils aiment c'est tout et t pa la pour crtiqué ce kil font

etoile

« Rap ça pue »

Envoyé par Solina92 le 29 juin à 10 h 23

je suis antiérement d'accort avec toi moi je préfère le hard et mettre les pantalons dans les chaussettes sa fait genre je par à la pêche plus leurs basket ou on direct des chaussons donc vive les skateurs et les gautiks abbat le rap.

etoile

« Solina »

Envoyé par ghezaiel le 9 juillet à 17 h 18

Tu es vraiment stupide tu prefere trouer tes jeans, ne pas te laver et etre crade tu n as vraiment rien compris. Les gothiques et les grunge ca pue. Comme toi ha ha ha

etoile

« Vive le rap »

Envoyé par 06300 le 1<sup>er</sup> juillet à 16 h 18

franchement vous critiqué le rap mais les rappeur ont plus de stile que les gotik et pour ton information c le rap ki abbat les skateur et les gotik

etoile

« J'écoute »

Envoyé par Rachel36tkd le 26 juin à 23 h 36

du rnb et du hip hop et je suis pas comme ca faut pas croire les gars c'est pareils pour moi ce que tu as décrit c'est des racailles et malgré que j'aime la meme musique qu'eux ils y en as certains quand je les voient j'ai envie de les baffer c'est vrai ils se prennent pour les nombrils du monde alors qu'ils sont moche comme des poux et puis il y en a certain qui se la raconte quand ils sont en groupe mais quand ils sont tous seuls ils font pas les malins je dirai meme ils ont les choquottes ; Mais je vous rassure il ne sont pas tous comme ca heureusement d'ailleurs et puis c'est pareil dans tous les styles il y a des bons et des mechants

etoile

« Chuis a 100 % »

Envoyé par parthenos le 25 juin à 19 h 53

ok avec toi !

style nul

vet nul on dirait qu'ils st en pyj

caractere : y en a bcp qui ne se prennent pas pour de la merd. et qui sont agressifs !

musique : aggressive, ke du Q ds la plupart des clips !

machos lourds

aucune tenue

et qd ils parlent c la symphonie des bouches d'egouts !

sinon ce n'est que mon avis !

ah oui point de vue feminité... 0/10

bas resille bask jogging casquette et les bijoux suspendus comme des guirlandes a un sapin de noel  
c un tue l'amour !

Les *smileys* et le jargon d'IRC

Les *smileys* (ou *emoticons*) sont des visages obtenus avec quelques caractères du clavier. Pour les déchiffrer, il suffit de pencher la tête vers la gauche*ccii*.

: - (Triste

: -) Content

: -O Crier

: -< Très triste

: -> Très heureux

[ : -) J'écoute mon baladeur

: -----} Mentir

: -)) Très heureux

: - ((Très triste

: #) Saoul

: '- (Pleurer

: \*) Baiser

: -C Pas content du tout

*Quelques acronymes anglais communs utilisés dans l'IRC*ccii**

lol = *laugh out loud* (mort de rire)

brb = *be right back* (je reviens tout de suite)

bbiaf = *be back in a flash* (je reviens dans un instant)

bbl = *be back later* (je reviens plus tard)  
np = *no problem* (pas de problème)  
imho = *in my humble opinion* (à mon humble avis)  
j/k = *just a joke* (c'était juste une blague)  
re = salut de nouveau  
wb = *welcome back* (= re)

## Bibliographie

- ADLER Patricia et Peter, « Dynamics of Inclusion and Exclusion in Preadolescent Cliques », *Social Psychology Quarterly*, vol. LVIII, n° 3, 1995.
- ALLARD Laurence, « *Express yourself !* Les pages perso. Entre légitimation technologique de l'individualisme expressif et authenticité réflexive *peer to peer* », *Réseaux*, vol. XXI, n° 117, 2003.
- ARENDT Hannah, *La Crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1986.
- BACHMANN Christian et BASIER Luc, « Le verlan : argot d'école ou langue des Keums ? », *Mots*, n° 8, mars 1984, p. 169-187.
- BAUDELLOT Christian, CARTIER Marie et DETREZ Christine, *Et pourtant ils lisent...*, Paris, Éditions du Seuil, 1999.
- BEAUD Stéphane et PIALOUX Michel, *Retour sur la condition ouvrière. Enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard*, Paris, Éditions Fayard, 1999.
- BEAUD Stéphane, *80 % au bac... et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*, Paris, Éditions La Découverte, 2002.
- BIDART Claire, *L'Amitié, un lien social*, Paris, Éditions La Découverte, 1997.
- BLANC Dominique, « Correspondances », in FABRE Daniel (dir.), *Écritures ordinaires*, Paris, POL/BPI, 1995.
- BOYER Régine, « Le temps libre des collégiens et lycéens », in LEMEL Yannick et ROUDET Bernard (dir.), *Filles et garçons jusqu'à l'adolescence. Socialisations différentielles*, Paris, L'Harmattan, 1999.

BROMBERGER Christian (dir.), *Passions ordinaires, du match de football au concours de dictée*, Paris, Bayard, 1998.

BROUGERE Gilles, « Les expériences ludiques des filles et des garçons », in LEMEL Yannick et ROUDET Bernard (dir.), *Filles et garçons jusqu'à l'adolescence. Socialisations différentielles*, Paris, L'Harmattan, 1999.

BUCKINGHAM David, *Moving images. Understanding Children's Emotional Responses to Television*, Manchester, Manchester University Press, 1996.

BUCKINGHAM David, *Children Talking Television. The Making of Television Literacy*, Londres, Falmer Press, 1993.

CARDON Dominique et GRANJON Fabien, « Éléments pour une approche des pratiques culturelles par les réseaux de sociabilité », in DONNAT Olivier et TOLILA Paul (dir.), *Les Publics de la culture : politiques publiques et équipements culturels*, Paris, Presses de Sciences Po, 2003.

CASSEL Justine et JENKINS Henry (dir.), *From Barbie to Mortal Kombat*, Cambridge, MIT Press, 1998.

CHALVON-DEMERSAY Sabine, « Une société élective. Scénarios pour un monde de relations choisies », *Terrain*, n° 27, 1996.

CHARON Jean-Marie, *La Presse des jeunes*, Paris, Éditions La Découverte, 2002.

CHARTIER Anne-Marie et HEBRARD Jean, *Discours sur la lecture (1880-2000)*, Paris, Fayard, 2000.

CEFAÏ Daniel et PASQUIER Dominique (dir.), *Les Sens du public. Publics politiques et publics médiatiques*, Paris, PUF, 2003.

COEFFIC Nicole, « Amélioration des carrières scolaires au collège, mais maintien d'orientations différenciées en fin de 3<sup>e</sup> », *Données sociales*, INSEE, 1996, p. 68-75.

COHEN Phil, *Knuckle Sandwich : Growing up in the Working Class City*, Harmondsworth, Penguin Books, 1978.

COHEN Stanley, *Folk Devils and Moral Panics. The Creation of the Mods and Rockers*, Londres, Blackwell, 1972.

COULANGEON Philippe, « La stratification sociale des goûts musicaux. Le modèle de la légitimité culturelle en question », *Revue française de sociologie*, vol. XLIV, n° 1, 2003.

DAGNAUD Monique, *Enfants, consommation et publicité télévisée*, Paris, « Études », La Documentation française, 2003.

DAVIS Fred, *Fashion, Culture and Identity*, Chicago, University of Chicago Press, 1992. DIMAGGIO Paul, « Classification in art », *American Sociological Review*, vol. LII, n° 4, 1987, p. 440-455.

DIMAGGIO Paul, « Cultural Boundaries and Structural Change : the Extension of the High Culture Model to Theater, Opera and the Dance, 1900-1940 », in LAMONT Michèle et FOURNIER Marcel (dir.), *Cultivating Differences, Symbolic Boundaries and the Making of Inequality*, Chicago, University of Chicago Press, 1992.

DONNAT Olivier et TOLILA Paul (dir.), *Les Publics de la culture : politiques publiques et équipements culturels*, Paris, Presses de Sciences Po, 2003.

DONNAT Olivier (dir.), *Regards croisés sur les pratiques culturelles*, Paris, La Documentation française, 2003.

DONNAT Olivier, *Les Pratiques culturelles des Français. Enquête 1997*, Paris, La Documentation française, 1998.

DONNAT Olivier et LARMET Gwenaël, « Télévision et contextes d'usages. Évolution 1986-1998 », *Réseaux*, vol. XXI, n° 119, 2003.

DONNAT Olivier, *Les Français face à la culture. De l'exclusion à l'éclectisme*, Paris, Éditions La Découverte, 1994.

DUBET François et MARTUCCELLI Danilo, *À l'école. Sociologie de l'expérience scolaire*, Paris, Éditions du Seuil, 1996.

DUBET François, *Les Lycéens*, Paris, Éditions du Seuil, 1991.

DURET Pascal, *Les Jeunes et l'identité masculine*, Paris, PUF, 1999.

DURU-BELLAT Marie, « Filles et garçons à l'école, approches sociologiques et psychosociales », *Revue française de pédagogie*, n° 109, octobre-décembre 1994 (p. 111-141), et n° 110, janvier-mars 1995 (p. 75-109).

DURU-BELLAT Marie, « Les choix d'orientation : des conditionnements sociaux à l'anticipation de l'avenir », in LEMEL Yannick et ROUDET Bernard (dir.), *Filles et garçons jusqu'à l'adolescence. Socialisations différentielles*, Paris, L'Harmattan, 1999.

DURU-BELLAT Marie et KIEFFER Annick, « La démocratisation de l'enseignement en France, polémiques autour d'une question d'actualité », *Population*, 55<sup>e</sup> année, n° 1, janvier-février 2000.

ELIAS Norbert, *La Société des individus*, Paris, Fayard, 1991.

EURIAT Michel et THELOT Claude, « Le recrutement social de l'élite scolaire en France. Évolution des inégalités de 1950 à 1990 », *Revue française de sociologie*, vol. XXXVI, n° 3, juillet-septembre 1995.

FABRE Daniel (dir.), *Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1997.

FISCHER Claude, *America Calling : a Social History of the Telephone to 1940*, University of California Press, 1992.

FLICHY Patrice, *L'Imaginaire de l'Internet*, Paris, Éditions La Découverte, 2001.

FORNEL Michel de, « Une situation interactionnelle négligée : la messagerie télématique », *Réseaux*, n° 38, 1989.

FRITH Simon, *Sociology of Rock*, Londres, Constable, 1978.

GALLAND Olivier, « Individualisation des mœurs et choix culturels », in DONNAT Olivier et TOLILA Paul (dir.), *Les Publics de la culture : politiques publiques et équipements culturels*, Paris, Presses de Sciences Po, 2003.

GALLAND Olivier, *Sociologie de la jeunesse. L'entrée dans la vie*, Paris, Armand Colin, 1991.

GALLAND Olivier, « Adolescence et post-adolescence : la prolongation de la jeunesse », in MAUGER Gérard et al., *Jeunesses et sociétés : perspectives de la recherche en France et en Allemagne*, Paris, Armand Colin, 1994.

GELDER Ken et THORNTON Sarah (dir.), *The Subcultures Reader*, Londres, Routledge, 1997.

GIDDENS Anthony, *The Transformation of Intimacy : Sexuality, Love and Eroticism in Modern Societies*, Cambridge, Polity Press, 1993.

GLEVAREC Hervé, « L'hétérogénéité de la légitimité culturelle dans le champ musical », communication aux journées d'études sur les nouvelles cultures médias, Paris, Maison des Métallos, 28 mai 2004.

GLEVAREC Hervé, « Le moment radiophonique des adolescents. Rites de passage et nouveaux agents de socialisation », *Réseaux*, vol. XXI, n° 119, 2003.

GLEVAREC Hervé et PINET Michel, *Les Pratiques radiophoniques des jeunes*, Rapport CLERSE, 2000.

GOFFMAN Erving, *La Mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*, Paris, Éditions de Minuit, 1973.

GRANGE Mireille et LEROUX Michel, « Évaluation des évaluations. Français : le véritable état des lieux à l'entrée en sixième », *Le Débat*, n° 128, janvier-février 2004.

GRIGNON Claude et PASSERON Jean-Claude, *Le Savant et le populaire*, Paris, Éditions du Seuil/Gallimard, 1989.

HALL Stuart et JEFFERSON Tony (dir.), *Resistance Through Rituals. Youth Subcultures in Post-War Britain*, Londres, Routledge, 1975.

HALLE David, « The Audience for Abstract Art : Class, Culture and Power », in LAMONT Michèle et FOURNIER Marcel (dir.), *Cultivating Differences, Symbolic Boundaries and the Making of Inequality*, Chicago, The University of Chicago Press, 1992. HEBDIDGE Dick, *Subcultures. The Meaning of Style*, Londres, Methuen, 1979.

HEBDIDGE Dick, « Système du mod », *Réseaux*, n° 80, 1996.

HERAN François, « La sociabilité, une pratique culturelle », *Économie et statistique*, n° 216, décembre 1988.

HIMMELWEIT Hilde Therese, OPPENHEIM Abraham Naftali et VINCE Pamela, *Television and the Child. An Empirical Study of the Effect of Television on the Young*, Londres, Oxford University Press, 1958.

HOUBRE Gabrielle, *La Discipline de l'amour. L'éducation sentimentale des filles et des garçons à l'âge du romantisme*, Paris, Plon, 1997.

JOUËT Josiane et PASQUIER Dominique, « Les jeunes et la culture de l'écran », *Réseaux*, n° 92-93, 1999, p. 25-103.

JOUËT Josiane, « Une communauté télématique : les axiens », *Réseaux*, n° 38, 1989.

JUHEM Philippe, « Les relations amoureuses des lycéens », *Sociétés contemporaines*, n° 21, mars 1995, p. 29-42.

LABOV William, *Le Parler ordinaire. La langue dans les ghettos noirs des États-Unis*, Paris, Éditions de Minuit, 1978.

LAGRANGE Hugues, *Les Adolescents, le sexe, l'amour*, Paris, Syros, 1999.

LAHIRE Bernard, *La Culture des individus, dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, Éditions La Découverte, 2004.

LE DOUARIN Laurence, « L'ordinateur et les relations père-fils », in LE GALL Didier et SALVADOR Juan (dir.), *Conditions et genres de vie. Chronique d'une autre France*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2004.

LE GUERN Philippe (dir.), *Les Cultes médiatiques, culture fan et œuvres cultes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002.

LEMEL Yannick et ROUDET Bernard (dir.), *Filles et garçons jusqu'à l'adolescence. Socialisations différentielles*, Paris, L'Harmattan, 1999.

LEPOUTRE David, *Cœur de banlieue*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2001.

LEVI Giovanni et SCHMITT Jean-Claude (dir.), *Histoire des jeunes en Occident*, Paris, Éditions du Seuil, 1996.

LICOPPE Christian, « Sociabilité et technologies de communication. Deux modalités d'entretien des liens interpersonnels dans le contexte du déploiement des dispositifs de communication mobiles », *Réseaux*, n° 112-113, 2002.

LICOPPE Christian et BEAUDOIN Valérie, « La construction électronique du social : les sites personnels », *Réseaux*, vol. XX, n° 116, 2002.

LIVINGSTONE Sonia et BOVILL Moira (dir.), *Children and Young People in a Changing Media Environment*, Los Angeles, Erlbaum, 2001.

LIVINGSTONE Sonia, *Young People and New Media*, Londres, Sage, 2002.

LONGUET Patrick, « Les enfants et les jeux vidéo », *Revue française de pédagogie*, n° 114, 1996.

LULL James, *Inside Family Viewing : Ethnographic Research on Television's Audiences*, Londres, Routledge, 1990.

MAC ROBBIE Angela et GARBER Jenny, « Girls and Subcultures », in GELDER Ken et THORNTON Sarah (dir.), *The Subcultures Reader*, Londres, Routledge, 1997.

MACE Éric, « Un Big Brother à la française », in LOCHARD Guy et SOULEZ Guillaume (dir.), « La télé-réalité, un débat mondial », *Médiamorphoses*, hors-série, juin 2003.

MAIGRET Éric, « Strange grandit avec moi. Sentimentalité et masculinité chez les lecteurs de bande dessinées de super-héros », *Réseaux*, n° LXX, p. 79-103, 1995.

MAIGRET Éric, « Le jeu de l'âge et des générations : culture BD et esprit manga », *Réseaux*, n° 92-93, 1999.

MAISONNEUVE Jean et LAMY Lubomir, *Psychosociologie de l'amitié*, Paris, PUF, 1993.

MARESCA Bruno, « L'intensité de la consommation culturelle, signe d'urbanité », in DONNAT Olivier (dir.), *Regards croisés sur les pratiques culturelles*, Paris, La Documentation française, 2003.

MARTIN Olivier et SINGLY François de, « L'évasion amicale. L'usage du téléphone familial par les adolescents », *Réseaux*, n° 103, 2000.

MARTIN Olivier, « L'Internet des 10-20 ans. Une ressource pour une communication autonome », *Réseaux*, vol. XXII, n° 123, 2004, p. 26-58.

MEHL Dominique, « Le public de *Loft Story*: distance et connivence », *Médiamorphoses*, hors-série, 2003.

MERLE Pierre, « Le concept de démocratisation de l'institution scolaire : une typologie et sa mise à l'épreuve », *Population*, 55<sup>e</sup> année, n° 1, 2000.

MERLIN Hélène, *La langue est-elle fasciste ?*, Paris, Éditions du Seuil, 2003.

METTON Céline, « Les usages de l'Internet par les collégiens. Explorer les mondes sociaux depuis le domicile », *Réseaux*, vol. XXII, n° 123, 2004, p. 60-84.

METTON Céline, *Internet dans les relations familiales*, mémoire de DEA, Paris, EHESS, 2002.

MEYROWITZ Joshua, *No Sense of Place. The Impact of Electronic Media on Social Behavior*, Oxford, Oxford University Press, 1985.

MORIN Edgar, *L'Esprit du temps*, Paris, Éditions Grasset, 1962.

MORLEY David, *Family Television : Cultural Power and Domestic Leisure*, Londres, Methuen, 1986.

MOSCONI Nicole, « Les recherches sur la socialisation différentielle des sexes à l'école », in LEMEL Yannick et ROUDET Bernard (dir.), *Filles et garçons jusqu'à l'adolescence. Socialisations différentielles*, Paris, L'Harmattan, 1999.

OCTOBRE Sylvie, *Les Loisirs culturels des 6-14 ans*, Paris, La Documentation française, 2004.

PASQUIER Dominique, *La Culture des sentiments. L'expérience télévisuelle des adolescents*,

Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1999.

PASQUIER Dominique, « “La famille c’est un manque”. Enquête sur les nouveaux usages de la téléphonie dans des familles immigrées », *Réseaux*, vol. XIX, n° 107, 2001, p. 180-208.

PASQUIER Dominique, « Des audiences aux publics. Le rôle de la sociabilité dans les pratiques culturelles », in DONNAT Olivier et TOLILA Paul (dir.), *Les Publics de la culture : politiques publiques et équipements culturels*, Paris, Presses de Sciences Po, 2003.

PHARABOD Anne-Sylvie, « Territoires et seuils de l’intimité familiale. Un regard ethnographique sur les objets multimédias et leurs usages dans quelques foyers franciliens », *Réseaux*, vol. XXII, n° 123, 2004, p. 85-117.

RIVIERE Carole-Anne, « La pratique du mini-message. Une double stratégie d’extériorisation et de retrait de l’intimité dans les interactions quotidiennes », *Réseaux*, n° 112-113, 2002.

ROUX Marie-Agnès, *Un micro-ordinateur à la maison. Le micro-ordinateur et la construction des identités familiales*, Paris, L’Harmattan, 1994.

RUI Sandrine, « Foule sentimentale. Récit amoureux, média, réflexivité », *Réseaux*, n° 70, 1995.

SCHWARTZ Olivier, *Le Monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, Paris, PUF, 1990.

SEGUIN Boris et TEILLARD Frédéric, *Les céfrans parlent aux Français. Chronique de la langue des cités*, Paris, Éditions Calmann-Lévy, 1996.

SENNETT Richard, *Les Tyrannies de l’intimité*, Paris, Éditions du Seuil, 1997.

SINGLY François de, *Les uns avec les autres. Quand l’individualisme crée du lien*, Paris, Armand Colin, 2003.

SLIAVAITE Kristina, *When Global Becomes Local : Rave Culture in Lithuania*, 1998 ([www.anthrobase.com/Txt/S/Sliavaite\\_K\\_01.htm](http://www.anthrobase.com/Txt/S/Sliavaite_K_01.htm)).

SMOREDA Zbigniew, MANCERON Vanessa et LELONG Benoît, « La naissance du premier enfant. Hiérarchisation des relations sociales et modes de communication », *Réseaux*, n° 115, 2002.

THORNTON Sarah, *Club Cultures : Music, Media and Subcultural Capital*, Hanover, Wesleyan University Press, 1996.

TISSERON Serge, *Enfants sous influences*, Paris, Armand Colin, 2000.

TISSERON Serge, *La Honte, psychanalyse d'un lien social*, Paris, Dunod, 1992.

WILLIS Paul, *Profane Culture*, Londres, Routledge, 1978.

YOUNISS James et SMOLAR Jacqueline, *Adolescent Relations with Mothers, Fathers and Friends*, Chicago, The University of Chicago Press, 1985.

### Remerciements

Cette enquête a bénéficié d'un financement de France Telecom Recherche et Développement qui a permis de réaliser l'enquête de terrain dans d'excellentes conditions. Les échanges avec les chercheurs du laboratoire UCE, lors de séminaires ou de réunions, m'ont aidée à clarifier de nombreuses idées et beaucoup apporté.

Je ne sais comment remercier les quatre lecteurs qui ont accepté de lire une première version de ce manuscrit en plein mois d'août 2004 : Sabine Chalvon-Demersay, Claudine Cotte, Hervé Glevarec et Isabelle Thireau. Le texte actuel doit énormément à leurs commentaires, suggestions ou critiques.

La passation du questionnaire et l'organisation des entretiens n'auraient pas été possibles sans le soutien actif des trois proviseurs ou proviseurs-adjoints des établissements enquêtés, ainsi que l'aide de certains enseignants. À défaut de pouvoir les remercier nominalelement ici, qu'ils sachent simplement que ma gratitude est très grande.

Merci enfin à tous ceux qui ont contribué à la bonne réalisation du terrain, Susana Bleil et Lucille Marquis, qui se sont révélées d'excellentes intervieweuses, Guillaume Braunstein, qui a transcrit certains des entretiens,

et Josiane Leconte, qui a su rendre la gestion de l'équipe de travail souple et facile.

## Table des matières

### p. 4 Introduction

### p. 15 I. Parents/enfants : une crise des transmissions culturelles ?

p. 28 Nouveaux territoires individuels

p. 39 La culture de masse et l'école

### p. 57 II. Les signes de soi : authenticité et conformisme

p. 67 L'affichage des goûts musicaux

p. 79 Le déclin de la culture télévisuelle

p. 87 Le jeu vidéo dans la société des garçons

p. 96 Faire ensemble : passions et réseaux

### p. 107 III. Organiser la sociabilité : anciens et nouveaux modes de communication

p. 114 Réussir les échanges

p. 120 Le passé familial

p. 128 « Le sexe du téléphone »

p. 137 Chacun cherche son *chat*

p. 149 Petites sessions de rattrapage interactionnel

### p. 159 Conclusion

p. 167 Annexes

p. 174 Bibliographie

p. 181 Remerciements

Éditions Autrement – collection « Mutations »

Abonnements au 1<sup>er</sup> janvier 2008 : la collection « Mutations » est vendue à l'unité ou par abonnement (France : 90 € ; étranger : 105 €) de 5 numéros par an. L'abonnement peut être souscrit auprès de votre libraire ou directement à Autrement, Service abonnements, 77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris. Établir votre paiement (chèque bancaire ou postal, mandat-lettre) à l'ordre de NEXSO (CCP Paris 1-198-50-C). Le montant de l'abonnement doit être joint à la commande. Veuillez prévoir un délai d'un mois pour l'installation de votre abonnement, plus le délai d'acheminement normal. Pour tout changement d'adresse, veuillez nous prévenir avant le 15 du mois et nous joindre votre dernière étiquette d'envoi. Un nouvel abonnement débute avec le numéro du mois en cours. Vente en librairie exclusivement. Diffusion : Flammarion.

Imprimé par Corlet, Imp. S.A., 14110 Condé-sur-Noireau (France). N 109632.  
Dépôt légal : décembre 2007. Précédent dépôt : juillet 2005. ISBN : 978-2-7467-0603-3. ISSN : 0751-0144. *Imprimé en France.*

---

<sup>i</sup>On peut toutefois signaler un travail récent de Sylvie Octobre sur les loisirs culturels des 6-14 ans qui fait une large place aux usages des médias : *Les Loisirs culturels des 6-14 ans*, Paris, La Documentation française, 2004.

<sup>ii</sup>Olivier Donnat, *Les Français face à la culture. De l'exclusion à l'éclectisme*, Paris, Éditions La Découverte, 1994.

<sup>iii</sup>Olivier Donnat (dir.), *Regards croisés sur les pratiques culturelles*, Paris, La Documentation française, 2003, p. 16.

<sup>iv</sup>« La jeunesse n'existe pas », lançait Pierre Bourdieu sous forme de boutade (Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1980). Non seulement l'appartenance à une classe d'âge ne peut pas être dissociée de l'origine sociale ou du sexe, mais, surtout, la jeunesse est par nature un « fait social instable », comme le souligne Giovanni Levi et Jean-Claude Schmitt dans leur introduction à *L'Histoire des jeunes en Occident*. Être jeune est un statut transitoire et « un état provisoire que les individus ne font que traverser ». Comme les recherches publiées dans leur ouvrage le montrent bien, la définition de la jeunesse et les rôles qui sont socialement attribués aux jeunes varient considérablement d'une société à l'autre et, au sein d'une même société, d'un contexte social à l'autre (Giovanni Levi et Jean-Claude Schmitt (dir.), *Histoire des jeunes en Occident*, Paris, Éditions du Seuil, 1996). Beaucoup d'historiens et d'anthropologues ont travaillé sur les modalités de cette construction en étudiant la succession des rites de sortie de l'enfance et d'entrée dans l'âge

---

adulte, ou encore les temps d'apprentissage, qu'ils soient sexuels, guerriers ou professionnels. Mais tous ces éléments dessinaient auparavant des contours de la jeunesse plus nets qu'ils ne le font aujourd'hui. L'allongement des études et le retard à l'entrée sur le marché du travail, la variabilité des calendriers de mise en couple ou de naissance du premier enfant, le déclin des rituels civiques ou religieux rendent de plus en plus problématique l'identification de seuils pertinents et surtout communs.

<sup>v</sup>Une recherche menée précédemment sur la réception des séries pour adolescents par les jeunes téléspectateurs (cf. Dominique Pasquier, *La Culture des sentiments. L'expérience télévisuelle des adolescents*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1999) montrait qu'il s'opérait des transformations très importantes au passage d'une étape scolaire à l'autre – en l'occurrence, rejet des séries sentimentales par les garçons au passage de la maternelle au primaire, rejet des séries trop simplistes par les filles au moment du passage du primaire au collège. Or il ne s'agissait pas d'une simple reconfiguration de la cartographie des goûts télévisuels, après tout bien attendue à mesure que l'enfant grandit, mais d'un phénomène bien plus radical.

<sup>vi</sup>La honte, explique Serge Tisseron, « n'est autre que l'angoisse d'être rejeté par son groupe de pairs, et à la limite, retranché du genre humain. Pour échapper à ce risque, chacun est prêt à abandonner à son groupe la tâche de lui indiquer à travers quels sentiments, quelles attitudes et quels comportements mettre en représentation des sensations et des états du corps qui sont encore "informes" » (Serge Tisseron, *Enfants sous influences*, Paris, Armand Colin, 2000, p. 65). Voir également Serge Tisseron, *La Honte, psychanalyse d'un lien social*, Paris, Dunod, 1992.

<sup>vii</sup>Ce nom fictif permet de préserver l'anonymat du lycée en question.

<sup>viii</sup>J'ai réalisé moi-même l'ensemble des entretiens avec les lycéens de Boileau, et ceux du lycée de la banlieue sud avec Susana Bleil et Lucille Marquis.

<sup>ix</sup>Olivier Galland se fonde sur la comparaison entre les enquêtes « Emploi du temps » de l'INSEE de 1986 et 1998 : en 1986, les lycéens sont encore très fortement sous le contrôle de la famille et de l'école. En 1998, le tableau a changé : ils sortent plus au spectacle, ils passent plus de temps à rendre visite à des amis, à prendre des repas à l'extérieur de leur domicile, à se promener. Cf. Olivier Galland, « Individualisation des mœurs et choix culturels », in Olivier Donnat et Paul Tolila (dir.), *Les Publics de la culture : politiques publiques et équipements culturels*, Paris, Presses de Sciences Po, 2003, p. 94.

<sup>x</sup>François Dubet et Danilo Martuccelli, *À l'école. Sociologie de l'expérience scolaire*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, p. 161.

<sup>xi</sup>Hannah Arendt, *La Crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1986, p. 233.

<sup>xii</sup>Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *Les Héritiers. Les étudiants face à la culture*, Paris, Éditions de Minuit, 1964.

<sup>xiii</sup>Dans les années 1960, un fils d'ouvrier avait 2 chances sur 100 d'accéder à l'enseignement supérieur, un enfant dont le père exerçait une profession libérale plus de 80 chances sur 100.

<sup>xiv</sup>P. Bourdieu et J.-C. Passeron, *op. cit.*, p. 39-40.

<sup>xv</sup>Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.

<sup>xvi</sup>Voir notamment Richard Peterson, « Understanding Audience Segmentation : from Elite and Mass to Omnivore and Univore », *Poetics*, 21, 1992, p. 243-258 ; Olivier Donnat, *Les Français face à la culture. De l'exclusion à l'éclectisme*, Paris, Éditions La Découverte, 1994 ; Christian Baudelot, Marie Cartier et Christine Detrez, *Et pourtant ils lisent...*, Paris, Éditions du Seuil, 1999 ; Philippe Coulangeon, « La stratification sociale des goûts musicaux », *Revue française de sociologie*, vol. 44, n° 1, 2003 ; Olivier Galland, « Individualisation des mœurs et choix culturels », in Olivier Donnat et Paul Tolila (dir.), *Les Publics de la culture : politiques publiques et équipements culturels*, Paris, Presses de Sciences Po, 2003.

<sup>xvii</sup>Dans *Les Héritiers*, ce sont les familles appartenant aux classes supérieures, et surtout celles qui possèdent le plus fort capital culturel, qui définissent la hiérarchie des pratiques culturelles ; la culture scolaire agit en renforcement. Dans *La Distinction*, les agents des milieux cultivés ont la faculté de classer et de hiérarchiser des produits culturels qui sont susceptibles à leur tour de consolider leur classement social (« des classeurs classés par leurs classements »). Ceux des classes intermédiaires manifestent une « bonne volonté culturelle » en saluant avec révérence une culture à laquelle ils n'ont pas accès eux-mêmes (d'où un décalage permanent entre reconnaissance et connaissance qui fonde le rapport médusé et impuissant de la petite bourgeoisie à la culture cultivée). Enfin, la contrainte et la privation prévalent pour les agents des classes populaires : ils sont condamnés à consommer des biens symboliques déclassés par ceux qui produisent les standards légitimes. Cette vision a profondément marqué la sociologie de la culture française jusqu'à la fin des années 1980.

<sup>xviii</sup>O. Donnat, *op. cit.*, p. 146.

<sup>xix</sup>*Ibidem*, p. 138.

<sup>xx</sup>*Ibidem*, p. 235.

<sup>xxi</sup>C. Baudelot *et al.*, *op. cit.*, p. 245.

<sup>xxii</sup>*Ibidem*, p. 243.

<sup>xxiii</sup>O. Galland, *op. cit.*, p. 89.

---

<sup>xxiv</sup> *Ibidem*, p. 99.

<sup>xxv</sup> Olivier Donnat, *Les Pratiques culturelles des Français. Enquête 1997*, Paris, La Documentation française, 1998, p. 309.

<sup>xxvi</sup> *Ibidem*, p. 310.

<sup>xxvii</sup> Cf. Edgar Morin, *L'Esprit du temps*, Paris, Grasset, 1962.

<sup>xxviii</sup> Cf. Stuart Hall et Tony Jefferson (dir.), *Resistance Through Rituals*, Londres, Routledge, 1975 ; Dick Hebdidge, *Subcultures. The Meaning of Style*, Londres, Methuen, 1979 ; Stanley Cohen, *Folk Devils and Moral Panics. The Creation of the Mods and Rockers*, Londres, Blackwell, 1972 ; Paul Willis, *Profane Culture*, Londres, Routledge, 1978.

<sup>xxix</sup> Près d'un couple marié sur deux divorce ; il y a 16 % de couples concubins ; 17 % des enfants de moins de 18 ans ne vivent pas avec leurs deux parents et le nombre d'enfants dans cette situation a augmenté de 20 % entre 1986 et 1994.

<sup>xxx</sup> Anthony Giddens, *The Transformation of Intimacy : Sexuality, Love and Erotism in Modern Societies*, Cambridge, Polity Press, 1993.

<sup>xxxi</sup> François de Singly, *Les uns avec les autres. Quand l'individualisme crée du lien*, Paris, Armand Colin, 2003.

<sup>xxxii</sup> *Ibidem*, p. 134, 135.

<sup>xxxiii</sup> *Ibidem*, p. 139.

<sup>xxxiv</sup> Voir sur ce point Sabine Chalvon-Demersay, « Une société élective. Scénarios pour un monde de relations choisies », *Terrain*, n° 27, 1996.

<sup>xxxv</sup> Hervé Glevarec, « Adolescents, animateurs de radio et parents : l'éthique de la compréhension », *Informations sociales*, n° 118, 2004, p. 89.

<sup>xxxvi</sup> Nicole Coëffic, « Amélioration des carrières scolaires au collège, mais maintien d'orientations différenciées en fin de 3<sup>e</sup> », *Données sociales*, INSEE, 1996, p. 68-75.

<sup>xxxvii</sup> Marie Duru-Bellat et Annick Kieffer, « La démocratisation de l'enseignement en France : polémiques autour d'une question d'actualité », *Population*, 55<sup>e</sup> année, n° 1, janvier-février 2000, p. 67.

<sup>xxxviii</sup> Voir sur ce point Pierre Merle, « Le concept de démocratisation de l'institution scolaire : une typologie et sa mise à l'épreuve », *Population*, 55<sup>e</sup> année, n° 1, janvier-février 2000.

<sup>xxxix</sup> Stéphane Beaud, *80 % au bac et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*, Paris, Éditions La Découverte, 2002.

<sup>xl</sup> Les enfants d'ouvriers, qui représentaient 13,2 % des étudiants en premier cycle universitaire à la rentrée 1999, ne sont plus que 5 % en troisième cycle. Et, selon Michel Euriet et Claude Thélot, les grandes écoles connaissent un recrutement encore plus élitiste qu'il y a trente ans. En 1965, la proportion d'étudiants français d'origine populaire à Polytechnique, à l'ENA et à Normale Sup était de 15,4 %, elle n'était plus que de 13,6 % en 1975, pour chuter à 8,9 % en 1985 et à 7,1 % en 1993. Cf. Michel Euriet et Claude Thélot, « Le recrutement social de l'élite scolaire en France. Évolution des inégalités de 1950 à 1990 », *Revue française de sociologie*, vol. XXXVI, n° 3, juillet-septembre 1995.

<sup>xli</sup> Olivier Donnat (dir.), *Regards croisés sur les pratiques culturelles*, Paris, La Documentation française, 2003, p. 13.

<sup>xlii</sup> Cf. Hervé Glevarec et Michel Pinet, *Les Pratiques radiophoniques des jeunes*, rapport de recherche, Centre lillois d'études et de recherches sociologiques et économiques (CLERSE), 2000.

<sup>xliiii</sup> Au point que Canal J a mis à l'antenne en 2001 un magazine hebdomadaire destiné spécifiquement aux pré-adolescentes : *Lollytop*.

<sup>xliv</sup> Monique Dagnaud, *Enfants, consommation et publicité télévisée*, Paris, « Études », La Documentation française, 2003.

<sup>xlv</sup> Jean-Marie Charon, *La Presse des jeunes*, Paris, Éditions La Découverte, 2002. Les 9-12 ans ont un magazine pour leurs débuts en anglais, *I Love English*, les 15-20 ans un autre, *Today in English*.

<sup>xlvi</sup> « Baromètre jeunes », Médiamétrie, décembre 2002.

<sup>xlvii</sup> Voir notamment David Morley, *Family Television : Cultural Power and Domestic Leisure*, Londres, Methuen, 1986 ; James Lull, *Inside Family Viewing : Ethnographic Research on Television's Audiences*, Londres, Routledge, 1990 ; Anne-Sylvie Pharabod, « Territoires et seuils de l'intimité familiale. Un regard ethnographique sur les objets multimédias et leurs usages dans quelques foyers franciliens », *Réseaux*, vol. XXII, n° 123, 2004, p. 85-117.

<sup>xlviii</sup> Anne-Sylvie Pharabod (cf. *op. cit.*) cite l'exemple de cet adolescent qui vit en garde alternée entre son père et sa mère dans une famille recomposée, et a mis en fond d'écran sur le PC familial du foyer où il vit avec son beau-père des photos de groupes de hard rock qu'il sait déplaire aux membres de la famille. Voir aussi David Buckingham, *Moving Images. Understanding Children's Emotional Responses to Television*, Manchester, Manchester University Press, 1996.

<sup>xlix</sup> Sonia Livingstone, *Young People and New Media*, Londres, Sage, 2002.

<sup>l</sup> Phil Cohen, *Knuckle Sandwich : Growing up in the Working Class City*, Harmondsworth, Penguin Books, 1978.

---

<sup>li</sup>Hilde Therese Himmelweit, Abraham Naftali Oppenheim et Pamela Vince, *Television and the Child. An Empirical Study of the Effect of Television on the Young*, Londres, Oxford University Press, 1958.

<sup>lii</sup>Simon Frith, *Sociology of Rock*, Londres, Constable, 1978.

<sup>liiii</sup>Le volume global d'écoute des adolescents a progressé moins vite que la moyenne entre 1986 et 1998 : la progression a été de 21 minutes par jour contre 33 minutes pour l'ensemble des Français de 15 ans et plus. Voir Olivier Donnat et Gwenaël Larmet, « Télévision et contextes d'usages. Évolution 1986-1998 », *Réseaux*, vol. XXI, n° 119, 2003.

<sup>liiv</sup>Olivier Martin, « L'Internet des 10-20 ans. Une ressource pour une communication autonome », *Réseaux*, vol. XXII, n° 123, 2004, p. 26-58.

<sup>liv</sup>La présence d'un téléviseur dans la chambre des enfants est beaucoup plus importante dans l'Europe du Nord : en moyenne, 63 % des enfants anglais ont une télévision dans leur chambre, 60 % au Danemark. Voir Sonia Livingstone et Moira Bovill (dir.), *Children and Young People in a Changing Media Environment*, Los Angeles, Erlbaum, 2001.

<sup>lvi</sup>Josiane Jouët et Dominique Pasquier, « Les jeunes et la culture de l'écran », *Réseaux*, n° 92-93, 1999, p. 25-103.

<sup>lvii</sup>« Baromètre jeunes », Médiamétrie, 2002.

<sup>lviii</sup>S. Livingstone, *Young People and New Media*, *op. cit.*

<sup>lix</sup>Voir, entre autres, les travaux de : Laurence Le Douarin, « L'ordinateur et les relations père-fils », in Didier Le Gall et Juan Salvador (dir.), *Conditions et genres de vie. Chronique d'une autre France*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2004 ; Marie-Agnès Roux, *Un micro-ordinateur à la maison. Le micro-ordinateur et la construction des identités familiales*, Paris, L'Harmattan, 1994.

<sup>lx</sup>Anne-Sylvie Pharabod (« Territoires et seuils de l'intimité familiale... », *op. cit.*) note que, alors que le téléviseur le plus récent est toujours placé dans un lieu collectif comme le salon ou la salle à manger, il n'est pas rare que l'ordinateur le plus performant et le mieux équipé soit dans la chambre d'un des enfants.

<sup>lxii</sup>L'émission radiophonique « Salut les copains » sur Europe 1 est lancée en 1959 ; José Artur lance le Pop Club en 1965. En 1966, 72 % des 15-24 ans écoutent la radio tous les jours, et 1 600 000 jeunes, pour l'essentiel âgés de 15 à 17 ans, sont chaque soir au rendez-vous de « Salut les copains ». Le magazine du même titre tire à près d'un million d'exemplaires en 1964 ; « Mademoiselle âge tendre », lancé par Filipacchi en 1964, diffuse à 500 000 exemplaires (cité par Anne-Marie Sohn et Guillaume Soulez, « Années 60, l'entrée dans la culture de masse », *Médiamorphoses*, n° 10, avril 2004).

<sup>lxiii</sup>On peut ainsi citer depuis dix ans plusieurs émissions à scandale : « Lovin'Fun » à la radio (cf. Sandrine Rui, « Foule sentimentale. Récit amoureux, média et réflexivité », *Réseaux*, n° 70, mars-avril 1995), *Hélène et les garçons* et « Loft Story » à la télévision (cf. Dominique Pasquier, *La Culture des sentiments. L'expérience télévisuelle des adolescents*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1999 ; hors-série de la revue *Médiamorphoses*, « La télé-réalité, un débat mondial », sous la direction de Guy Lochard et Guillaume Soulez, paru en 2003, et notamment les articles de Dominique Mehl, « Le public de *Loft Story* : distance et connivence » et d'Éric Macé, « Un *Big Brother* à la française ») ou les mangas (cf. Éric Maigret, « Le jeu de l'âge et des générations : culture BD et esprit manga », *Réseaux*, n° 92-93, 1999).

<sup>lxiiii</sup>D. Buckingham, *Moving Images...*, *op. cit.*

<sup>lxv</sup>Cf. Joshua Meyrowitz, *No Sense of Place. The Impact of Electronic Media on Social Behavior*, Oxford, Oxford University Press, 1985.

<sup>lxvi</sup>Olivier Martin montre toutefois que le contrôle des usages de l'ordinateur par les parents est lié au contrôle plus général des parents dans les autres sphères de la vie de l'enfant (cf. O. Martin, « L'Internet des 10-20 ans... », *op. cit.*).

<sup>lxvii</sup>Céline Metton, « Les usages de l'Internet par les collégiens. Explorer les mondes sociaux depuis le domicile », *Réseaux*, vol. XXII, n° 123, 2004, p. 60-84.

<sup>lxviii</sup>Tous les extraits d'interviews de l'enquête sur laquelle repose cet ouvrage ont été retranscrits in extenso, avec leurs expressions, leurs maladresses de style et leurs fautes, afin de ne pas dénaturer les propos des lycéens interrogés (NDLR).

<sup>lxix</sup>Dominique Pasquier, « “La famille, c'est un manque”. Enquête sur les nouveaux usages de la téléphonie dans des familles immigrées », *Réseaux*, vol. XIX, n° 107, 2001, p. 180-208.

<sup>lxx</sup>A.-S. Pharabod, *op. cit.*, p. 115.

<sup>lxxi</sup>C. Baudelot *et al.*, *op. cit.*

<sup>lxxii</sup>Cf. Patrice Flichy, *L'Imaginaire de l'Internet*, Paris, Éditions La Découverte, 2001.

<sup>lxxiii</sup>J. Jouët et D. Pasquier, *op. cit.*

<sup>lxxiiii</sup>*Ibidem.*

<sup>lxxv</sup>Patrick Longuet, « Les enfants et les jeux vidéo », *Revue française de pédagogie*, n° 114, 1996.

<sup>lxxvi</sup>Anne-Marie Chartier et Jean Hébrard, *Discours sur la lecture (1880-2000)*, Paris, Fayard, 2000, p. 762.

---

<sup>lxxvi</sup> Entrent dans cette catégorie les enfants dont les parents appartiennent aux professions libérales, aux professions de l'information, des arts et du spectacle, ou sont cadres administratifs, commerciaux et techniques, ingénieurs, enseignants ou chefs d'entreprise de dix salariés et plus.

<sup>lxxvii</sup> François Dubet et Danilo Martuccelli, *À l'école. Sociologie de l'expérience scolaire*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, p. 256.

<sup>lxxviii</sup> David Lepoutre, *Cœur de banlieue*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2001.

<sup>lxxix</sup> Voir Bruno Maresca, « L'intensité de la consommation culturelle, signe d'urbanité », in O. Donnat (dir.), *Regards croisés sur les pratiques culturelles*, op. cit. Il montre que l'exception parisienne du rapport à la culture est liée à la diversité plutôt qu'à la quantité de l'offre, aussi bien dans le domaine du cinéma que dans celui de l'art vivant.

<sup>lxxx</sup> On ne pourrait donc certainement pas se fonder sur les items retenus par Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron dans *Les Héritiers* (fréquentation des théâtres, des musées et des concerts, connaissance des œuvres théâtrales, picturales ou musicales modernes ou d'avant-garde, connaissance du nom des réalisateurs de cinéma) pour évaluer les possibles différences entre les lycéens d'origine favorisée vivant en banlieue et ceux qui sont parisiens.

<sup>lxxxii</sup> La question n'était malheureusement pas posée dans le questionnaire. Il serait intéressant de travailler sur la relation entre réussite scolaire et modes d'encadrement des pratiques culturelles.

<sup>lxxxii</sup> Ce qui est un pourcentage énorme : dans l'enquête *Pratiques culturelles des Français* de 1997 (O. Donnat, op. cit.), seulement 1 % des 15-20 ans citent la musique classique comme genre musical préféré.

<sup>lxxxiii</sup> Fait confirmé lorsqu'on observe que, dans un univers culturel familier comme le cinéma, la musique classique peut très bien plaire aux jeunes. La musique du film *Les Choristes* s'est ainsi vendue à 500 000 exemplaires. De même, certains DJ insèrent des morceaux classiques dans leurs mixages en discothèque. Avec succès : dans ce contexte, le statut de la musique classique est transformé par sa cohabitation avec les musiques nouvelles.

<sup>lxxxiv</sup> P. Bourdieu, *La Distinction...*, op. cit., p. 96.

<sup>lxxxv</sup> On ne trouve évidemment pas d'équivalent dans les milieux sociaux défavorisés de cette incitation familiale à la lecture. En revanche, la référence aux enseignants est très présente. Le livre est clairement associé à l'école. La plupart du temps, il ne sort pas de ce contexte (« C'est vrai qu'on m'a obligée à lire des bouquins quand j'étais au collège et au lycée, ça c'était obligatoire, mais sinon après la terminale, j'ai laissé tomber, je préfère lire des magazines », fille, 20 ans, origine populaire). Beaucoup d'interviewés évoquent des difficultés à lire : « Moi, les livres, j'aime pas, je sais pas pourquoi j'aime pas les livres, ça me dit rien, j'ai tendance à lire la dernière page pour voir ce qui se passe, mais sinon... » (fille, 17 ans, origine populaire) ; « Prendre un livre, c'est compliqué, cela demande énormément d'énergie intellectuellement, le fait de lire, je trouve ça intéressant et enrichissant, mais ça demande beaucoup d'efforts pour s'y mettre, pour comprendre, pour analyser, souvent je perds le fil de l'histoire » (garçon, 17 ans, origine populaire) ; « J'ai été obligé de lire l'année dernière pour le bac, mais j'ai l'impression que c'est une perte de temps la lecture, je préfère faire autre chose » (garçon, 20 ans, origine populaire) ; « J'aime pas trop la lecture, pour l'instant j'ai pas trouvé des livres qui m'intéressaient, j'en ai lu une quinzaine, donc le rapport est très faible, on ne m'a pas donné de livres qui pourraient m'intéresser, mais je sais pas, personnellement, je fais pas de la recherche pour en trouver des livres non plus. Et puis je trouve que ça prend du temps de lire, j'ai toujours autre chose à faire » (fille, 18 ans, origine populaire).

<sup>lxxxvi</sup> On retrouve là cette transformation du rapport à la lecture dont Anne-Marie Chartier et Jean Hébrard disent qu'elle a commencé dès les années 1950 pour devenir un discours dominant sur la lecture au cours des années 1980 : « Tant que les concurrences jouent entre des supports multiples (le livre ou le journal, le roman ou l'illustré) supposant une hiérarchie des valeurs (lire pour s'éduquer ou lire pour se distraire, pour s'instruire ou pour s'informer) et des modes de lecture (lire lentement ou lire vite, relire ou lire beaucoup), c'est l'âge d'or ; dans les discours, chaque institution défend "ses" lectures, dit ses priorités et ses rejets, ainsi que les efforts qu'il faut déployer pour les inculquer aux jeunes générations. Vecteur obligé du savoir, de l'information, de l'imaginaire, la lecture est le paradigme de toute formation. Lorsqu'à la moitié du XX<sup>e</sup> siècle, les informations et les loisirs migrent vers le son et l'image, les adversaires d'hier se retrouvent dans une union sacrée pour résister à l'ennemie, la télévision, lucarne de l'inculture et de la consommation passive. [...] On se met à encourager les lectures qu'on trouvait hier indignes (illustrés, BD, littérature de série) avec l'espoir que ces petites marches rapprocheront sans douleur des sommets » (A.-M. Chartier et J. Hébrard, *Discours sur la lecture (1880-2000)*, op. cit., p. 735).

<sup>lxxxvii</sup> En revanche, ils s'inquiètent fort des cybercafés qui se sont ouverts à proximité du lycée et que certains élèves fréquentent aux heures où ils devraient déjeuner à la cantine.

<sup>lxxxviii</sup> Ces taux d'équipement sont évidemment très supérieurs aux moyennes nationales.

<sup>lxxxix</sup> C. Baudelot et al., op. cit.

<sup>xc</sup> Paul DiMaggio, « Classification in Art », *American Sociological Review*, vol. LII, n° 4, 1987, p. 444.

---

<sup>xci</sup>On pense ici aux analyses de Paul DiMaggio sur les liens entre cohésion sociale des élites et capacité à imposer des classifications artistiques et des hiérarchies culturelles. Il donne l'exemple de Boston au début du XX<sup>e</sup> siècle, où les élites sont très homogènes socialement, et qui parvint, mieux et plus tôt que New York – qui comprenait pourtant des élites plus riches, plus nombreuses et plus d'artistes –, à imposer des classifications haut/bas dans le secteur du théâtre. Cf. Paul DiMaggio, « Cultural Boundaries and Structural Change : the Extension of the High Culture Model to Theater, Opera and the Dance, 1900-1940 », in Michèle Lamont et Marcel Fournier (dir.), *Cultivating Differences, Symbolic Boundaries and the Making of Inequality*, The University of Chicago Press, 1992. Sur la rigidité sociale bostonienne, voir aussi le film de Joseph L. Mankiewicz, *Un mariage à Boston* (1947).

<sup>xcii</sup>D. Pasquier, *La Culture des sentiments...*, *op. cit.*

<sup>xciii</sup>Ils distinguent trois types de dynamique d'organisation des sociabilités. 1) Une dynamique de spécialisation : un type spécifique de pratiques est réservé de façon quasi exclusive à un type de réseau de relations. Les intérêts qui sont à la base de ces sociabilités spécialisées se portent généralement vers des formes culturelles plutôt hétérodoxes, d'avant-garde ou de niche (sous-culture, hyperspécialisation). 2) Une dynamique de distribution : un type de pratiques culturelles est partagé avec plusieurs cercles du réseau de relations. Dans cette dynamique de distribution, c'est plutôt la consommation culturelle standard qui domine, les individus montrant principalement un intérêt pour des pratiques assez balisées que l'on peut facilement consommer dans l'espace domestique. 3) Une dynamique de polarisation : plusieurs types de pratiques culturelles différentes sont conduites avec un même réseau de relations. Les pratiques se focalisent a contrario sur des activités extérieures et des cultures de rue. Voir Dominique Cardon et Fabien Granjon, « Éléments pour une approche des pratiques culturelles par les réseaux de sociabilité », in Olivier Donnat et Paul Tolila (dir.), *Les Publics de la culture : politiques publiques et équipements culturels*, Paris, Presses de Sciences Po, 2003.

<sup>xciv</sup>Claire Bidart, *L'Amitié, un lien social*, Paris, Éditions La Découverte, 1997 ; François Héran, « La sociabilité, une pratique culturelle », *Économie et statistique*, 1988, n° 216.

<sup>xcv</sup>88 % des 15-19 ans déclarent avoir un groupe d'amis réguliers (cf. Olivier Donnat, *Les Pratiques culturelles des Français. Enquête 1997*, Paris, La Documentation française, 1998).

<sup>xcvi</sup>C. Bidart, *op. cit.*, p. 219. Elle montre aussi que la plupart de ces amitiés ne résisteront pas à l'entrée dans la vie professionnelle et à l'installation en couple.

<sup>xcvii</sup>Jean Maisonneuve et Lubomir Lamy évoquent la vie en internat et montrent que les élèves sont inclinés à sympathiser du seul fait de leur proximité : le fait d'être assis côte à côte se révèle exercer une influence importante et durable sur la formation des amitiés scolaires. Voir Jean Maisonneuve et Lubomir Lamy, *Psychosociologie de l'amitié*, Paris, PUF, 1993.

<sup>xcviii</sup>Erving Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*, Paris, Éditions de Minuit, 1973.

<sup>xcix</sup>Anthony Giddens, *The Transformation of Intimacy : Sexuality, Love and Erotism in Modern Societies*, Cambridge, Polity Press, 1993, p. 75.

<sup>d</sup>Douglas Kellner cité par Laurence Allard dans « *Express yourself!* Les pages perso. Entre légitimation technologique de l'individualisme expressif et authenticité réflexive *peer to peer* », *Réseaux*, vol. XXI, n° 117, 2003, p. 197.

<sup>ci</sup>François Dubet et Danilo Martuccelli, *À l'école. Sociologie de l'expérience scolaire*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, p. 74.

<sup>cii</sup>Richard Sennett, *Les Tyrannies de l'intimité*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 120.

<sup>ciii</sup>Gabrielle Houbre, *La Discipline de l'amour. L'éducation sentimentale des filles et des garçons à l'âge du romantisme*, Paris, Plon, 1997, p. 286.

<sup>civ</sup>*Ibidem*, p. 92.

<sup>cv</sup>*Ibidem*, p. 291.

<sup>cvi</sup>Dick Hebdidge parle de cultures « spectaculaires ». Voir *Subcultures. The Meaning of Style*, Londres, Methuen, 1979.

<sup>cvii</sup>Ainsi Tony Jefferson, qui a étudié les *teds*, montre que leurs vêtements empruntent à de multiples sources : ils portent le costume edwardien introduit au départ par les tailleurs de Saville Road pour leurs jeunes clients aristocratiques (veste longue, pantalon étroit, chemise blanche, gilet et cravate avec un nœud windsor), mais en le détournant par des éléments empruntés à la culture cinématographique du western (cravates en lacet) et d'autres issus des modes dandys (col en satin ou en moleskine). Voir Stuart Hall et Tony Jefferson (dir.), *Resistance Through Rituals*, Londres, Routledge, 1975.

<sup>cviii</sup>Angela Mac Robbie et Jenny Garber, « Girls and Subcultures », in Ken Gelder et Sarah Thornton (dir.), *The Subcultures Reader*, Londres, Routledge, 1997.

<sup>cix</sup>Dominique Pasquier, *La Culture des sentiments. L'expérience télévisuelle des adolescents*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1999 ; Philippe Le Guern (dir.), *Les Cultes médiatiques, culture fan et œuvres cultes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002.

---

<sup>cx</sup>Accusation qui peut être formulée par une femme, comme la chanteuse de rap Diam's, qui déclare : « Je comprends que le rap ne fasse pas rêver toutes les nanas. Pour la plupart, elles préfèrent s'imaginer chanteuse de R'n'B ou pop star académicienne. Voir des rappeurs jouer aux durs ou aux play-boys toute la journée ce n'est pas très tentant. Pourtant, travailler avec des rappeurs, c'est travailler avec des créateurs », *Le Monde*, 19-20 octobre 2003.

<sup>cx<sup>i</sup></sup>Sarah Thornton, *Club Cultures : Music, Media and Subcultural Capital*, Hanover, Wesleyan University Press, 1996.

<sup>cx<sup>ii</sup></sup>Le terme de « *teeny bopper* » est employé par les jeunes Anglo-Saxons pour évoquer les préadolescentes qui entretiennent des goûts musicaux commerciaux et pratiquent le culte des chanteurs. Ces quelques définitions proposées en réponse à un concours de définition de *teeny bopper* par le Urban Dictionary sur Internet donnent une petite idée du mépris que suscite ce type de pratiques féminines de la culture populaire : « Ce qui définit les *teeny boppers* c'est la musique qu'elles écoutent. Elles écoutent des merdes du top 40 comme Backstreet Boys, NSYNC, Britney Spears et autres. Elles traînent en groupes dans les centres commerciaux et les cinémas, pour flâner et ricaner, et portent des sacs à dos et des chaussures à la mode. Elles regardent toutes la télé-réalité, sont généralement blondes et/ou idiotes et suivent toutes les modes qui sortent en musique, habillement et autres » ; « Habituellement, des filles de 10-15 ans qui sont obsédées par les groupes de pop punk qu'elles croient d'avant-garde et sont convaincues d'être mariées à l'un des chanteurs. Elles rendent fous les véritables fans et sont détestées par la plupart des gens » ; « Des idiotes qui sont responsables du déclin de la musique de qualité car elles jugent les chanteurs sur leur apparence et non sur la puissance de leur musique ».

<sup>cx<sup>iii</sup></sup>Kristina Sliavaite, *When Global Becomes Local : Rave Culture in Lithuania*, 1998 ([www.anthrobase.com/Txt/S/Sliavaite\\_K\\_01.htm](http://www.anthrobase.com/Txt/S/Sliavaite_K_01.htm)).

<sup>cx<sup>iv</sup></sup>Tous ces chiffres sont tirés de l'enquête « Les jeunes et l'écran » réalisée par Josiane Jouët et Dominique Pasquier (*Réseaux*, n° 92-93, 1999).

<sup>cx<sup>v</sup></sup>O. Donnat, *op. cit.*, p. 158.

<sup>cx<sup>vi</sup></sup>Le « Baromètre jeunes » de Médiamétrie 2000 indique que le port de vêtements ou de chaussures de marque est deux fois plus fréquent chez les garçons que chez les filles, et que l'intérêt pour les marques est plus fort en région parisienne qu'ailleurs, et chez les jeunes de catégories socioprofessionnelles défavorisées (CSP-) que chez ceux de catégories socioprofessionnelles supérieures (CSP+).

<sup>cx<sup>vii</sup></sup>Voir, en annexe, « Quelques échanges à propos du rap sur Teemix.com ».

<sup>cx<sup>viii</sup></sup>Cf. David Lepoutre, *Cœur de banlieue*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2001, p. 141. Dans le même ouvrage (p. 77), il cite un jeune qui déclare : « Moi j'y suis jamais dans mon pavillon, je vais à la cité Inter. Alors je préfère dire que ouais je suis d'Inter plutôt que du pavillon. Je préfère dire ça parce que je suis du pavillon, ça fait pas bien. Ça fait, ouais, bourgeois et tout, gros bouffon ! » De même, la chanteuse Diam's est présentée ainsi dans *Le Monde* (19-20 octobre 2003) : « La jeune fille d'ascendance plutôt bourgeoise s'est laissé tenter par le cantique de la racaille. » Ce qu'elle chante aussi dans ses textes : « Tu pouvais pas savoir, j'avais trop honte de cette vie-là/La mode est dans les ghettos et y a des bouffons dans les villas/Un beau pavillon dans l'Essonne, c'est pas drôle » (Diam's, *Où je vais*, « Brut de femme », Hostile Records, 2003).

<sup>cx<sup>ix</sup></sup>D. Lepoutre, *op. cit.*, p. 431. David Lepoutre parle ainsi du succès du livre *Ta mère* d'Arthur, publié en 1995. Il s'en est écoulé 500 000 exemplaires en moins de six mois, et la maison d'édition (Michel Lafon) a mis sur le marché toute une panoplie de produits dérivés, estampillés « Ta mère » : chewing-gums, cassettes, tee-shirts, jeans, et même des poupées parlantes à l'effigie de rappeurs noirs ou arabes, débitant quelques minutes de vannes sur « Ta mère ».

<sup>cx<sup>x</sup></sup>Fabien Kay, étude Eurostaf, septembre 2002.

<sup>cx<sup>xi</sup></sup>Entretien avec Fabien Kay paru dans « Mode, musique, sport... label banlieue », *Dynamique commerciale*, n° 86, février-mars 2003.

<sup>cx<sup>xii</sup></sup>*Ibidem*.

<sup>cx<sup>xiii</sup></sup>*Ibidem*.

<sup>cx<sup>xiv</sup></sup>Voir *Le Monde*, samedi 8 mai 2004, « Le jogging dans la course », sur la collection sportswear lancée par les grands couturiers. Chanel propose un jogging à 1 230 euros et Dior une veste *sporting* en viscose à 1 956 euros.

<sup>cx<sup>xv</sup></sup>C'est un phénomène que Fred Davis a très bien analysé dans *Fashion, Culture and Identity* (University of Chicago Press, 1992). Il s'oppose aux thèses de Georg Simmel ou de Thorstein Veblen sur la diffusion des modes vestimentaires du haut de l'échelle sociale vers le bas, les classes favorisées abandonnant une mode dès qu'elle n'est plus distinctive (voir aussi Pierre Bourdieu). Pour Davis, l'exemple, entre autres, de l'histoire du port du jean montre que les mouvements des modes sont plus situés dans l'expression de l'ambivalence des statuts (le masculin versus le féminin, le monde du travail et celui du loisir, etc.) que dans une diffusion verticale. Ce n'est plus l'aristocratie qui dicte les modes, comme elle pouvait le faire il y a quelques siècles ; la société contemporaine se fonde de plus en plus sur la récupération par le haut de modes venues d'en bas (le *streetwear* transformé par les grands couturiers, le « look pauvre », etc.).

---

<sup>cxxvi</sup> Daniel Fabre (dir.), *Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1997, p. 19.

<sup>cxxvii</sup> *Ibidem*, p. 19. Pour Daniel Fabre, le rejet d'une relation à l'écrit chez les garçons peut être interprété comme une conséquence du processus de « civilisation des mœurs » décrit par le sociologue Norbert Elias : « C'est là le paradoxe central de la "civilisation des mœurs". En sublimant la violence, en polissant minutieusement le quotidien, en valorisant l'espace du dedans, elle tend à unifier les conduites, à atténuer les contrastes sur lesquels se bâtissent les identités indépassables, celle du genre en particulier. Leur reconstitution s'affirme alors, d'autant plus radicale. Et, pour un temps au moins, les garçons s'éloignent ostensiblement des raffinements lentement conquis de la norme parlée, de la lecture et de l'écriture » (cf. Daniel Fabre, *op. cit.*, p. 19).

<sup>cxxviii</sup> Nicole Mosconi, « Les recherches sur la socialisation différentielle des sexes à l'école », in Yannick Lemel et Bernard Roudet (dir.), *Filles et garçons jusqu'à l'adolescence. Socialisations différentielles*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 103.

<sup>cxxix</sup> 2 heures 17 minutes en moyenne chez les 11-14 ans, 2 heures 5 minutes chez les 15-25 ans (Médiamétrie, janvier 2004).

<sup>cxxx</sup> Cf. D. Pasquier, *La Culture des sentiments...*, *op. cit.*

<sup>cxxxi</sup> Certains travaux indiquent que cette association du fictionnel au féminin perdure à l'âge adulte. En particulier, David Morley (cf. *Family Television : Cultural Power and Domestic Leisure*, Londres, Methuen, 1986) observe une véritable réticence masculine à parler de télévision (à l'exception notable du sport et parfois des actualités), alors qu'à l'inverse les discussions sur les soap operas alimentent la sociabilité féminine.

<sup>cxxxii</sup> Justine Cassel et Henry Jenkins (dir.), *From Barbie to Mortal Kombat*, Cambridge, MIT Press, 1998.

<sup>cxxxiii</sup> Sur ces différents points, voir Josiane Jouët et Dominique Pasquier, « Les jeunes et la culture de l'écran », *Réseaux*, n° 92-93, 1999, et Patrick Longuet, « Les enfants et les jeux vidéo », *Revue française de pédagogie*, n° 114, 1996.

<sup>cxxxiv</sup> Un rapport de l'institut américain Mediascope recense la littérature et constate qu'il y a seulement 16 études sur le rapport violence/jeux vidéo contre des milliers sur le rapport violence/télévision.

<sup>cxxxv</sup> Local Area Network, c'est-à-dire en connectant localement plusieurs ordinateurs.

<sup>cxxxvi</sup> Régine Boyer, « Le temps libre des collégiens et lycéens », in Y. Lemel et B. Roudet (dir.), *op. cit.*, p. 255.

<sup>cxxxvii</sup> Christian Bromberger, *Passions ordinaires, du match de football au concours de dictée*, Paris, Bayard, 1998, p. 29.

<sup>cxxxviii</sup> Cf. Patricia et Peter Adler, « Dynamics of Inclusion and Exclusion in Preadolescent Cliques », *Social Psychology Quarterly*, vol. LVIII, n° 3, 1995.

<sup>cxxxix</sup> D'autres travaux ont d'ailleurs montré que cet encouragement à l'autonomie dans un cas, à l'obéissance dans l'autre, venait du fait que les pratiques éducatives des parents varient selon le sexe de l'enfant : les parents poussent davantage les garçons à explorer l'espace et à se confronter avec l'environnement physique, alors qu'ils tendent à protéger et à aider davantage leurs filles. Du coup, les petites filles utilisent leur intelligence non pour apprendre à maîtriser des situations nouvelles, mais essentiellement pour décrypter et devancer les attentes des adultes pour mieux s'y conformer. Voir la synthèse réalisée par Marie Duru-Bellat, « Filles et garçons à l'école, approches sociologiques et psychosociales », *Revue française de pédagogie*, n° 109, 1994 (p. 11-141) et n° 110, 1995 (p. 75-109).

<sup>cxli</sup> Un garçon qui fréquente des groupes de filles est, paradoxalement, traité de « pédé » par les groupes de garçons.

<sup>cxlii</sup> Pascal Duret, *Les Jeunes et l'identité masculine*, Paris, PUF, 1999, p. 157.

<sup>cxliii</sup> Ces différences se maintiennent et se renforcent à l'âge adulte comme le montrent Jean Maisonneuve et Lubomir Lamy dans *Psychosociologie de l'amitié* (Paris, PUF, 1993). Ils soulignent la plus grande propension des ouvriers les moins qualifiés à concentrer leurs liens amicaux dans leur voisinage immédiat, tandis que les employés sont spatialement plus éclectiques. Ce qui suggère l'existence de modèles relationnels passablement différents entre la classe ouvrière et les classes dites « moyennes ». Les membres de ces dernières ne voient pas aussi volontiers et tendent souvent à considérer les rapports de bon voisinage sous l'angle de la discrétion mutuelle. Les ouvriers et les employés possèdent un nombre important d'amis dans leur voisinage (près de la moitié sont dans le même quartier ou la même banlieue). En revanche, les cadres sont deux fois plus nombreux que les autres à avoir des amis habitant en province. Les individus ayant un statut social supérieur ont davantage d'amis éloignés et un champ relationnel plus dispersé. Ils déclarent souvent se sentir affectivement très proches de ces amis lointains, même s'ils ont des contacts assez rares avec eux.

<sup>cxliiii</sup> David Lepoutre, *Cœur de banlieue*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2001, p. 129.

<sup>cxliv</sup> Pascal Duret, *Les Jeunes et l'identité masculine*, Paris, PUF, 1999, p. 100 ; D. Lepoutre, *op. cit.*

<sup>cxlv</sup> Cf. Marie Duru-Bellat, « Filles et garçons à l'école, approches sociologiques et psychosociales », *Revue française de pédagogie*, n° 109, 1994.

<sup>cxlvi</sup> J. Maisonneuve et L. Lamy, *op. cit.*, p. 107.

<sup>cxlvii</sup> *Ibidem*, p. 103.

---

<sup>cxlviii</sup> M. Duru-Bellat, *op. cit.*

<sup>cxlix</sup> Michel Fize, *Les Pièges de la mixité scolaire*, Paris, Presses de la Renaissance, 2003.

<sup>cl</sup> Hugues Lagrange, *Les Adolescents, le sexe, l'amour*, Paris, Éditions Syros, 1999.

<sup>cli</sup> P. Duret, *op. cit.*, p. 98.

<sup>clii</sup> *Lettre Usages*, France Telecom Recherche et Développement, 2004, p. 7.

<sup>cliii</sup> Cf. Dominique Pasquier, « “La famille, c’est un manque”. Enquête sur les nouveaux usages de la téléphonie dans des familles immigrées », *Réseaux*, vol. XIX, n° 107, 2001.

<sup>cliv</sup> Mère de 45 ans d’origine populaire. Interview réalisée par Dominique Pasquier dans le cadre d’une enquête sur les apprentissages du téléphone, en 1999.

<sup>clv</sup> Comme le déclare cette mère de 40 ans d’origine favorisée : « Les enfants n’utilisent le téléphone que quand ils ont besoin, ils me disent : “J’appelle Machin parce que j’ai besoin que...” Mais ce n’est pas : “J’appelle un copain ou une copine pour bavarder.” Il y a toujours une raison, ils n’appellent pas dans le vide. Et je leur dis : “Dis ce que tu as à dire, et deux ou trois mots gentils et ça va.” La plupart des gens qu’ils appellent, ils les verront le lendemain à l’école, donc je trouve cela ridicule qu’ils se mettent à bavarder par téléphone ; si c’est pour une histoire de devoir ou de rendez-vous, très bien, mais pas pour papoter. Le téléphone est quelque chose de vraiment utile pour communiquer, pour organiser des choses. » (*Ibidem.*)

<sup>clvi</sup> Claude S. Fischer, *America Calling, a Social History of the Telephone to 1940*, Berkeley, University of California Press, 1992.

<sup>clvii</sup> Médiamétrie, décembre 2002.

<sup>clviii</sup> « Baromètre Jeunes », Médiamétrie, 2000.

<sup>clix</sup> ICQ (*I Seek You*, « Je te cherche ») est un logiciel de messagerie instantanée (autrement dit un *pager*) qui permet de garder le contact avec des amis sur Internet à l’aide d’un numéro d’identification personnel et unique (UIN, Universal Internet Number). On peut aussi savoir qui est connecté ou qui est déjà occupé à parler.

<sup>clx</sup> Dans son « Baromètre Jeunes » de 2000, Médiamétrie enregistre 13 points d’écart entre les CSP+ et les CSP- pour l’item « se connecter seul à Internet », et 43 % des jeunes de CSP-, et encore plus chez les enfants d’ouvriers, se connectent « avec des amis ».

<sup>clxi</sup> L’abonnement millenium permettait une utilisation illimitée et gratuite du portable le soir.

<sup>clxii</sup> L’histoire millenium se décline aussi en version abonnement SFR gratuit vers les fixes le soir. Ainsi, cette élève de classe préparatoire qui vit en foyer, avec un téléphone à l’étage en dessous, se fait biper par ses amis sur son mobile le temps de rejoindre la cabine du palier où ils pourront parler aussi longtemps qu’ils veulent.

<sup>clxiii</sup> Carole-Anne Rivière, « La pratique du mini-message. Une double stratégie d’extériorisation et de retrait de l’intimité dans les interactions quotidiennes », *Réseaux*, n° 112-113, 2002.

<sup>clxiv</sup> Médiamétrie, décembre 2002.

<sup>clxv</sup> Voir notamment le dossier « Le sexe du téléphone », *Réseaux*, vol. XVIII, n° 103, 2000.

<sup>clxvi</sup> Voir les articles de Gérard Claisse, Carole-Anne Rivière, Zbigniew Smoreda et Christian Licoppe dans le dossier « Le sexe du téléphone », *op. cit.*

<sup>clxvii</sup> James Youniss et Jacqueline Smolar (*Adolescent Relations with Mothers, Fathers and Friends*, Chicago, The University of Chicago Press, 1985) montrent aussi que les amies filles ont un plus haut niveau de confiance et d’intimité avec leurs amis les plus proches : seulement 40 % des garçons disent échanger des confidences intimes avec leurs meilleurs amis. Les autres ont des amitiés fondées sur le fait de partager les mêmes activités. Une enquête sur les réseaux de confidents montre que, dans le cas des échanges sur des sujets intimes, les femmes sont plus souvent choisies comme confidentes que les hommes, que l’on soit un homme ou une femme (cité dans le dossier « Le sexe du téléphone », *op. cit.*).

<sup>clxviii</sup> Olivier Martin et François de Singly, « L’évasion amicale. L’usage du téléphone familial par les adolescents », *Réseaux*, n° 103, 2000.

<sup>clxix</sup> J. Maisonneuve et L. Lamy, *op. cit.*

<sup>clxx</sup> Dominique Blanc, « Correspondances », in Daniel Fabre (dir.), *Écritures ordinaires*, Paris, POL/BPI, 1995.

<sup>clxxi</sup> Dominique Pasquier, *La Culture des sentiments. L’expérience télévisuelle des adolescents*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l’homme, 1999.

<sup>clxxii</sup> Christian Licoppe, « Sociabilité et technologies de communication. Deux modalités d’entretien des liens interpersonnels dans le contexte du déploiement des dispositifs de communication mobiles », *Réseaux*, n° 112-113, 2002.

<sup>clxxiii</sup> Les deux modes d’écrits électroniques où le recours à des formes particulières d’écriture est le plus répandu, du type acronymes pour les SMS (« A12C4 » pour : « À un de ces quatre » ; ou « Y A kelk1 » pour « Il y a quelqu’un », etc.), et abréviations et *smileys* pour les *chats* – et les forums (voir « Les *smileys* et le jargon d’IRC », en annexe).

<sup>clxxiv</sup> Les rendez-vous pour les entretiens avec les lycéens de Boileau ont été fixés par e-mails, et j’ai découvert avec surprise qu’ils formulaient leurs courriers électroniques sur le modèle des lettres postales – avec, par

---

exemple, l'adresse au destinataire centrée. C'est une pratique trop inusuelle pour ne pas supposer qu'ils ont reçu à Boileau un enseignement destiné à leur apprendre le respect des codes épistolaires dans les écrits électroniques.

<sup>clxxxv</sup>MSN Messenger permet d'échanger en ligne avec une quinzaine de personnes inscrites sur une liste et de savoir qui est connecté quand on se connecte soi-même.

<sup>clxxxvi</sup>Voir Josiane Jouët, « Une communauté télématique : les axiens » et Michel de Fornel, « Une situation interactionnelle négligée : la messagerie télématique », *Réseaux*, n° 38, 1989.

<sup>clxxxvii</sup>Hervé Glevarec, « Le moment radiophonique des adolescents. Rites de passage et nouveaux agents de socialisation », *Réseaux*, vol. XXI, n° 119, 2003.

<sup>clxxxviii</sup>William Labov, *Le Parler ordinaire. La langue dans les ghettos noirs des États-Unis*, Paris, Éditions de Minuit, 1993.

<sup>clxxxix</sup>David Lepoutre, *Cœur de banlieue*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2001.

<sup>clxxx</sup>*Ibidem*, p. 171.

<sup>clxxxxi</sup>*Ibidem*, p. 159.

<sup>clxxxii</sup>*Ibidem*, p. 232.

<sup>clxxxiii</sup>Boris Seguin et Frédéric Teillard, *Les céfrans parlent aux Français. Chronique de la langue des cités*, Paris, Éditions Calmann-Lévy, 1996.

<sup>clxxxiv</sup>Voir « Les *smileys* et le jargon d'IRC », en annexe.

<sup>clxxxv</sup>Céline Metton, « Les usages de l'Internet par les collégiens. Explorer les mondes sociaux depuis le domicile », *Réseaux*, vol. XXII, n° 123, 2004, p. 60-84.

<sup>clxxxvi</sup>Boris Seguin entreprend de recenser des mots et expressions auprès de ses élèves pour fabriquer un dictionnaire de la langue de la cité. Il remarque alors que « la première récolte se monte à une bonne centaine de mots et d'expressions par classe. 75 à 80 % d'entre eux sont des insultes. La grande majorité d'entre elles sont à caractère sexuel et impliquent la mère ». Voir B. Seguin et Frédéric Teillard, *op. cit.*, p. 20.

<sup>clxxxvii</sup>Voir Christian Bachmann et Luc Basier, « Le verlan : argot d'école ou langue des Keums ? », *Mots*, n° 8, 1984, p. 169-187.

<sup>clxxxviii</sup>Profil : chaque participant dispose de la possibilité de communiquer des informations sur lui : âge, lieu de résidence, loisirs, etc. Le profil peut être consulté en cliquant sur le pseudonyme. Le tag est une représentation graphique associée au pseudo.

<sup>clxxxix</sup>Julia Velkovska, « L'intimité anonyme dans les conversations électroniques sur les *webchats* », *Sociologie du travail*, vol. XLIV, n° 2, 2002, p. 208.

<sup>cx</sup>Dans les cas évoqués dans les entretiens, c'est souvent aux garçons qu'incombe d'appeler les premières fois – et donc de supporter les coûts de cette nouvelle forme d'échanges.

<sup>cxci</sup>J. Velkovska, *op. cit.*

<sup>cxcii</sup>Nous ne disposons malheureusement pas de données qui permettraient de le confirmer statistiquement, la question n'ayant pas été explicitement posée dans le questionnaire.

<sup>cxci</sup>Le débat sur les théories de la légitimité culturelle a été lancé par l'ouvrage de Claude Grignon et Jean-Claude Passeron, *Le Savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature* (Paris, Éditions du Seuil/Gallimard, 1989), et poursuivi par Olivier Donnat (*Les Français face à la culture. De l'exclusion à l'éclectisme*, Paris, Éditions La Découverte, 1994). Il a pris un tour plus polémique depuis quelques années avec des chercheurs qui discutent la construction des indicateurs de la légitimité culturelle et la sur-interprétation des données opérée par Pierre Bourdieu dans *La Distinction*. Voir notamment Bernard Lahire, *La Culture des individus, dissonances culturelles et distinctions de soi*, Paris, Éditions La Découverte, 2004.

<sup>cxci</sup>« Les nouveaux pédagogues sont obsédés par cette idée : l'École doit devenir le lieu d'une redistribution du pouvoir, donc de la parole jusque-là confisquée par un Pouvoir dont le premier représentant au sein de l'institution est l'enseignant lui-même... Il faudra faire taire les enseignants et rendre la parole – la merveilleuse parole spontanée – aux élèves dépossédés depuis l'aube de la culture occidentale de leur joyeuse schizophrénie native » (Hélène Merlin, *La langue est-elle fasciste ?*, Paris, Éditions du Seuil, 2003, p. 53). C'est un thème que Mireille Grangé et Michel Leroux argumentent aussi de façon très convaincante dans un article où ils montrent l'immense décalage entre les productions écrites d'élèves aux évaluations à l'entrée en sixième et les critères de notation que propose le ministère, critères qui permettent en fait de masquer l'échec du système éducatif : « Il en va de l'évaluation des sixièmes comme de la pêche au filet où la conception du piège et la dimension des mailles prédéterminent les prises. Conçue sur ce modèle, une évaluation risque de ne remonter à la surface que les vérités qu'elle redoute le moins » (cf. Mireille Grangé et Michel Leroux, « Évaluation des évaluations. Français : le véritable état des lieux à l'entrée en sixième », *Le Débat*, n° 128, janvier-février 2004, p. 184).

<sup>cxci</sup>Christian Baudelot, Marie Cartier et Christine Detrez, *Et pourtant ils lisent...*, Paris, Éditions du Seuil, 1999, p. 137.

<sup>cxci</sup>Cf., par exemple, Olivier Schwartz, *Le Monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, Paris, PUF, 1990.

---

<sup>cxvii</sup>Cf., entre autres : Stéphane Beaud et Michel Pialoux, *Retour sur la condition ouvrière*, Paris, Éditions Fayard, 1999 ; David Lepoutre, *Cœur de banlieue*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2001 ; Pascal Duret, *Les Jeunes et l'identité masculine*, Paris, PUF, 1999.

<sup>cxviii</sup>Stéphane Beaud, *80 % au bac... et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*, Paris, Éditions La Découverte, 2002.

<sup>cxix</sup>Pour une synthèse de ces débats, voir le dossier « Une sociologie de l'individu est-elle possible ? », *Le Débat*, n° 119, mars-avril 2002.

<sup>cc</sup>Les messages sont retranscrits tels quels (avec leurs fautes et leurs maladresses d'expression). Ils sont souvent écrits en langage phonétique, mode d'écriture utilisé dans le cadre du *chat* et des forums de discussion.

<sup>cci</sup>Inventaire d'après la liste établie par Éric Goguy sur le site [www.dicofr.com](http://www.dicofr.com).

<sup>ccii</sup>IRC (Internet Relay Chat) fournit un moyen de communiquer en temps réel avec des personnes dans le monde entier. L'IRC est plus connu sous le terme générique de « *chat* ».